

LA COMMUNICATION PAR LE LANGAGE COMME  
MOYEN DE TRANSMISSION D'INFORMATION:  
DIALECTIQUE ORIENTEE VERS LA PRESENTATION  
D'UN MODELE ET DE SES IMPLICATIONS PEDAGOGIQUES

par

André Lemieux

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes Supérieures  
en vue de l'obtention du Ph.D. en Education



UNIVERSITE D'OTTAWA  
OTTAWA, CANADA, 1976

UMI Number: DC53987

### INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.

**UMI<sup>®</sup>**

---

UMI Microform DC53987  
Copyright 2011 by ProQuest LLC  
All rights reserved. This microform edition is protected against  
unauthorized copying under Title 17, United States Code.

---

ProQuest LLC  
789 East Eisenhower Parkway  
P.O. Box 1346  
Ann Arbor, MI 48106-1346

## RECONNAISSANCE

Cette thèse a été préparée sous la direction  
d'André Côté, Ph.D., professeur à la Faculté d'Education de  
l'Université d'Ottawa.

## CURRICULUM STUDIORUM

André Lemieux naquit à Montréal, Canada, le 4 avril 1939. Il obtint son B.A. de l'Université de Montréal en 1960 et sa L.Ph. de l'Université de Montréal en 1962.

Il entreprit ensuite des études en psycho-pédagogie à l'Université de Montréal où il obtint de l'Ecole Normale Supérieure un C.A.P.E.S. en 1966. Il obtint son B.Péd. de la Faculté d'Education de l'Université de Montréal en 1967. Sa thèse était intitulée Une notion de sagesse humaine d'après la Somme théologique de saint Thomas d'Aquin.

## TABLE DES MATIERES

Chapitres	pages
INTRODUCTION . . . . .	vi
I.- ESSAI SUR UNE PROBLEMATIQUE DE LA COMMUNICATION.	1
1. Le problème de la communication. . . . .	2
2. La communication dans la perspective du structuralisme . . . . .	14
3. Essai d'analyse de la communication selon une optique chomskyenne. . . . .	28
4. L'apport de la psychogénétique à la concep- tion structuraliste de la communication. . .	46
II.- LES STRUCTURES PSYCHOLOGIQUES DE LA COMMUNICATION	59
1. L'apport d'Osgood à la réalisation d'une ex- plication psychologique du sens du symbole dans le processus de la communication. . . .	60
2. Analyse des structures psychologiques du re- cevant dans la communication, selon Piaget .	72
3. Les facteurs psychologiques dont un locuteur doit tenir compte dans la détermination d'un symbole à être assimilé par le recevant. . .	89
4. Elaboration d'une théorie psychologique de la communication . . . . .	99
III.- UN MODELE INTEGRE DE COMMUNICATION . . . . .	102
1. Les premières tentatives de définitions en communication humaine. . . . .	103
2. Analyse descriptive des éléments du proces- sus de la communication humaine. . . . .	116
3. Les composantes théoriques du modèle . . . .	125
4. Un modèle intégré de communication . . . . .	135
CONCLUSION . . . . .	145

TABLE DES MATIERES

v

Chapitres	pages
BIBLIOGRAPHIE. . . . .	150
Appendices . . . . .	157
1. Schéma synthèse de la communication. . . . .	158
2. Schéma du modèle intégré de la communication	159
3. Sommaire de la thèse: "Vers un modèle de communication" . . . . .	160

## INTRODUCTION

## INTRODUCTION

Nous vivons dans un écheveau de relations et d'échanges humains qu'il s'agit de démêler, au mieux, pour assurer notre survie. Dans ces multiples échanges quotidiens, nous sommes tour à tour actifs et passifs. Nous regardons, nous écoutons, tantôt donnant, tantôt prenant. Comme nous aimerions le posséder cet art de la communication, qui permet de se faire comprendre d'autrui, puis d'essayer de le saisir. Art commun et pourtant difficile. Quoi de plus simple que de parler, d'écouter? Quoi de plus compliqué, pourtant!

Car le problème de la communication peut s'étudier à trois niveaux différents. En effet, la communication peut-être perçue comme un moyen de transmettre une information, comme un agent pouvant changer le comportement d'une personne ou comme un échange interpersonnel. D'ailleurs, ces trois niveaux ont comme correspondant dans l'acte pédagogique, selon l'ordre d'énumération ci-haut mentionné: l'instruction, l'endoctrinement et l'acte pédagogique personnalisant. Notre problématique veut se situer au premier niveau énuméré c'est-à-dire au niveau d'une communication prise comme un moyen de transmission d'information ou si nous considérons le plan pédagogique au niveau de l'instruction. Le lecteur prendra donc garde d'essayer de situer notre travail

aux deux autres niveaux. Notre champ d'investigation étant délimité, nous pouvons maintenant poser notre question.

La communication par le langage, perçue comme un moyen de transmettre une information, est-elle possible?

Voilà le problème auquel nous voulons nous confronter dans cette thèse. Nous spécifions, tout de suite, que notre travail n'étudiera pas toutes les formes de communication, mais seulement la communication verbale. Nous ne voulons guère, par cette prise de position, nier l'existence de communication autre que verbale ni vouloir les minimiser, mais nous voulons simplement souligner que, pour notre objectif, nous préférons nous en tenir à la communication par le langage, perçue comme transmission d'information.

Pour répondre à cette question si la communication par le langage est possible, nous présentons dans cette thèse un modèle c'est-à-dire une construction symbolique représentant un système de communication.

Il devient évident que l'élaboration de ce modèle exige une méthode intellectuelle capable de diriger notre raisonnement dans ses diverses opérations. Nous pouvons utiliser, pour ce faire, deux méthodes, l'une dite de logique déductive et l'autre de logique inductive. La méthode déductive nous permet d'établir en premier lieu nos prémisses; puis, dans un deuxième mouvement, d'en faire ressortir

des conclusions. Par contre, la méthode inductive exige un effort d'interprétation de faits concrets pour parvenir à trouver un principe directeur. Nous avons choisi, pour diriger notre démarche intellectuelle, la méthode inductive puisque notre étude se présente comme un effort d'interprétation portant sur l'acte de la communication par le langage. Par conséquent, le lecteur doit toujours avoir à l'esprit que le principe directeur, sous-entendu à toutes les étapes de l'élaboration de notre pensée, est l'établissement d'un modèle de communication. Notre pensée suit donc, à cet égard, certaines étapes spécifiques d'ordre philosophique qui feront ressortir le principe directeur sous-jacent à l'acte de la communication.

C'est ainsi que notre premier chapitre donne lieu à des réflexions sur le problème de la communication à partir des origines de la pensée philosophique jusqu'à nos jours. Nous voulons faire ressortir, par cette présentation, la constante fidélité des chercheurs à comprendre, par différentes voies et diverses méthodes, ce que la communication véhicule. Cette recherche nous permet de poser la problématique de la communication au niveau du signe et du signifiant vue dans une perspective structuraliste, chomskyenne et piagétienne. C'est d'ailleurs à la fin de ce premier chapitre qu'il nous faut opter entre la position

philosophico-épistémologique sur la nature de la structure de Chomsky et Piaget.

Par cette prise de position, nous devons maintenant établir la nature de la structure trouvée. C'est pourquoi, nous envisageons, dans le deuxième chapitre, les mécanismes psychologiques de la pensée lors de la formation d'un symbole ou d'une idée. Osgood nous permet d'introduire et de formuler le problème. Grâce à lui, nous nous apercevons que le symbole possède un double apanage, celui d'être à la fois actif et passif. Cette passivité lui donne le privilège de représentation du réel qui devient chez l'étant, principe de son action. Piaget et Bruner, par contre, nous permettent de préciser les mécanismes psychologiques aussi bien de celui qui produit que de celui qui reçoit le symbole. L'aboutissement d'une telle démarche nous permet, sinon de découvrir de nouvelles bases épistémologiques de la communication, du moins de les mieux cerner.

Suite à ce deuxième chapitre, notre préoccupation est maintenant de réunir dans un modèle toutes les composantes théoriques qui concernent la communication afin d'avoir de ce phénomène une compréhension très claire. C'est pourquoi, dans le troisième chapitre, nous cherchons les caractéristiques d'un modèle de communication. Nous donnons, dans un aperçu historique de la communication, l'apport des principaux promoteurs qui ont découvert, souvent à leur insu,

les éléments constitutifs de la communication. Nous établissons ensuite, pour éviter les quiproquos ultérieurs, le vocabulaire détaillé des composantes de la communication verbale. Puis, nous précisons la définition, la fonction et le rôle du modèle à établir. Dans ce troisième chapitre, nous définissons et établissons les facteurs impliqués dans la confection de notre modèle de communication d'une façon univoque. Cependant, nous sommes conscients que cette univocité n'est qu'apparente et qu'elle cache une diversité de positions toutes plus nuancées les unes par rapport aux autres pour chacun des facteurs étudiés. Par exemple, lorsque nous affirmons que le modèle est une construction symbolique, nous n'ignorons pas les multiples travaux faits par Black, Maccia, Downey et Kaplan sur le sujet, mais nous ne les citons pas. Cette univocité dans les définitions de toutes les autres notions intégrées à notre modèle a uniquement pour but de ne pas désorienter le lecteur en lui présentant une pensée claire et sans équivoque. Enfin, en dernière instance, nous présentons notre modèle intégré de communication comme l'aboutissement ultime de toute notre dialectique.

Notre conclusion sert à montrer l'utilité de notre modèle pour orienter de nombreuses recherches qui pourraient être entreprises, dans le domaine de l'éducation, pour

analyser l'un ou l'autre des facteurs constitutants de notre modèle.

Pour ce, nous présentons un résumé des problèmes portant sur l'enseignant, l'enseigné, et la matière qui pourraient être résolus en utilisant le modèle que nous avons présenté.

CHAPITRE PREMIER

ESSAI SUR UNE PROBLEMATIQUE DE LA COMMUNICATION

## CHAPITRE PREMIER

### ESSAI SUR UNE PROBLEMATIQUE DE LA COMMUNICATION

#### 1. Le problème de la communication

Sortir de soi pour atteindre l'autre, le rejoindre par le don de ce qu'on est jusque dans la profondeur même de son être, non pas pour y demeurer en maître, mais pour aimablement le contraindre à se dérober à sa propre captivité dans un identique échange et élan de sympathie: voilà ce que pourrait être la vraie communication humaine, l'idéal vers lequel l'humanité se tourne depuis longtemps, plus ou moins consciemment. Evidemment, on atteint difficilement cet idéal, car la plupart du temps, entre l'idéal et la réalité, il y a un écart. Or, c'est précisément la recherche de moyens pour combler cet écart qui est le problème essentiel que nous voulons explorer dans cette thèse.

Psychologie, sociologie, histoire, linguistique et diverses autres sciences viennent confirmer, au-delà de toute divergence dialectique et philosophique, cette soif jamais apaisée du dialogue qui est au coeur même de l'homme.

Ainsi que Tomatis l'affirme:

L'homme se sent habité par le langage [...]. L'homme seul, sans parole, risquerait certes, de se déshumaniser dès l'instant où il ne pourrait exploiter l'extériorisation de ce qu'il pense<sup>1</sup>.

Sartre, il est vrai, prétend que la communication humaine est impossible et, en réalité, les obstacles qui s'y opposent sont nombreux. Pourtant, son affirmation "l'enfer c'est les autres", dans la froide lucidité de l'angoisse qu'elle exprime, ne saurait nier la hantise, le besoin pressant de communication dont l'homme est habité. Au contraire, l'assertion sartrienne est un témoignage d'autant plus éloquent qu'il est ressenti et vécu.

Ce préambule nous montre bien que la communication humaine est un processus universel. D'ailleurs, Ruyer nous dit, à ce sujet, que:

L'homme s'est vite arrangé pour parler dès qu'il a pu vouloir "signifier". Et il a pu vouloir "signifier" dès qu'il a vu en l'un de ses compagnons un être conscient<sup>2</sup>.

De plus, la communication humaine se révèle aussi complexe que l'est l'être humain, aussi subjective que son esprit

---

<sup>1</sup> Alfred Tomatis, L'oreille et le langage, éd. du Seuil, 1963, p. 15.

<sup>2</sup> Raymond Ruyer, La cybernétique et l'origine de l'information, éd. Flammarion, 1954, p. 105.

comme Buber l'affirme: "...Il n'y a pas de "Je" en soi; il n'y a que le "Je" du mot-principe "Je-Tu"...<sup>3</sup>". Dans le même schème d'idées, Aranguren maintient que:

...tout langage, y compris le langage objectif et scientifique le plus "froid", possède conjointement à sa fonction cognitive une fonction émotive, c'est-à-dire: il transmet une "signification" émotionnelle<sup>4</sup>.

Bref, selon Buber: "Ce n'est pas le langage qui est dans l'homme mais l'homme qui est dans le langage"<sup>5</sup>.

Dans toute communication vibrent, luttent, s'entrechoquent et enfin s'apaisent dans une unité harmonieuse les composantes physiologiques, psychiques et spirituelles les plus nuancées et les plus variées. C'est la totalité de la personne qui y est engagée, compromise et à la fois sauvée de l'anéantissement de sa propre intégralité, par la mutualité de la relation interpersonnelle.

Pourtant, une vie "dialogique" authentique, qu'elle soit essentiellement communion d'esprits, pure relation entre "je" et "tu" dans un accord presque parfait, obéit nécessairement aux exigences physiologiques de la nature humaine; elle ne vit et ne se réalise que par

---

<sup>3</sup> Martin Buber, La vie en dialogue, éd. Aubier-Montagne, Paris, 1959, p. 7.

<sup>4</sup> J.L. Aranguren, Sociologie de l'information, Hachette, Paris, p. 67.

<sup>5</sup> Martin Buber, op. cit., p. 33.

l'intermédiaire des signes<sup>6</sup>. Or, tous les organes des sens, comme toute machine moderne qui fait appel aux sens, peuvent servir à véhiculer un message si bien qu'on parle d'un langage auditif, tactile, olfactif, visuel et, de nos jours, cybernétique.

Le problème de la communication humaine réside donc dans la subjectivité et la complexité de l'esprit humain qui, pour s'exprimer, ne possède que des signes matériels, inadéquats à incarner ce que la pensée conçoit dans l'heureuse immédiateté et la claire simplicité de l'intuition. Si, grâce aux découvertes scientifiques et techniques, la zone d'ombre de l'inconnu s'est rétrécie, que de vastes horizons, encore pleins de mystère, ne reste-t-il pas à franchir à la curiosité de l'intelligence humaine! Surtout là où il s'agit du mystère de l'homme et de la dichotomie esprit-matière dont il est constitué. Nous allons donc analyser la définition de la communication afin d'y découvrir les nombreuses implications qu'elle comporte.

La communication est dans son essence la plus fondamentale: "L'échange de messages compréhensibles"<sup>7</sup>. Elle implique donc, dans son sens le plus large, des phénomènes d'émission et de réception de sons.

---

6 Martin Buber, op. cit., p. 108.

7 Serge Berg, La communication, Lausanne, éd. Rencontre, 1965, p. 108.

Evidemment, le physiologue peut nous décrire le phénomène de la communication, mais il ne nous en donne pas pour autant une explication exhaustive. En effet, le problème fondamental demeure: La communication est-elle vraiment "quelque chose" au-delà de ces signes matériels? Ou, dans une autre perspective: Est-ce vraiment nous qui parlons, ou y a-t-il "quelqu'un" qui nous parle?

Le langage est-il né de l'homme ou bien a-t-il humanisé l'animal que nous sommes? Eternelle question qui aura vraisemblablement le mérite de demeurer éternelle, parce qu'elle est à notre échelle, sans véritable réponse<sup>8</sup>.

Dès qu'un signe est exprimé, nous assistons à un étrange phénomène, il ne nous appartient plus. Détaché de nous-mêmes, le signe devient un objet manipulable, un étant qui nous impose son mode propre d'exister, ses limites, sa présence. Comme nous le dit Aranguren:

... il s'établit ici une certaine "distance" contrastant avec l'expression pure; il y a en quelque sorte objectivation de mon "moi" et du "lieu" où je suis. Je m'en rapporte à eux. Cette objectivation suppose déjà un commencement d'abstraction...<sup>9</sup>.

Bien plus, nous découvrons, émerveillés, que c'est le signe qui nous donne un sens et non le contraire. C'est le signe qui nous captive et qui nous arrache de notre

---

<sup>8</sup> Alfred Tomatis, op. cit., p. 16.

<sup>9</sup> J.L. Aranguren, op. cit., p. 28.

propre mutisme, alors même que nous prétendions l'asservir à notre élan créateur et que nous pensions lui donner une vie et un sens par le souffle de l'esprit. Ainsi que Tomatis l'affirme, il est difficile de concevoir combien l'homme a fait le langage<sup>10</sup> et combien celui-ci a fait l'homme! Cela dit, la question se pose d'elle-même à notre curiosité: Le signe est-il une simple apparence ou une réalité? Est-il un instrument de connaissance ou est-il lui-même objet de connaissance? Ou mieux, quelle relation y a-t-il entre le signe et la réalité signifiée?

Ayant abordé le problème de l'analyse de la définition de la communication, nous voici revenus à la vieille controverse philosophique des universaux qui dure, sous différentes formes et différents noms, depuis le temps des grands philosophes grecs. Les paragraphes suivants ont comme but de décrire les origines et le développement de cette controverse. Celle-ci se trouve déjà esquissée chez Platon, dans le "Sophiste" où l'auteur affirme la valeur ontologique du langage, compromise par la théorie de l'"Un" parménidien et du "Multiple" héraclitien.

---

<sup>10</sup> Nous englobons dans le mot "langage" tout moyen qui permet l'expression.

L'Etranger: Prenons donc d'abord, comme nous le disions tout à l'heure, le discours et l'opinion, pour établir plus clairement si le non-être s'y attache, ou bien s'ils sont absolument vrais l'un et l'autre, jamais faux ni l'un ni l'autre. [..] Nous avons, en effet, pour exprimer vocalement l'être, quelque chose comme deux genres de signes, <sup>11</sup> [..] on les appelle soit noms, soit verbes...

Au sujet du langage (et plus spécifiquement du mot) le Cratyle est encore plus signifiant car c'est là que Platon traite de la relation équivoque du langage, comme thème fondamental.

Socrate: - [..] et les noms, n'avons-nous pas reconnu à plusieurs reprises que quand ils sont bien établis ils ressemblent aux objets qu'ils désignent et sont les images des choses.

Cratyle: - Oui.

Socrate: - Si donc on peut acquérir par les noms une connaissance des choses aussi parfaite que possible et si on le peut aussi par les choses elles-mêmes, quelle sera, de ces deux formes de connaissance, la plus belle et la plus exacte? Est-ce de l'image qu'il faudra partir [..] ou est-ce de la vérité?

Cratyle: C'est de la vérité qu'il faut nécessairement partir, à mon avis<sup>12</sup>.

Contre les sophistes qui refusent toute possibilité d'idées générales et de noms communs - les mots n'ayant pas exactement le même sens pour la pensée de tous -, Platon

---

<sup>11</sup> Platon, Oeuvres complètes, le Sophiste, Texte établi et traduit par Auguste Diès, éd. Les belles lettres, Paris, 1963, pp. 378-379.

<sup>12</sup> Platon, Cratyle, 439a,b, dans Textes choisis et présentés par Pierre José About, Bordas, 1967, p. 19.

argumente qu'il existe un rapport naturel entre la sonorité des termes et les choses qu'ils représentent par l'idée.

Socrate: - Le nom est donc un instrument propre à enseigner et à distinguer la réalité, comme la navette à démêler les fils. [...] l'imitation de l'essence se fait avec des syllabes et des lettres<sup>13</sup>.

Cependant, l'idéalisme ontologique de Platon ou réalisme exagéré<sup>14</sup>, supposant des universels subsistants, se prêta facilement aux interprétations différentes de ses prétendus disciples qui n'avaient pas les mêmes élans métaphysiques que leur maître.

Ainsi, aboutit-on à la position doctrinale des sceptiques, à beaucoup d'égard fort semblable à celle des sophistes: l'intelligible et le sensible demeurent insaisissables en eux-mêmes; les signes ne sont que des faits qui en appellent tout simplement d'autres.

---

<sup>13</sup> Platon, Cratyle, 388c, 42 HC, traduction et notes par E. Chambry, Garnier, Flammarion, 1967, pp. 399, 449.

<sup>14</sup> C'est la théorie enseignant que l'objet de notre connaissance intellectuelle est une réalité de tout point, des mêmes propriétés que nos idées ou concepts abstraits. Elle est une thèse de critériologie dont elle cherche à résoudre l'un des problèmes essentiels: celui des universaux ou de la valeur objective de nos idées abstraites.

A propos de toutes les expressions des Sceptiques [...] nous disons que nous nous en servons sans faire connaître proprement les choses à propos desquelles nous les employons, mais indifféremment, ou si l'on veut, improprement. Il ne convient pas au Sceptique de disputer sur les mots, et en particulier il nous est avantageux que ces mots n'aient pas une signification propre mais relative à quelque chose, à savoir au Sceptique<sup>15</sup>.

Epicuriens et Stoïciens seront, par la suite, engagés dans la même problématique du langage à laquelle ils essaieront d'apporter une solution satisfaisante.

Il faut répondre que ce sujet touche à la question profonde et mystérieuse de la nature des noms. Sont-ils comme croit Aristote, conventionnels? Ou suivant l'opinion des Stoïciens, tirés de la nature: les premiers vocables imitant les objets qui sont à l'origine des noms, vue selon laquelle ils proposent certains principes d'étymologie? Ou bien, suivant l'enseignement d'Epicure différente de l'opinion du Portique, les noms existent-ils naturellement, les premiers hommes ayant émis des vocables conformes aux choses?<sup>16</sup>

Les Epicuriens, de tendance réaliste exagérée, prétendront donc, comme Epicure l'enseignait, que le signe possède toutes les virtualités de l'objet extérieur.

... c'est Epicure [...] qui répète souvent qu'il faut mettre beaucoup de soin à faire apparaître l'idée sous les mots...<sup>17</sup>.

---

<sup>15</sup> Sextus Empiricus, Esquisses Pyrrhoniennes, I, 28, Texte grec de l'édition Fabritius traduit par Roger Verneaux, Textes des grands philosophes, Antiquité, Paris, Beauchesne et ses fils, 1962, p. 90.

<sup>16</sup> Origène, Contre Celse, t. I, 24, éd. du Cerf, Paris, 1967, p. 137.

<sup>17</sup> Cicéron, De finibus, II, 2,6, traduction nouvelle avec notice et notes par Charles Appuhn, Paris, Garnier Frères, p. 71.

Quant aux Stoïciens de tendance nominaliste, ils considéreront le signe comme un simple nom commun tenant lieu d'un groupe d'individus plus ou moins semblables ainsi que l'atteste ce passage de Sénèque :

Nous accordons beaucoup de confiance à la présomption de tous les hommes, et c'est pour nous un critère de la vérité de quelque chose que de voir que tous pensent ainsi<sup>18</sup>.

Au Moyen-Age, la querelle des universaux allait relancer, de plus belle, la problématique du signe.

Cherchons avec soin, dit Abélard, quelle est cette cause commune en raison de laquelle on impose aux choses un nom universel<sup>19</sup>.

Dans les disputes que, pendant près de trois siècles, nominalistes et réalistes se livrèrent, il était encore une fois question des mots. Il s'agissait de définir s'ils sont dans l'esprit sans réalité objective ou s'ils représentent des essences ayant une existence réelle.

Le problème qui retint alors l'attention des docteurs de la scolastique, et orienta leurs discussions, était d'autant plus difficile à résoudre qu'il présentait, dans son analyse, des distinctions subtiles, à savoir: la différence entre les signes qui se rapportent à un objet commun et

---

<sup>18</sup> Jose Ortega y Gasset, L'évolution de la théorie déductive, Gallimard, 1970, p. 190.

<sup>19</sup> Abélard, Logique, dans F.J. Thonnard, Extraits des grands philosophes, Desclée et Cie, Paris, 1963, p. 291.

réel, et les signes qui se rapportent à une abstraction mentale et qui, par conséquent, ne seraient que des moyens arbitraires pour nous repérer au milieu du chaos de la diversité des choses.

Les nombreuses controverses qui en suivirent, partagèrent les philosophes médiévaux en deux factions distinctes: les modistes qui admettaient une certaine réalité aux modi significandi ou aux mots, et les anti-modistes qui les niaient et considéraient les universaux des simples flatus vocis ou sons, d'après l'expression de saint Anselme.

Abélard, disciple du nominaliste Roscelin, nous renseigne, par ses nombreuses critiques à l'égard de celui-ci, sur la doctrine de son maître. D'après Roscelin, les mots seraient vides de connaissance puisqu'il n'y a pas de correspondance entre les termes verbaux de caractère universel et les objets réels de caractère particulier et individuel. Comme le note Abélard, Roscelin assignait l'universalité, ainsi que les catégories aux seuls mots, et non pas à la réalité. "Sicut solis vocibus species, ita et partes adscribebat<sup>20</sup>." Quant aux modistes, ils eurent leur meilleur représentant en saint Thomas d'Aquin. Tout en conférant, comme Occam et son école, l'état d'universel aux seules pensées ou abstractions de l'esprit, saint Thomas aboutit

---

20 Cousin, Ouvrages inédits d'Abélard, Paris, 2e éd., 1836, p. 471, cité par Emile Bréhier, La philosophie du Moyen-Age, éd. Albin Michel, Paris, 1937 et 1971, p. 119.

pourtant à une thèse bien différente: celle du réalisme modéré. Il conçoit le langage comme un ensemble de signes dont les uns, les termes ou voces, signifient immédiatement les concepts et les autres, les concepts eux-mêmes, représentent les choses dont ils expriment l'essence.

Voces significant intellectus conceptiones immediate et eis mediatibures<sup>21</sup>.

Voces sunt signa conceptuum et conceptus sunt signa rerum<sup>22</sup>.

Donc ce qui est dans la voix est symbole, c'est-à-dire le signe, des passions qui sont dans l'âme<sup>23</sup>.

Cette problématique du signe dans la communication ne va pas être résolue pour autant au Moyen-Age; elle continue à subsister encore de nos jours et d'une façon d'autant plus profonde et ressentie que la pensée moderne a opéré une séparation entre le visible et l'énonçable, les choses et les mots<sup>24</sup>. Comment le signe peut-il être lié à ce qu'il signifie? La question est très débattue au sein même du courant structuraliste, entre linguistes et épistémologues.

---

<sup>21</sup> Saint Thomas d'Aquin, Perihermeneias, I, 1.2, n.5, dans H.D. Gardeil, Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin, Logique, les Editions du Cerf, Paris, 1952, p. 204.

<sup>22</sup> H.D. Gardeil, op. cit., p. 66.

<sup>23</sup> Saint Thomas d'Aquin, op. cit., dans Gardeil, op. cit., p. 202.

<sup>24</sup> Michel Foucault, Les mots et les choses, éd. Gallimard, 1966, p. 58.

En effet, cette question englobe un des aspects primordiaux de la communication puisqu'il s'agit de savoir si les mots signifient quelque chose ou non. Dans l'article suivant, nous fixerons notre attention sur la théorie structuraliste et sur l'apport que celle-ci fournit à la solution du problème de la communication. Car c'est dans le structuralisme que nous retrouvons les éléments nécessaires pour établir les liens entre le signe et ce qu'il signifie.

## 2. La communication dans la perspective du structuralisme

Les querelles de la Scolastique au sujet des universaux s'étant avérées stériles, la pensée, égarée et épuisée en de vaines et subtiles analyses philosophiques, avait fini par compromettre et miner, encore une fois, les bases mêmes de la communication. En vain, l'humanisme de la Renaissance et Descartes avaient-ils, ensuite, essayé d'assurer au langage "une consistance secrète en le mêlant aux choses du monde et en lui donnant l'épaisseur d'une parole à déchiffrer"<sup>25</sup>. Cet effort n'avait pas réussi cependant à conférer au discours une existence solide et irréfutable. En conséquence, devant cet échec, les Empiristes du XVIII<sup>e</sup> siècle, tout épris d'enthousiasme pour la science, trouveront en celle-ci

---

<sup>25</sup> Michel Corvez, Les structuralistes, Aubier Montaigne, Paris, 1969, p. 38.

l'unique issue pour s'évader du danger de l'isolement et du froid silence du monologue. Alors, "la science pure des signes tient lieu de l'ordre immédiat des réalités signifiées"<sup>26</sup>. Et pourtant, l'être humain ne pouvait pas renoncer définitivement au dialogue authentique de l'esprit. Il y revint par une nouvelle explication. La philosophie idéaliste de Hegel n'est que l'expression de cette nostalgie; elle est un effort, à nouveau répété, pour ramener à l'unité: la Matière et l'Esprit, la pensée et le réel, l'idéal et l'objectivité.

De nos jours, la même hantise, la même soif d'un discours ontologiquement fondé sollicite l'homme à sortir de sa solitude pour atteindre l'autre. Déçu mais non pas découragé par les nombreuses difficultés de caractère ontologique auxquelles il se heurte, l'homme du XX<sup>e</sup> siècle nourrit encore l'espoir de pouvoir communiquer: "C'est à travers le langage et en lui que la pensée peut penser"<sup>27</sup>. On dirait que cette aspiration au discours est devenue même plus aiguë du fait que, par les critiques de la pensée contemporaine, la métaphysique apparaît comme une simple illusion, un élément culturel, une idéologie sans aucune relation avec le

---

26 Michel Corvez, op. cit., p. 38.

27 Michel Foucault, Les mots et les choses, Gallimard, Paris, 1966, p. 144.

réel et sans aucun rapport avec la vie. L'homme moderne, au lieu de se renfermer dans son propre mutisme, essaie donc de redécouvrir, par une autre voie que celle jusqu'à présent parcourue, la valeur ontologique du langage et s'efforce de lui restituer la consistance et le fondement objectif que la pensée contemporaine semble lui nier. Le structuralisme a accompli, dans cette perspective, des démarches positives.

Le structuralisme cherche à fonder une union intime entre la signification et le vécu en prenant en considération l'existence concrète de l'homme, telle qu'elle se révèle et se détermine à travers la vie, le travail et le langage. Il s'agit d'une nouvelle tentative de réconciliation entre la logique et l'ontologie. Né d'abord "comme une hypothèse de travail où aucune affirmation est faite par l'observateur"<sup>28</sup>, le structuralisme a fini par constituer, à la suite de ses résultats théoriques, une doctrine dont les assertions appartiennent parfois au domaine de la philosophie. D'où le caractère spéculatif de certaines propositions de Lévi-Strauss:

Nous ne prétendons pas de montrer comment les hommes pensent dans les mythes, mais comment les mythes se pensent dans les hommes<sup>29</sup>.

---

28 Dictionnaire de la Communication, Structuralisme, Centre d'Etude et de Promotion de la lecture, Paris, 1971, p. 530.

29 C. Lévi-Strauss, Le cru et le cuit, Plon, Paris, 1966, p. 20.

Enfin, chez les structuralistes comme chez Platon et tous les métaphysiciens, on retrouve la même préoccupation: réaliser, au-delà de toute particularisation, une sorte d'unification et expliquer ainsi le monde et l'homme dans leur réalité la plus profonde. Et cela apparaît d'autant plus compréhensible que l'homme a besoin, pour pouvoir communiquer, d'être convaincu de la valeur objective du message qu'il veut transmettre. Comme Foucault nous le fait remarquer:

Nouer les choses à la fois au regard et au discours  
 [..] réduire la distance pour amener le langage au plus près du regard et les choses regardées au plus près des mots. [..]

Aller à travers le langage jusque vers le lieu où les choses et les mots se nouent en leur essence commune et qui permet de leur donner un nom<sup>30</sup>.

Voilà le but auquel on aspire.

Or, la validité du langage repose, selon la conception structuraliste, sur la règle, la norme, l'ordre de la structure. Ce n'est plus par l'"essence" de la métaphysique traditionnelle qu'on peut atteindre la réalité, mais par le moyen des structures concrètes. Les choses et leurs contenus sensibles sont saisissables et déchiffrables dans la mesure où l'esprit arrive à dégager les structures intimes dont ils sont constitués. C'est dans la structure que les choses ont

---

30 Michel Foucault, op. cit., p. 144.

leur principe et leur fondement. C'est grâce à elle que le réel est intelligible et acquiert dans son incessante mobilité un caractère de stabilité et de fixité. Cette idée est très bien saisie par Corvez lorsqu'il nous propose le

principe d'un déchiffrement primordial, sous un regard armé par elle, les choses accèdent à l'existence dans la mesure où elles peuvent former les éléments d'un système signifiant<sup>31</sup>.

Inscrite au coeur du réel, mais au-delà de ce qui est immédiatement visible, la structure révèle un aspect caché des choses<sup>32</sup>.

Le structuralisme semble donc avoir résolu toute dichotomie en attribuant à des "constantes" exprimables sous forme de combinaison et de rapport, c'est-à-dire les structures, un caractère à la fois abstrait et réel, universel et particulier, permanent et variable.

Le structuralisme refuse d'opposer le concret à l'abstrait et de reconnaître au second une valeur privilégiée. [...] La forme se définit par opposition à une matière qui lui est étrangère; mais la structure n'a pas de contenu distinct; elle est le contenu appréhendé dans une organisation logique conçue comme une propriété<sup>33</sup>.

Et pourtant, combien d'interrogations se posent encore: "D'où viennent ces formes universelles de la communication, ces structures? Existente-elles vraiment? Où? Comment?"

---

31 Michel Corvez, op. cit., p. 74.

32 Ibidem.

33 Claude Lévi-Strauss, La structure et la forme, réflexion sur un ouvrage de Vladimir Propp, dans Cahiers de l'Institut de Science économique appliquée, Paris, mars 1960, p. 25.

Autant l'apport du structuralisme aux sciences de l'homme ne saurait être contesté ni désavoué, autant il révèle ses limites<sup>34</sup>. C'est que le structuralisme, en tant que méthode scientifique, est intéressé à trouver une solution satisfaisante et raisonnable. Bien que la visée structuraliste demeure toujours et avant tout d'ordre scientifique et opératoire, dans son idéologie s'opère l'identification de la méthode avec la réalité et l'intégration de l'une et de l'autre. Donc, l'objet spécifique de son étude sera celui des simples énoncés produits et réalisés. Voilà pourquoi, dans la chaîne des éléments constitutifs de toute communication humaine, on a, de préférence, porté l'attention sur le message et sur le code utilisé, plutôt que sur les deux protagonistes de l'acte même de la communication: le sujet parlant et l'auditeur. La mise en relief de ceux-ci ne se fait que par la suite et par l'intermédiaire du message.

Comme nous l'avons souligné, au début de cette recherche, Jacobson lui aussi affirme que:

Le problème essentiel de la communication [.] est celui du code commun à l'émetteur et au receveur et sous-jacent à l'échange des messages. Toute communication serait impossible en l'absence d'un certain répertoire de "possibilités préconçues" ou de représentations préfabriquées<sup>35</sup>.

---

<sup>34</sup> Paul Ricoeur, Structure et herméneutique, dans Esprit, novembre 1963, p. 167.

<sup>35</sup> Roman Jakobson, Essais de linguistique générale, Les Editions de Minuit, Paris, 1963, p. 31.

Il apparaît évident, alors, que la communication, considérée au niveau du code et du message, montre une relation étroite avec la linguistique. Et, en réalité, le langage demeure, même à notre époque de cybernétique, l'instrument principal de la communication porteuse d'information.

Il est un fait que les coïncidences, les convergences, sont frappantes, entre les étapes les plus récentes de l'analyse linguistique et le mode d'approche du langage qui caractérise la théorie mathématique de la communication. Comme chacune de ces deux disciplines s'occupe, selon des voies d'ailleurs différentes et bien autonomes, du même domaine, celui de la communication verbale, un étroit contact entre elles s'est révélé utile à toutes deux, et il ne fait aucun doute que cette collaboration sera de plus en plus profitable dans l'avenir<sup>36</sup>.

Les démarches impliquées dans le processus de la communication s'expliquent et s'éclairent à la lumière des recherches et des découvertes faites par la linguistique et vice-versa.

Aujourd'hui grâce au traitement, par la théorie de la communication des problèmes de codage, la dichotomie Saussurienne entre langue et parole peut recevoir une nouvelle formulation, beaucoup plus précise, ce qui lui donne une valeur opérationnelle neuve. Réciproquement, dans la linguistique moderne, la théorie de la communication peut trouver des riches informations sur la structure stratifiées, aux aspects multiples et compliqués<sup>37</sup>.

---

36 Roman Jakobson, op. cit., p. 87.

37 Idem, p. 90.

Voilà pourquoi, dans la communication comme en linguistique, on se heurte aux mêmes difficultés et aux mêmes problèmes, à savoir la relation qui existe entre le signe et le signifié. Or, la décomposition du langage butte sur une dichotomie nouvelle, non plus celle du mot et du concept, ni celle du concept par rapport au réel, mais celle du signifiant par rapport au signifié, de la langue en tant qu'objet de science et de la parole en tant que message et expression personnelle et individuelle. De même, sur le plan de la communication, il existe une tension entre code et message. Ce sera une des tâches du structuralisme de réduire et de diminuer la distance entre ces deux composantes en les conceptualisant et en les structurant toujours davantage.

L'analyse de la représentation conceptuelle de l'âge classique est abandonnée pour faire place à celle du sens et de la signification. A l'antique association presque magique mot-objet s'est substituée celle du signe-structure. Or, dans la perspective structuraliste, le signe reçoit sa valeur et sa signification d'après la place qu'il occupe dans une structure et non plus d'après son signifié individuel. En effet, selon Greimas :

La structure est le mode d'existence de la signification, caractérisée par la présence de la relation articulée entre deux sèmes<sup>38</sup>.

---

<sup>38</sup> A.J. Greimas, Sémantique structurale, Larousse, 1963, p. 128.

Il en résulte que le signe n'est pas un terme absolu, mais arbitraire, par rapport au signifié. C'est donc grâce à sa relativité avec les autres signifiants que le signe acquiert un sens. Comme le dit Charles Peirce: "le sens d'un signe est un autre signe par lequel il peut être traduit"<sup>39</sup>.

Pareillement, Lévi-Strauss affirme:

Le vocabulaire [ ] importe moins que la structure. C'est par celle-ci que la fonction symbolique s'accomplit<sup>40</sup>.

A son tour, la structure s'intègre à une autre structure d'une portée plus vaste et, dans sa subordination, elle devient le signe<sup>41</sup> du langage plus complexe des choses et de la vie.

Charles Peirce l'avait déjà remarqué quand il notait: "Un légisigne est une loi qui est un signe"<sup>42</sup>. A plus forte raison, la structure peut être appelée "signe"<sup>43</sup>

<sup>39</sup> A.J. Greimas, op. cit., p. 128.

<sup>40</sup> Charles Peirce, cité par Roman Jakobson, op.cit., p. 41.

<sup>41</sup> Nous avons déjà insisté, dans le premier article, sur le fait que n'importe quel signe, que ce soit un mot, une image ou un geste, est en quelque sorte un langage.

<sup>42</sup> Charles Peirce, Collected Papers, vol. 2, Cambridge, Mass., 1932, p. 142.

<sup>43</sup> "Signe" d'après l'étymologie latine "signum facere".

puisqu'elle rend possible toute communication et toute intelligibilité de l'univers. Dans cette perspective, les structures constituent les nouveaux signes et le code indispensable pour saisir la réalité du monde.

Roland Barthes affirme:

Un jour viendra inévitablement où l'analyse structurale passera au rang du langage-objet et sera saisie dans un système supérieur qui, à son tour, l'expliquera et il ajoute plus loin: Il y a une nécessité que le structuralisme essaye précisément de comprendre, c'est-à-dire, de parler<sup>44</sup>.

La compréhension de l'univers et de son langage exige un travail d'analyse des infra-structures ainsi que des super-structures qui composent toute réalité. Alors, le problème que le structuralisme pose est celui de la hiérarchie des structures elles-mêmes et de leur articulation dans l'ordre suprême de l'univers. Comme nous le fait remarquer Corvez:

... aucun élément de la structure ne peut être compris en dehors de la position qu'il occupe dans la configuration totale, susceptible de persister (invariance de la structure) malgré les modifications éventuelles de ses composantes<sup>45</sup>.

D'où l'importance que le receveur du message, non seulement capte la portée de chaque signe-structure, mais aussi qu'il saisisse l'assemblage et la combinaison plus ou

---

<sup>44</sup> Roland Barthes, Systeme de la mode, Ed. du Seuil, Paris, 1967, p. 293.

<sup>45</sup> Michel Corvez, op. cit., p. 12.

moins originale de tous les signes-structures déjà connus au départ. Car c'est là, dans les libres et différentes combinaisons de ces "structures" totales enveloppant les parties, que réside l'intérêt de tout discours, à savoir sa nouveauté. Cependant, il ne suffit pas que le message ait un sens, il faut que le message apporte au destinataire quelque chose de nouveau, d'utile, d'enrichissant. En d'autres termes, il faut qu'il y ait une "information"<sup>46</sup>. Celle-ci est possible parce que les signes sont communs au couple locuteur-auditeur et surtout parce qu'il y a une très grande variété de "répertoires" et une gamme très vaste d'assemblage "d'atomes de connaissance" ou signes. Toute information repose sur les diverses possibilités prévues et préconçues des différents répertoires de signes utilisés à la fois par le locuteur et l'auditeur. Or, ces diverses possibilités de prédictions à haut degré de probabilité sont strictement dépendantes du degré d'indétermination d'un signe. Plus l'indétermination d'un signe est grande, plus sa détermination, totale ou partielle, nous apporte d'information. L'indétermination acquiert, dans ce cas, un aspect positif.

---

<sup>46</sup> "Informare" en latin signifie, en gros, mettre en forme, et le message est ce qui permet de construire une forme pour le récepteur sur l'assemblage de signes qui lui sont fournis. (cf. Dictionnaire de la Communication, Information, Centre d'Etude et de Promotion de la Lecture, Paris, 1971, p. 311.

Pagano affirme d'ailleurs que ce phénomène d'indétermination est primordial

Puisque c'est, en effet, celle-ci qui permet la communication elle-même, justement parce que non parfaitement prévisible, non déjà classifiée, elle met en jeu notre liberté de décision<sup>47</sup>.

Comme nous venons de l'affirmer, probabilisme et indéterminisme jouent un rôle de considérable importance dans la théorie générale de l'information dont la tâche principale consiste à "calculer théoriquement la richesse, la quantité d'informations échangées entre la source et le récepteur"<sup>48</sup>. Fidèle à l'esprit scientifique dans lequel elle s'est épanouie et fortement influencée par la théorie générale de l'information<sup>49</sup>, l'idéologie structuraliste a abouti à une nouvelle conception de l'"information".

L'information c'est la mesure de la réduction de l'incertitude qu'il peut y avoir au sujet de l'état d'une partie de l'Univers (ce qui se passe au lieu émetteur) par l'intermédiaire d'un message<sup>50</sup>.

---

<sup>47</sup> Christian Pagano, La communication audiovisuelle, Apostolat des Editions, Paris, 1969, p. 36.

<sup>48</sup> François Richaudeau, Introduction au livre de Françoise Gaughelin, Centre d'Etude et de Promotion de la Lecture, Paris, 1970, éd. Gérard & Cie, Verviers, 1972, p. 21.

<sup>49</sup> Il serait utile de se rappeler que cette théorie générale de l'information se base sur une conception cybernético-mathématique de la communication. Au chapitre III, nous donnerons une analyse plus détaillée de ce phénomène.

<sup>50</sup> Dictionnaire de la Communication, Information, Centre d'Etude et de Promotion de la Lecture, Paris, 1971, p. 311.

En acceptant cette définition, l'information ne comporte plus, selon la notion traditionnelle du terme, un élément de sens et de conscience; elle est avant tout une mesure. Cette mesure étant une mesure de l'originalité d'un message qu'il est possible de calculer statistiquement, quand les possibilités des éléments du répertoire sont connues. Par exemple, quand toutes les données d'une situation quelconque nous sont connues, il est possible de connaître et d'évaluer la probabilité et l'indéterminisme de chaque item d'information qui existent dans cette situation. Une telle information est saisissable et déchiffrable, non pas par des signes évocateurs du sujet parlant, mais par une structure formelle, la seule qui donne un sens aux signes mêmes dont elle est composée. Comme nous l'avons vu auparavant, cette théorie est soutenue par les structuralistes.

En définitive, qu'est-ce que la communication? D'après la perspective structuraliste, elle est d'abord le déchiffrement d'un premier système de structures et, ensuite, elle est un effort de repérage, d'inventaire, de répartition de ces mêmes structures reflétant la logique de la pensée. Comme nous l'avons élaboré dans les paragraphes précédents, cette logique de la pensée est une réduction totalisante qui ramène tout à des structures anonymes, complexes, mais communes, en vue de réaliser une sorte d'unification et d'intelligibilité de la réalité universelle.

Mais cette opération de totalisation consciente se heurte à des impasses. En effet, le problème de l'origine et de la nature des structures demeure encore un objet de recherche et un argument fort discuté entre les structuralistes eux-mêmes. Comme Jean Piaget l'a remarqué, il s'agit de savoir si les "totalités" par composition sont composées de tout temps ou si elles sont en voie de composition<sup>51</sup>.

Quant à la nature de la structure, celle-ci est strictement dépendante de leur genèse. Dans le cas de l'hypothèse de l'innéité, telle que Chomsky la conçoit, la nature des structures serait fort semblable aux essences transcendantales de la métaphysique classique, aux idées platoniciennes ou aux formes "a priori" de Kant; dans le cas de l'hypothèse génétique, telle que Piaget l'a démontrée, la structure serait une opération structurante, un dynamisme réglé "de coordination progressive des schèmes d'assimilation"<sup>52</sup>. Les deux prochains articles traiteront de ces différentes positions, à savoir: l'innéisme de Chomsky et l'épistémisme de Piaget.

---

<sup>51</sup> Jean Piaget, Le structuralisme, Que sais-je?, P.U.F., Paris, 1968, p. 10.

<sup>52</sup> Idem, p. 78.

### 3. Essai d'analyse de la communication selon une optique chomskyenne

Comme point de départ, situons Chomsky dans l'ensemble du courant structuraliste. La recherche structurale, dans l'effort et dans la tentative d'expliquer le phénomène tout à fait singulier de la communication humaine, a mis l'accent sur la notion de système qui exige une attention aux relations entre les structures. Selon l'analyse même de Crémant:

Le thème central du structuralisme [..] consiste dans le passage de l'idée de chose à l'idée de relation: ce qui existe... ce ne sont pas les choses, mais ce qu'il y a entre les choses<sup>53</sup>.

Cette citation rejoint d'ailleurs la conclusion logique d'une étude scientifique du langage que Saussure avait conçue. Cette étude se penche sur la dichotomie langue-parole, signifiant-signifié, qui, d'une part, permet de mieux préciser, en le délimitant, l'objet de la linguistique et d'établir une meilleure compréhension des règles logiques, internes à tout langage, mais, d'autre part, présente aux chercheurs le danger de se polariser sur la notion de structure. En effet, les termes verbaux sont

---

<sup>53</sup> P.H. Rivière et L. Danchin, Linguistique et culture nouvelle, éd. Universitaires, Paris, 1971, p. 164.

définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas<sup>54</sup>.

Mais, est-il possible de tout réduire au système et aux structures, même ce qui est censé se passer dans l'esprit, lors d'un discours?

Aucun problème se pose, à ce sujet, chez Saussure. Langue et parole, son et concept, signifiant et signifié, subsistent en même temps dans la même réalité, tout à fait distincts et à la fois indissolublement associés.

La langue est encore comparable à une feuille de papier: la pensée est le recto et le son le verso; on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso; de même dans la langue, on ne saurait isoler ni le son de la pensée, ni la pensée du son<sup>55</sup>.

Si, pour Saussure, la question ne représentait aucune difficulté, elle ressort plus tard avec les linguistes structuralistes à la suite de nombreuses et minutieuses analyses conduites en vue d'éclairer davantage le mécanisme du langage. La difficulté à laquelle le linguiste se heurte dépasse, selon Bloomfield, la tâche qui lui est propre<sup>56</sup>. Loin de s'engager dans une polémique spéculative, le linguiste

---

<sup>54</sup> F. Saussure, Cours de linguistique générale, Payot, Paris, 1962, p. 162.

<sup>55</sup> Idem, p. 157.

<sup>56</sup> L. Bloomfield, Language, New York, Holt, 1933; Londres, 1935, réimpr. 1950.

structuraliste restreint alors le champ de son observation et de son étude au fonctionnement du langage considéré comme outil et instrument de communication. Il bannit et rejette toute notion qui pourrait l'amener à l'introspection ou à des réflexions hors de son strict domaine. C'est l'attitude de l'antimentalisme et du "physicalism" de Bloomfield. En rejetant l'approche de Saussure, Bloomfield évite le problème mais il ne l'élimine pas. Le problème de la dichotomie langue-parole, signifiant-signifié, subsiste encore car la dissection opérée en linguistique structurale, au lieu de rétrécir l'investigation à une analyse purement technique, ouvre au contraire des horizons encore plus vastes de recherche et d'approfondissement philosophique. Voilà pourquoi, aujourd'hui, les universaux du langage et certains problèmes traditionnels envisagés par les philosophes sont à nouveau au centre de la réflexion linguistique. Les pages suivantes nous permettront de voir comment Chomsky rejette l'antimentalisme de Bloomfield pour se situer plutôt dans le courant saussurien.

Les théories de Noam Chomsky<sup>57</sup>, dans la mesure où elles s'intéressent au processus le plus profond du discours

---

<sup>57</sup> Noam Chomsky, né à Philadelphie en 1928, est actuellement le chef de file de la nouvelle "école" linguistique, celle de la grammaire "générationnelle" ou "transformationnelle" qui a pris naissance aux Etats-Unis depuis plus d'une dizaine d'années.

humain, c'est-à-dire la relation entre la langue et la pensée, offrent actuellement à l'étude des chercheurs en sciences humaines d'intéressants sujets de discussion et d'étude. Les hypothèses qu'il avance visent à la compréhension des faits plutôt qu'à la recherche pure et simple de ceux-ci et de leur accumulation. Comme Chomsky lui-même l'affirme :

La principale contribution de l'étude du langage viendra de la compréhension qu'elle peut nous donner du caractère des processus mentaux et des structures qu'ils forment et manifestent<sup>58</sup>.

Quant au chemin qu'il faut parcourir en vue d'arriver à une solution satisfaisante des problèmes du langage, Chomsky propose une sorte de synthèse entre les méthodes modernes et les idées générales anciennes.

Enfin il est devenu, ce me semble, clair que les hypothèses et les approches paraissant aujourd'hui productives ont un parfum à elles, manifestement traditionnel. En général, une tradition bien dédaignée a été largement revivifiée ces dernières années et ses contributions ont reçu une attention sérieuse et, je crois, méritée.

[...] En bref, il me semble extrêmement à propos, à ce point du développement de la linguistique et de la psychologie en général, de se retourner vers les questions classiques et de se demander quels nouveaux aperçus les concernant ont été atteints, et comment les conclusions classiques peuvent fournir des directions à la recherche et à l'étude contemporaine<sup>59</sup>.

---

<sup>58</sup> Noam Chomsky, Le langage et la pensée, Payot, Paris, 1970, p. 101.

<sup>59</sup> Idem, p. 17.

En ce sens, la problématique de Chomsky, tout en se rattachant à celle saussurienne et structuraliste, l'intègre et la dépasse à la fois. Il n'ignore pas la dichotomie langue-parole, ni ne la sous-estime; tout simplement, il veut éviter de s'embourber dans les mêmes impasses des formulations pauvres et réductrices auxquelles ce dualisme avait abouti. En parlant expressément de Saussure, Chomsky n'hésite pas à qualifier d'échec sa "tentative sérieuse et minutieuse de construire des "procédures de découverte", les techniques de segmentation et de classification"<sup>60</sup>. En effet, Chomsky prétend que

ce fut un échec parce que de telles techniques se limitent au mieux aux phénomènes de la structure superficielle<sup>61</sup> et ne peuvent pas, par conséquent, révéler les mécanismes qui sous-tendent l'aspect créateur de l'utilisation du langage et l'expression du contenu sémantique<sup>62</sup>.

Pourtant, Chomsky reconnaît des mérites à Saussure, car il déclare

ce qui demeure d'une importance fondamentale, c'est que cette tentative était dirigée vers la question centrale de l'étude du langage, qui était pour la première fois formulée de façon claire et intelligible<sup>63</sup>.

---

60 Noam Chomsky, op. cit., p. 40.

61 On définira plus loin, au cours de cet article, la structure superficielle et la structure profonde.

62 Noam Chomsky, op. cit., p. 40.

63 Idem, p. 41.

La distinction fondamentale à faire est autre. Elle n'est pas entre la langue et la parole, mais entre la compétence et la performance, nous dit Chomsky.

Nous établissons donc une distinction fondamentale entre la compétence (la connaissance que le locuteur-auditeur a de sa langue) et la performance (l'emploi effectif de la langue dans des situations concrètes)<sup>64</sup>.

La question qui surgit se présente alors différente de celle soulevée par Saussure; il ne s'agit plus d'une dialectique du concret et de l'abstrait, ni d'une opposition entre mécanisme et mentalisme<sup>65</sup>; il s'agit plutôt de découvrir une explication, une réponse adéquate au processus de réalisation inconsciente des énoncés dont le locuteur prend conscience à mesure qu'il les prononce. Une telle conception de la langue a donc perdu tout l'aspect rigide et statique que Saussure lui avait conféré. Le retour aux sources de la linguistique cartésienne a permis à Chomsky de mieux saisir l'insuffisance des thèses saussuriennes. De même, c'est en se rapportant à cette linguistique cartésienne qu'il dénonce les limites et l'inadéquation de la linguistique structurale.

---

<sup>64</sup> Noam Chomsky, Aspects de la théorie syntaxique, éd. du Seuil, Paris, 1971, p. 13.

<sup>65</sup> Mécanisme: la définition mécaniste et positiviste de Bloomfield identifie le sens d'un mot à une description "scientifique" exhaustive de son référent. Mentalisme: la sémantique traditionnelle fait de l'existence des concepts le cadre fondamental de l'ensemble de sa théorie, encourageant par là la subjectivité et l'introspection.

La relation entre la théorie de Port-Royal et la linguistique structurale et descriptive moderne est relativement claire. Cette dernière se limite à l'analyse de ce que j'ai appelé la structure superficielle, aux propriétés formelles explicites dans le signal et aux syntagmes et unités qui peuvent être mis en évidence dans le signal par les techniques de segmentation et de classification. Cette limitation est parfaitement consciente et elle a été considérée - de façon tout à fait erronée à mon avis - comme un grand progrès<sup>66</sup>.

Le reproche que Chomsky fait à la linguistique structurale est le fait de restreindre l'analyse de son étude à des mécanismes purement de surface, au fonctionnement des structures en tant que telles, au lieu de viser plus loin et beaucoup plus en profondeur: à la connaissance du fonctionnement de l'esprit humain.

[...] une telle restriction était appauvrissante et inutile et [...] elle n'avait rien à voir avec la méthode scientifique qui s'intéresse aux données non en elles-mêmes mais comme témoignage de principes d'organisation plus profonds, dissimulés, principes qu'on ne peut pas déceler "dans les phénomènes" ni dériver de ces phénomènes par un traitement taxonomique des faits...<sup>67</sup>.

La cause de cette restriction appauvrissante est surtout la négligence et la dépréciation des richesses de la tradition et de la grammaire philosophique. C'est un tort de la part du structuralisme de les avoir laissées inexploitées et de ne pas en avoir profité, comme nous souligne Chomsky:

---

<sup>66</sup> Noam Chomsky, Le langage et la pensée, Payot, Paris, 1970, p. 36.

<sup>67</sup> Idem, p. 31.

Je pense que nous voyons maintenant clairement, grâce au recul, que le fait de déprécier et de négliger une riche tradition s'est révélé à la longue très nuisible à l'étude du langage. En outre cette dépréciation et cette négligence n'étaient certainement pas nécessaires. Cela aurait peut-être été psychologiquement difficile, mais il n'y a en principe aucune raison pour que l'exploitation heureuse de l'approche structuraliste dans les études historiques et descriptives n'ait pas pu être associée à une claire reconnaissance de ses limites essentielles et de son inadéquation finale, en comparaison avec la tradition qu'elle avait temporairement et injustement supplantée<sup>68</sup>.

D'autre part, il ne faut pas non plus négliger les apports et les avantages du structuralisme, en tant que méthode de recherche. C'est ce que fait ressortir Chomsky lorsqu'il affirme :

La linguistique structurale a énormément élargi le champ d'information dont nous disposons et a étendu immensément la sûreté des données. Elle a montré qu'il y a dans le langage des relations structurales qui peuvent être étudiées abstraitement. Elle a élevé à un degré entièrement nouveau la précision du discours sur le langage<sup>69</sup>.

Il en découle donc une position critique équilibrée et mesurée. Tout chercheur qui veut demeurer fidèle à sa tâche et bâtir quelque chose de constructif doit, d'une part, avoir recours aux "outils utiles" du passé et en saisir les valeurs et, d'autre part, avoir aussi l'audace d'esprit pour rester ouvert à de nouvelles intuitions et perspectives si

---

68 Noam Chomsky, op. cit., pp. 39-40.

69 Idem, p. 40.

prématurées qu'elles puissent être. Chomsky reste dans cette optique en esquissant une réponse aux problèmes actuels de la linguistique par sa conception de la grammaire générative et transformationnelle.

Pour Chomsky, cette solution représente justement une tentative d'alliance de la méthodologie structuraliste et des visées philosophiques de type traditionnel.

Il me semble que le moment est venu d'unir ces deux courants majeurs et de développer une synthèse tirée de leurs réalisations respectives<sup>70</sup>.

Considérons maintenant comment se réalise cette alliance, en suivant le cheminement des expériences et des études de Chomsky. Le point de départ est offert, encore une fois, par la linguistique cartésienne. C'est en analysant celle-ci que nous prenons conscience de l'aspect spécifiquement humain de la créativité du langage, de sa cohérence et de son adéquation à la situation qui le distinguent des mécanismes plus ou moins complexes et perfectionnés du langage animal et des ordinateurs. Pareille constatation exige d'en prouver la justesse par une explication satisfaisante. En effet, si "les propriétés de la pensée humaine et du langage humain mises en évidence par les cartésiens sont réelles"<sup>71</sup>, la problématique qu'elles soulèvent n'a pas trouvé

---

70 Noam Chomsky, op. cit., p. 41.

71 Idem, p. 28.

chez Descartes une solution suffisamment valable pour le linguiste moderne. L'argumentation que Descartes offre, quoiqu'elle ne soit pas du tout absurde et illogique et qu'elle se présente vraie dans ses conclusions ultimes, s'avère pourtant "entravée et gauchie par certains restes de doctrine scolastique"<sup>72</sup> et révèle des trous et des faiblesses au sujet des façons dont elle fut développée. Ce qui manque à Descartes, ce n'est pas la perspicacité d'esprit, c'est une méthode scientifique, car Descartes n'avait pas la possibilité d'attaquer le problème de façon adéquate avec les matériaux linguistiques du temps. En effet, comme le note Chomsky:

Les propositions des cartésiens étaient elles-mêmes dénuées de substance réelle, les phénomènes en question ne sont pas expliqués de façon satisfaisante en les attribuant à un "principe actif" appelé "esprit" dont on n'a pas développé de façon cohérente et étendue les propriétés<sup>73</sup>.

Or, si cette intuition de Chomsky est vraie, à savoir que tout énoncé dans une langue est le produit ou le résultat d'une opération créatrice, il nous faut chercher, par la voie du système structuraliste, un appui à cette affirmation, une preuve exhaustive à cette conviction.

---

72 Noam Chomsky, op. cit., p. 18.

73 Idem, p. 29.

Il n'y a certainement rien d'illégitime dans la tentative d'aller plus loin que l'élaboration de tests d'observation et que la collection des preuves pour construire une explication théorique de ce que l'on observe, et c'est précisément ce qui était au centre de l'approche cartésienne du problème de l'esprit<sup>74</sup>.

En nous servant des techniques structuralistes, nous arrivons à réhabiliter le prestige de la grammaire philosophique de Port-Royal<sup>75</sup> si longtemps et à tort abandonnée; bien plus, nous parvenons même à établir un rapport de ressemblance avec celle-ci. En effet, la linguistique générative moderne qui aborde le problème de l'analyse des énoncés d'une façon tout à fait nouvelle, présente deux concepts essentiels déjà connus des cartésiens: celui de structure de surface et de structure profonde. D'ailleurs, Chomsky nous indique clairement que

La distinction entre structure profonde et de surface, au sens où ces thèmes sont employés ici, est opérée fort clairement dans la grammaire de Port-Royal<sup>76</sup>.

Ainsi aucun abîme s'étend entre le passé et le présent; il existe tout simplement une manière différente d'envisager les aspects d'un même problème. L'alliance, ou mieux, la pénétration de la structure de surface dans la structure profonde est donc possible et positivement constructive.

---

74 Noam Chomsky, op. cit., p. 18.

75 A. Arnauld, C. Lancelot et Coll., Grammaire générale et raisonnée, appelée aussi Grammaire de Port-Royal. Port-Royal, 1660, réimpr. Paris, Paulet, 1969.

76 Noam Chomsky, Aspects de la théorie syntaxique, éd. du Seuil, Paris, 1971, p. 32.

Il nous reste maintenant à éclairer suffisamment ces deux notions de structure superficielle et de structure profonde pour mieux définir les relations qui s'établissent entre elles. La première, dite structure de surface, s'identifie avec l'organisation des unités phonologiques qui forment l'énoncé même de la phrase; elle "ne correspond qu'au son - à l'aspect corporel du langage"<sup>77</sup>. Dans ce sens, on peut parler d'une nature purement descriptive de la structure de surface car elle n'en dit pas plus à l'auditeur que l'aspect physique du langage et que les vibrations sonores des mots prononcés. Son rôle se réduit à une interprétation tout simplement phonétique. Aussi doit-on avoir recours à une structure profonde pour déterminer l'interprétation sémantique de la parole. A ce propos, Chomsky affirme que

[...] lorsque le signal est émis, avec sa structure superficielle, une analyse mentale correspondante intervient, dans ce que nous pourrions appeler la structure profonde, structure profonde directement reliée non pas au son mais au sens<sup>78</sup>.

Par conséquent, quoiqu'elle n'apparaisse pas explicitement dans la phrase, la structure profonde y est présente en tant que réalité mentale sous-jacente<sup>79</sup>. Cette réalité de la

---

<sup>77</sup> Noam Chomsky, Le langage et la pensée, Payot, Paris, 1970, p. 32.

<sup>78</sup> Idem, pp. 32-33.

<sup>79</sup> Noam Chomsky, Linguistique cartésienne, éd. du Seuil, Paris, 1970.

structure profonde est essentielle à sa compréhension; non seulement, elle se trouve dans l'esprit du locuteur, mais aussi, pour qu'il y ait une vraie communication, dans celui de l'auditeur.

Cette intuition de l'existence d'une structure profonde demande pourtant d'être explicitée davantage, elle exige une définition précise qui puisse justifier son rôle sémantique. Une structure profonde consiste d'abord en un système de propositions élémentaires de type sujet-prédicat reliées entre elles de différentes façons. On ne peut percevoir ces liens que par l'analyse d'une structure de surface. Il découle, de ce fait, que la structure profonde est un ensemble caché de règles opératoires, de structures de base dont les liaisons significatives donnent naissance aux idées contenues et concrétisées dans une phrase émise, c'est-à-dire dans une structure de surface.

Pourtant, le composant phonétique ainsi que celui sémantique de la structure de surface ne peuvent pas rendre compte, étant donné la complexité de certains énoncés, de la capacité de produire et de comprendre l'infinité de phrases d'une langue. Car, selon Chomsky,

L'existence de phrases ambiguës manifeste avec une particulière clarté l'incapacité des structures de surface à représenter adéquatement les relations profondes<sup>80</sup>.

---

80 Noam Chomsky, op. cit., p. 170.

En bref, il est clair que la structure superficielle est souvent trompeuse, qu'elle apporte peu d'information et que notre connaissance de la langue implique des propriétés d'un caractère beaucoup plus abstrait qui ne sont pas directement indiquées dans la structure superficielle<sup>81</sup>.

Comme on l'a déjà remarqué, Chomsky a l'audace et nourrit l'ambition de pousser l'introspection jusqu'au substratum du phénomène linguistique dont il essaie de saisir les éléments constitutifs et communs à tout langage.

Une deuxième façon d'explicitier la nature de la structure profonde est celle de la démarche inverse qui part d'une structure profonde définie et qui fait intervenir un troisième composant: le composant grammatical ou syntactique. Celui-ci apporte une justification valable de la créativité sans limite de la langue car il est composé non seulement d'un ensemble de règles de base donnant naissance aux structures profondes, mais aussi des règles qui permettent aux structures profondes de se manifester dans les structures de surface. Quant à la nature de la structure profonde, elle ne s'éclaire et ne se précise vraiment que par les liens d'interdépendance qui l'unissent à la structure superficielle. En effet, celle-ci est le résultat d'une opération formelle et logique qui s'accomplit au moyen des liaisons significatives présentes dans la structure profonde. La grammaire

---

<sup>81</sup> Noam Chomsky, Le langage et la pensée, Payot, Paris, 1971, p. 60.

générationnelle et transformationnelle appelle communément ces opérations mentales "transformations grammaticales" puisqu'elles ont le pouvoir de convertir la structure profonde en structure de surface. La conception d'une grammaire transformationnelle, selon Chomsky,

est que la structure de surface est déterminée par l'application répétée, à des objets de nature plus élémentaire, de certaines opérations formelles appelées "transformations grammaticales"<sup>82</sup>.

Il en découle une vision dynamique du langage car celui-ci, tout en obéissant à la rigidité de certaines structures, possède, grâce au composant transformationnel, la souplesse d'une vie qui lui est intrinsèque; bien plus, il engendre cette vie, il la communique et la réalise dans la structure de surface<sup>83</sup>. La communication est avant tout, chez le locuteur, cet aspect créateur de l'utilisation du langage, c'est-à-dire la faculté spécifiquement humaine de générer des formes toujours nouvelles d'expression, tandis que, chez l'auditeur, elle consisterait dans la capacité de saisir, sur la même longueur d'onde, les opérations abstraites sous-jacentes à l'émission de tout signal linguistique. Locuteur et auditeur que les recherches structuralistes avaient bannis de l'analyse linguistique y sont réintroduits

---

<sup>82</sup> Noam Chomsky, Aspects de la théorie syntaxique, éd. du Seuil, Paris, 1971, p. 33.

<sup>83</sup> C'est cette souplesse dynamique qui manquait à l'approche de Saussure.

avec leurs intuitions et leur connaissance introspective du langage. On revient de force aux problèmes spécifiques de la pensée humaine et de son origine que les linguistes depuis longtemps, au nom de l'esprit scientifique, avaient voulu ignorer ou négliger.

Il s'agit de découvrir la genèse du "processus sous-tendant l'acte mental qui élève des signaux articulés structurellement organisés à une expression de la pensée"<sup>84</sup>. Les rationalistes depuis Descartes jusqu'à Peirce avec son principe de l'"abduction"<sup>85</sup> ont soutenu l'hypothèse des "idées innées" selon laquelle le langage et son apprentissage vient des "structures instinctives de l'intelligence humaine"<sup>86</sup> et consiste dans une "extraction de ce qui est inné dans l'esprit"<sup>87</sup>. Evidemment, cette notion est tout à fait opposée à la conception du langage des empiristes qui l'envisagent comme une "construction accessoire" "relativement indépendante dans sa structure de toute faculté mentale innée"<sup>88</sup>. Les

---

<sup>84</sup> Noam Chomsky, Le langage et la pensée, Payot, Paris, 1971, p. 106.

<sup>85</sup> C.S. Peirce, The Logic of Abduction, Recueil de V. Tomas, Peirce's Essays in the Philosophy of Science. New-York, Liberal Art Press, 1957.

<sup>86</sup> Noam Chomsky, op. cit., p. 132.

<sup>87</sup> Noam Chomsky, Aspects de la théorie syntaxique, éd. du Seuil, Paris, 1971, p. 75.

<sup>88</sup> Idem, p. 76.

théories récentes de la linguistique moderne sur l'acquisition du langage se rattachent essentiellement à ces deux courants contraires de la pensée dont on vient de parler, à savoir l'empirisme et l'idéalisme. Ces deux courants de pensée permettent de présenter des positions différentes au problème de la communication. La position taxonomique relèverait, du point de vue empiriste, sa façon de considérer la linguistique comme "un corps de procédures permettant de déterminer la grammaire d'une langue à partir d'un corpus de données"<sup>89</sup>, tandis que la position avancée par la grammaire transformationnelle trouverait son fondement et son appui chez les philosophes rationalistes. Se prononcer pour l'une ou l'autre de ces deux positions est un problème difficile mais fascinant car aucun moyen "a priori" ne nous est donné. Pourtant, si on s'en tient aux travaux récents des grammaires génératives fondées sur les principes rationalistes, on doit conclure que, jusqu'à présent, l'approche rationaliste a été la plus productive et la plus adéquate. Car mieux que tous les essais empiristes, l'approche rationaliste s'accorde avec ce que l'on sait du langage et de sa réalisation. Notons que, par cette démarche, la symbiose entre philosophie et science est à nouveau reconstituée.

---

89 Noam Chomsky, op. cit., p. 76.

De plus, nous pouvons remarquer que les hypothèses empiriques de la taxonomie n'offrent aucune argumentation sérieuse capable de contester et de réfuter les affirmations rationalistes qu'on vient de faire. Bien au contraire, nous souligne Chomsky:

Toutes les fois que les théories empiristes sur l'acquisition linguistique sont claires, elles sont réfutables, et pour le reste, les spéculations empiristes se sont révélées parfaitement vides et peu éclairantes<sup>90</sup>.

Chomsky a même l'audace de suggérer que postuler une structure innée non seulement n'est pas du tout illogique, mais devient aujourd'hui, de plus en plus plausible et défendable<sup>91</sup>. L'existence d'une structure linguistique essentielle et innée ainsi que la réalité des "universaux" du langage sont explicitées par la notion même de structure profonde commune à toutes les langues et par l'apprentissage de la langue chez l'enfant. Celui-ci, en effet, dès son jeune âge, n'est pas capable, à cause de l'étendue extrêmement limitée des données dont il dispose, de découvrir les structures profondes, mais seulement de les redécouvrir parce qu'il les possède d'une façon innée.

Voilà pourquoi c'est à cette idée de l'innéité, tant débattue et à tort négligée par la mentalité scientifique du

---

90 Noam Chomsky, op. cit., p. 79.

91 Noam Chomsky, Selected Readings, p. 158. P.H. Rivière et L. Danchin, op. cit., p. 144.

commencement du siècle, qu'il faut revenir si on veut parvenir à une solution satisfaisante qui soit conciliable avec les nouvelles méthodes scientifiques et capable de justifier les mécanismes linguistiques. Cela admis, la situation reste cependant encore assez obscure car il s'agit de préciser et de définir la nature de cette structure initiale, essentiellement indépendante de l'intelligence et dont la tâche consiste à rendre possible l'acquisition de la langue. A ce sujet, la lumière se fait lentement, on tâtonne, on cherche parmi les hypothèses d'une structure initiale innée celle qui serait le plus apte à rendre compte de l'universalisme des langues ainsi que de leur diversité.

Le vrai problème est justement de développer sur la structure une hypothèse qui soit assez riche pour rendre compte de l'acquisition linguistique, sans pourtant l'être assez pour contredire la diversité linguistique que l'on connaît<sup>92</sup>.

La recherche demeure ouverte et le champ d'investigation sur lequel elle débouche la rend fascinante et vraiment intéressante.

#### 4. L'apport de la psychogénétique à la conception structuraliste de la communication

Depuis que Chomsky a dépassé, par l'analyse critique de ses études, les limites d'une linguistique purement

---

<sup>92</sup> Noam Chomsky, Aspects de la théorie syntaxique, éd. du Seuil, Paris, 1971, pp. 84-85.

mécanique telle que le positivisme la concevait, l'intérêt des chercheurs en sciences humaines s'est porté de nouveau sur les relations étroites entre le langage et la pensée, le signe et la signification. Un des premiers chercheurs dans ce domaine est Piaget qui se pose la question suivante:

Le langage est-il la seule source des classifications des sériations, etc...., qui caractérisent la forme de pensée liée à ces opérations, ou bien au contraire ces dernières sont-elles relativement indépendantes du langage?<sup>93</sup>

Ce n'est pas en dehors du problème philosophique de l'intelligence et de la connaissance que la théorie béhavioriste ainsi que l'antimentalisme de Bloomfield<sup>94</sup> pouvaient atteindre à une solution et à une meilleure compréhension de la communication humaine. En effet, l'être humain ne peut pas se passer de l'esprit qui l'habite. Voilà pourquoi, après l'enthousiasme et le succès remportés par les modèles empiristes au début du XX<sup>e</sup> siècle, on revient actuellement à l'ancienne conception du langage considéré dans ce qu'il y a d'essentiel et de plus intime à la nature humaine: la pensée.

D'autre part, le progrès des sciences exactes ainsi que la poussée des travaux en sociologie et en psychologie n'y sont pas des obstacles; au contraire, ils semblent exiger et demander une vision globale de l'homme et du phénomène de

---

<sup>93</sup> J. Piaget, Six études de psychologie, éditions Gonthier, Genève, 1964, p. 106.

<sup>94</sup> L. Bloomfield, op. cit., p. 27.

la parole. Quant au structuralisme, avec la dissection des données et la précision de ses analyses, il garde encore l'estime des linguistes et demeure, en tant que méthode, incontestablement efficace.

Donc, dans cette ligne structuraliste, Piaget poursuit l'analyse sur les processus mentaux générateurs de la parole. Cette analyse, qui est la même problématique qui passionne Chomsky, nous fait découvrir qu'il existe des liens entre les structures mentales et les structures linguistiques. Une question nous vient à l'esprit, à savoir: quelle sorte de dépendance s'établit entre les deux, entre le langage ou la pensée verbale et la raison ou la pensée formelle. Dans cette perspective, il s'agit d'aller jusqu'au fond du problème et de trouver la genèse et la formation du langage et de la pensée elles-mêmes. Il s'agit de savoir, comme le dit Piaget:

si le langage ou la pensée verbale parvenus à un niveau suffisant de développement, font surgir ces opérations ex nihilo ou si, au contraire, ils se bornent à permettre l'achèvement d'une structuration qui tire ses origines des systèmes d'opérations concrètes et, par conséquent, à travers ces dernières structures, de l'action elle-même<sup>95</sup>.

En d'autres termes: quelle valeur faut-il accorder à l'hypothèse de Chomsky selon laquelle le langage, s'identifiant à la pensée, suppose un "noyau fixe inné" de structures

---

95 J. Piaget, op. cit., p. 109.

que le sujet découvrirait seulement peu à peu par un processus temporel? En effet, Piaget s'interroge:

La genèse correspond-elle à une hiérarchie ou à une filiation naturelle des structures ou il s'agit d'un processus temporel selon lequel le sujet les découvre à titre de réalités préexistantes<sup>96</sup>?

L'épistémologie génétique de Piaget répond à toutes ces interrogations par un refus net et précis de l'innéisme: "Il n'y a pas de structures innées: toute structure suppose une construction"<sup>97</sup>. Et ailleurs:

Les structures opératoires de l'intelligence ne sont pas innées [...] Et si elles ne sont pas préformées dans le système nerveux, elles ne le sont pas non plus dans le monde physique où il n'y aurait qu'à les découvrir<sup>98</sup>.

Une telle prise de position se justifie par des explications d'ordre biologique et psychologique. Ces explications nous portent à conclure que l'acquisition et le développement de la pensée se produisent en même temps que la maturation du système nerveux. La thèse piagétienne soutient donc que

---

96 J. Piaget, L'épistémologie génétique, P.U.F., Paris, 1970, p. 116.

97 J. Piaget, Six études de psychologie, Gonthier, Paris, 1964, p. 172.

98 J. Piaget, Epistémologie des sciences de l'homme, Gallimard, Paris, 1970, p. 211.

... les structures logiques ne se constituent que peu à peu au cours du développement de l'enfant, en connexion avec le langage et surtout avec les échanges sociaux...<sup>99</sup>.

Dans ce cas, les structures tirent leur point de départ dans des coordinations générales, fruit de l'activité du cerveau. Ce qu'il y a d'héréditaire n'est donc pas la programmation des structures mais le fonctionnement du cerveau. Il en découle que

... si les coordinations nerveuses déterminent le cadre des possibilités et impossibilités à l'intérieur duquel se construiront les structures logiques, ces coordinations ne contiennent pas d'avance, à l'état préformé, ces structures en tant que logiques, c'est-à-dire en tant qu'instruments de pensée. Toute une construction est donc nécessaire pour conduire du système nerveux à la logique et celle-ci ne peut par conséquent être considérée comme innée<sup>100</sup>.

Les travaux de la sociologie comparés à ceux de la psychologie ainsi que les théories évolutionnistes en éthologie et en zoopsychologie viennent confirmer de plus en plus la supposition piagétienne de la constitution par étapes de la raison. Celle-ci, pour son développement, a constamment besoin de recourir à l'expérience. En effet, les structures biologiques elles-mêmes ne s'élaborent que par

---

<sup>99</sup> J. Piaget, Six études de psychologie, Gonthier, Paris, 1964, p. 137.

<sup>100</sup> Idem, p. 146.

échanges constants avec le milieu, grâce aux mécanismes d'assimilation du milieu à l'organisme et d'accommodation de l'organisme au milieu.

Toute possibilité d'innéisme, qu'il s'agisse d'un innéisme platonicien ou de structures aprioristiques kantienne, est donc exclue du moment qu'elle s'appuie sur un fondement aucunement véritable. Quelle autre théorie faut-il alors bâtir pour établir les véritables relations entre le langage et la pensée et, par conséquent, pour éclairer le problème depuis longtemps débattu du rapport entre le langage et la réalité objective? Est-il permis d'aboutir, comme le positivisme logique l'a fait, à la conclusion que tout est langage et que les abstractions de la pensée n'ont aucune consistance, qu'elles sont des pures illusions de l'esprit et qu'elles ne correspondent guère à la réalité? Psychologues et épistémologistes unissent à nouveau leurs efforts de recherche en vue d'une solution satisfaisante qui réponde en même temps aux exigences de la science et à celles de la raison. Or, les nombreuses observations faites en ce domaine révèlent que tout langage, même le plus simple et le plus élémentaire, comporte des classifications relativement élaborées qui requièrent l'activité logique du sujet. Ainsi,

Grâce au langage les objets et les événements ne sont plus seulement atteints en leur immédiateté perceptive, mais insérés dans un cadre conceptuel et rationnel qu'enrichit d'autant plus leur connaissance<sup>101</sup>.

Et pourtant, d'après ces mêmes observations, il est évident que la formation des opérations logiques ne se situe pas dans les conduites verbales; au contraire, elle fonde ses racines bien avant la naissance du langage lui-même, précisé-ment au niveau sensori-moteur où il existe déjà, comme Piaget l'affirme, "une sorte de logique des coordinations d'ac-tions"<sup>102</sup> et où s'élabore un système de schèmes ou de con-cepts pratiques. On peut conclure que la formation de la pensée, tout en étant liée à l'acquisition du langage, ne constitue pas cependant le résultat causal de celui-ci. De même, Piaget arrive à une conclusion semblable lorsqu'il dit:

... nous constatons, ... que le langage ne suffit pas à expliquer la pensée car les structures qui caracté-risent cette dernière plongent leur racine dans l'action et dans des mécanismes sensori-moteurs plus profonds que le fait linguistique<sup>103</sup>.

Bref:

Le langage est [...] une condition nécessaire mais non suffisante de la construction des opérations logiques<sup>104</sup>.

---

101 J. Piaget, op. cit., p. 102.

102 J. Piaget, Problèmes de psychologie génétique, Denoël, Paris, 1972, pp. 116-117.

103 J. Piaget, Six études de psychologie, Gonthier, Paris, 1964, p. 112.

104 Idem, p. 113.

Il y a d'autres facteurs antérieurs à la manifestation des signes verbaux qui justifient les transformations de l'intelligence et l'élaboration de la pensée. Ces facteurs sont les symboles tels que le jeu symbolique, l'imitation différée et l'imitation intériorisée ou image mentale. Du reste, c'est bien au niveau de ce système de signifiants ci-dessus mentionnés que se fait l'apprentissage du langage. Bien plus, il est légitime d'affirmer, avec Piaget, que si le langage joue un

rôle central dans la formation de la pensée, c'est en tant qu'il constitue l'une des manifestations de la fonction symbolique, le développement de celle-ci étant en retour dominé par l'intelligence en son fonctionnement total<sup>105</sup>.

En dernière analyse, l'interdépendance existant entre le langage et la pensée relève non pas d'une relation de filiation de la pensée par rapport au langage, mais du fait que les deux dépendent de la fonction symbolique où ils prennent leur source commune<sup>106</sup>.

Entre le langage et la pensée il existe ainsi un cercle génétique tel que l'un des deux termes s'appuie nécessairement sur l'autre en une formation solidaire et en une perpétuelle action réciproque<sup>107</sup>.

---

105 J. Piaget, Problèmes de psychologie génétique, Denoël, Paris, 1972, p. 119.

106 Nous analyserons en détail la nature et le fonctionnement de cette fonction symbolique dans notre chapitre II.

107 J. Piaget, Six études de psychologie, Gonthier, Paris, 1964, p. 113.

On peut alors désigner le langage du titre de pensée verbale. Il en résulte que le signe, dont la pensée verbale est constituée, n'est pas seulement un signifiant arbitraire et conventionnel, nécessaire à l'échange interindividuel des opérations logiques, mais il est aussi la représentation adéquate et personnelle de la réalité. C'est grâce à ce processus piagétien que la communication humaine garde intacts sa valeur et son authenticité ainsi que ses caractères de nouveauté et de créativité que les lois rigides du structuralisme initial semblaient lui nier. A la prédétermination structurale avec sa vision fixe et statique du langage, Piaget oppose, en effet, la fécondité et le dynamisme des structures linguistiques. A défaut d'explication purement causale et structurale, Piaget a recours, pour expliquer ce dynamisme des structures linguistiques, aux études en biologie et en psychologie qui tiennent compte "de l'ensemble des possibles et pas seulement des caractères actualisés"<sup>108</sup>. Il ne s'agit aucunement de structures toutes faites, mais d'un processus d'accommodation à la réalité et d'autorégulation que le sujet lui-même opère au contact avec celle-ci, grâce au fonctionnement constitutif de ses structures biologiques et psychiques. D'ailleurs, Piaget nous fait remarquer que

---

<sup>108</sup> J. Piaget, Problèmes de psychologie génétique, Denoël, Paris, 1972, p. 165.

D'un tel point de vue le résultat spécifique de la pensée serait d'atteindre un équilibre permanent entre l'assimilation de l'univers au sujet et l'accommodation du sujet aux objets, alors que les formes organiques ou sensori-motrices et notamment perceptives, ne connaissent que déplacements continuels de l'équilibre<sup>109</sup>.

De plus, l'épistémologie génétique a assuré ces traits de dynamisme et de nouveauté du langage en montrant l'inexistence des commencements innés.

La grande leçon que comporte l'étude de la ou des genèses est [...] de montrer qu'il n'existe jamais des commencements absolus [...] affirmer la nécessité de remonter à la genèse ne signifie donc nullement accorder un privilège à telle ou telle phase comme première absolument parlant: c'est par conséquent se rappeler l'existence d'une construction indéfinie<sup>110</sup>.

On se trouve, à nouveau, devant un domaine d'investigation de plus en plus vaste et mystérieux: les solutions atteintes par les dernières recherches deviennent à leur tour de pressantes interrogations pour l'inépuisable curiosité de l'intelligence humaine. Comme l'honnêteté de la science l'exige, l'épistémologie génétique ne prétend être qu'une méthode de travail, un point de départ pour des approfondissements et des expériences ultérieures. A ce propos, Piaget note que:

---

109 J. Piaget, op. cit., p. 166.

110 J. Piaget, L'épistémologie génétique, P.U.F., Paris, 1970, p. 7.

L'emploi de la méthode génétique enrichit [..] les conceptions constructivistes, et c'est pourquoi, si partiels que soient nos résultats, nous avons confiance en son avenir malgré l'immensité du domaine qui reste à explorer<sup>111</sup>.

Les articles de ce chapitre nous portent à conclure que la langue et la parole sont d'une extrême importance. Voilà pourquoi les études linguistiques gardent un si vif intérêt et captivent l'attention de nombreux chercheurs et spécialistes, comme le prouvent ces quelques pages de notre exposé. L'histoire de la communication linguistique a suffisamment montré que les mots peuvent servir non seulement à atteindre les autres mais aussi à les éloigner. Il existe toujours une fausse pudeur qui nous pousse à nous cacher derrière nos paroles comme si c'était un masque. La tentation de mettre une barrière entre nous et nos auditeurs est parfois aussi forte que le désir de communiquer avec eux. Le structuralisme a essayé par une méthode nouvelle, celle scientifique jusqu'alors inconnue aux linguistes, de réhabiliter le langage et de lui redonner la richesse de sa valeur et de son authenticité.

---

<sup>111</sup> J. Piaget, op. cit., p. 123.

L'humanisme, l'académisme, le cultisme et le purisme avaient fait du langage une abstraction privée de réalité et avaient réduit les mots à des simples étiquettes. Dans son opposition à cette approche inadéquate, le structuralisme a eu le mérite de remettre tout en question et de diminuer la tension qui existait entre la langue et la pensée. Cependant, en voulant analyser le langage dans une perspective purement scientifique, ce structuralisme avait fini par rendre encore plus rigide la dichotomie langue-pensée. Le problème était donc tout simplement évité mais non résolu. Nous avons vu que Chomsky reprend cette problématique en conciliant la philosophie cartésienne avec la méthodologie scientifique et redonne au langage, en le considérant dans sa complexité, son unité perdue et son dynamisme profond. Mais, même les positions de Chomsky manquent de rigueur en proposant l'innéité de la structure. Ce sera à Piaget d'approfondir la genèse du processus mental générateur de la parole. Son orientation marque clairement une nouvelle étape dans la solution du problème de la communication en la réduisant à une question psychogénétique. Cette approche psychogénétique nous présente un être qui, pour s'adapter, doit répondre aux exigences de son milieu. Ce processus d'adaptation, dans le cas de la communication, se fait par un échange de mots entre un locuteur et un auditeur.

C'est dans cette optique que nous allons considérer, dans le chapitre suivant, les positions d'Osgood, de Piaget et de Bruner sur la définition et le traitement du symbole par l'auditeur et le locuteur. Nous analyserons donc, dans le deuxième chapitre, le dynamisme des structures épistémologiques du locuteur et du recevant. C'est dans cette perspective, comme nous l'avons dit, que nous y découvrirons les pré-requis nécessaires au locuteur pour la formation du symbole et les mécanismes essentiels du recevant pour le décodage de ce même symbole.

## CHAPITRE II

### LES STRUCTURES PSYCHOLOGIQUES DE LA COMMUNICATION

## CHAPITRE II

### LES STRUCTURES PSYCHOLOGIQUES DE LA COMMUNICATION

1. L'apport d'Osgood à la réalisation d'une explication psychologique du sens du symbole dans le processus de la communication

Le premier chapitre de notre travail insistait sur les positions doctrinales des théoriciens, tant de l'Antiquité et du Moyen-Age que de l'Epoque Moderne et Contemporaine, qui avaient voulu donner une explication du signe servant à établir toute communication.

Cependant, en admettant que, pour avoir communication, il faut transfert d'information, le signe devra donc être considéré seulement en tant que symbole. La définition et la nature de ce symbole véhiculant l'information produite par l'objet qu'il représente, seront la question traitée dans le présent article.

Il n'existe aucune interprétation du sens du symbole qui reçoit l'appui de toutes les disciplines concernées telles que la philosophie, la sociologie, la linguistique, la psychologie et l'épistémologie. L'interprétation du sens du symbole qui semble la plus adéquate pour notre étude est celle d'Osgood.

Celui-ci, dans l'étude qu'il a entreprise sur ce sujet, nous fait voir que Morris présente un schème de classification du concept de sens à trois paliers parallèles

mais non nécessairement successifs<sup>1</sup>. Morris distingue trois classes de sens: le sens pragmatique, le sens syntactique et le sens sémantique. Le sens pragmatique relève de la sociologie et établit les relations entre les symboles et les situations et entre les symboles et les comportements. Le sens syntactique, qui est traité par la linguistique, est l'étude des relations entre les symboles eux-mêmes. Le sens sémantique est le sujet d'étude des philosophes et des psychologues qui s'intéressent particulièrement aux relations entre les objets et les symboles qui les représentent.

C'est à partir de l'optique de ce schème à triple paliers qu'Osgood commence l'élaboration de sa définition du symbole et tente de donner une formulation beaucoup plus fondamentale en s'attachant à définir son sens sémantique. Pour ce, il commence par nous définir le sens syntactique.

Par le sens syntactique, nous dit-il, le linguiste cherche à isoler la structure d'un langage: il décrit les unités (e.j., phonèmes, morphèmes...) et les règles qui régissent les combinaisons de ces unités pour former un système linguistique<sup>2</sup>. Le sens devient fonction de la fréquence et de la position des unités linguistiques. C'est une attitude,

---

1 C.E. Osgood, The Nature and Measurement of Meaning, Psychological Bulletin, Vol. 49, No 3, May 1952, pp. 197-199.

2 M.H. Marx, Theories in Contemporary Psychology, N.Y., Macmillan, 1967, p. 463.

essentiellement descriptive, qui met l'accent sur la notion de système en ignorant celui du comportement. Bref, c'est la description du phénomène plutôt que son explication.

Mais la constatation que tel symbole a une probabilité plus grande d'être employé que tel autre symbole ne nous renseigne pas sur le sens profond de ces deux symboles. La méthode syntactique s'avère alors nettement insuffisante pour expliquer le sens du symbole. Aussi devons-nous faire appel au sens sémantique du symbole et nous servir d'une discipline plus apte à nous fournir les informations dont nous avons besoin pour éclaircir ce sens sémantique, à savoir l'épistémologie. Cette dernière recherche les conditions nécessaires et suffisantes qui assurent l'existence du sens. Elle peut inclure aussi, à l'occasion, dans sa démarche l'étude de l'organisme qui utilise le processus symbolique.

Osgood soutient que c'est précisément ce rôle que joue le comportement de l'organisme comme médiateur entre le symbole et l'objet qui constitue le sens sémantique du symbole. Le psychologue, nous dit Osgood, est principalement intéressé au processus distinctif de médiation qui intervient lorsqu'un symbole est produit (encoded) ou reçu (decoded)<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> C.E. Osgood, G.J. Suci et P.H. Tannenbaum, The Measurement of Meaning, Urbana, University of Illinois Press, 1957, p. 3.

Pour élaborer cette notion, nous définirons d'abord le concept d'objet et ensuite nous ferons une tentative pour définir le concept de symbole.

Selon Osgood, l'objet est tout patron de stimulation qui, dans une situation donnée, produit de façon régulière et constante un patron prédictible de comportement: "The object is any pattern of stimulation which evokes reactions on the part of an organism"<sup>4</sup>. Par contre, Osgood ajoute que le symbole est tout patron de stimulation qui, sans être l'objet, provoque des réactions en rapport avec lui:

The sign is any pattern of stimulation which is not the object but yet evokes reactions relevant to the object<sup>5</sup>.

Cette définition du symbole n'est pas claire, car le terme "en rapport avec" ne permet pas de situer le sens exact du symbole. Elle sera améliorée progressivement dans ce texte, à partir de quelques théories de différents auteurs jusqu'à celle d'Osgood proprement dite, qui sera pour nous définitive<sup>6</sup>.

Dans la perspective de la psycho-épistémologie, le problème peut donc être formulé de cette manière: Quelles

---

<sup>4</sup> C.E. Osgood, Method and Theory in Experimental Psychology, Oxford University Press, N.Y., 1959, p. 691.

<sup>5</sup> Ibidem.

<sup>6</sup> C.E. Osgood, G.J. Suci et P.H. Tannenbaum, op. cit..

sont les conditions pour qu'un stimulus qui n'est pas un objet devienne un symbole de cet objet? Cette question indique que le sens du symbole reposera, en définitive, sur les différentes conceptions que les diverses théories psychologiques nous proposent sur le processus distinctif de médiation. Pour arriver à répondre à cette question, nous aborderons la théorie classique aristotélicienne, la théorie de substitution pavlovienne et la théorie néo-gestaltiste de Morris.

La théorie classique recherche une corrélation entre les événements matériels et les événements non-matériels. Le sens se situant au niveau non-matériel et le stimulus physique au niveau matériel, nous sommes dans l'obligation de rechercher un médiateur entre les deux. Ce médiateur, nous le trouvons dans le concept de l'idée ou de la pensée qui agit comme intermédiaire entre le symbole et l'objet. Le stimulus qui n'est pas un objet devient un symbole de cet objet lorsqu'il évoque l'idée associée avec l'objet nous déclare Osgood:

Something which is not the object becomes a sign of that object when it gives rise to the idea associated with that object<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> C.E. Osgood, The Nature and Measurement of Meaning, Psychological Bulletin, Vol. 49, No 3, May 1952, p. 201.

Cette approche classique permet d'avoir des critères d'apprentissage et d'expérimentation et souligne la présence du caractère représentationnel du symbole.

Malheureusement, cette théorie d'inspiration aristotélicienne ne peut être expérimentée. La relation entre le symbole et l'objet est située au niveau non-matériel, provoquant ainsi un manque de connexion directe entre le symbole et l'objet qu'il représente. En réalité, on remplace l'explication par le mot idée.

D'inspiration pavlovienne, la deuxième théorie dite de substitution prétend que les symboles acquièrent un sens, s'ils sont conditionnés aux réactions d'abord produites par l'objet lui-même. Ainsi, lorsque quelque chose qui n'est pas l'objet provoque dans un organisme les mêmes réactions que l'objet, on conclut que "ce quelque chose" est un symbole de cet objet<sup>8</sup>. Osgood précise que l'objet est le stimulus non-conditionné et le symbole le stimulus conditionné, le dernier étant simplement substitué au premier:

Whenever something which is not the object evokes in an organism the same reaction evoked by the objects, it is a sign of that object<sup>9</sup>.

Cette théorie est un premier jalon pour l'interprétation du comportement symbolique puisqu'elle exige

---

8 C.E. Osgood, op. cit., p. 201.

9 Ibidem.

l'apprentissage qui est conçu comme une adaptation de l'organisme à son environnement. En résumé, lorsque quelque chose qui n'est pas l'objet donne dans un organisme la même réaction que l'objet, on interprète ce "quelque chose" comme un symbole de cet objet. Cette théorie s'avère trop simplifiée pour pouvoir donner une solution adéquate au problème recherché, car rarement le symbole évoque-t-il précisément les mêmes réactions que l'objet qu'il représente.

Dans l'optique néo-gestaltiste, la théorie de Morris définit le symbole d'un objet comme n'importe quel patron de stimulation qui n'est pas un objet et qui produit dans un organisme une "disposition" à donner n'importe laquelle des réactions préalablement produites par l'objet<sup>10</sup>. Il n'est pas nécessaire que les réactions produites par l'objet le soient par le symbole puisque celui-ci crée seulement une disposition à produire ces réactions. Comme Osgood le souligne en d'autres mots:

Any pattern of stimulation which is not the object becomes a sign of that object if it produces in an organism a disposition to make any of the responses previously elicited by that object<sup>11</sup>.

Selon Osgood, cette théorie, bien qu'évitant la faiblesse de la théorie de substitution, présente quand même

---

10 C.E. Osgood, op. cit., p. 202.

11 Ibidem.

trois faiblesses fondamentales qui l'empêchent d'être considérée comme valable. D'abord "les dispositions" facilement confondues peuvent prendre les mêmes propriétés que les "idées" découvertes par l'interprétation classique. Ensuite, le symbole dispose l'organisme à faire des réponses de la même famille de comportements que ceux déjà produits par l'objet. Enfin, le comportement symbolique ne peut être différencié, d'une part, des réactions instinctives et, d'autre part, des conditionnements ordinaires que tout organisme est susceptible de manifester.

Devant ces trois théories inadéquates, Osgood, inspiré par Hull, a élaboré une théorie d'apprentissage dont la présence ou l'absence d'un processus représentationnel de médiation associé au stimulus constitue le facteur distinctif du comportement symbolique<sup>12</sup>. Osgood maintient qu'un patron de stimulation qui n'est pas un objet devient un symbole de cet objet s'il évoque dans un organisme un processus de médiation qui est une fraction du comportement total suscité par l'objet et qui produit une auto-stimulation distinctive agissant comme médiateur pour les réponses qui n'auraient pas eu lieu sans l'association préalable du patron de stimulation de l'objet et du non-objet<sup>13</sup>.

---

12 M.H. Marx, op. cit., p. 465.

13 C.E. Osgood, op. cit., p. 204.

Cette théorie d'Osgood est représentationnelle puisque les symboles représentent des objets produisant des répliques du comportement que l'on obtient normalement de ces derniers. En d'autres termes, un objet fait émettre par un organisme une certaine quantité de réactions dont une fraction sera détachable. Ces réactions détachables sont les véritables stimuli dûs au symbole.

Les réactions qui seraient confondues avec l'objet disparaîtront (Response interference). Celles qui nécessitent beaucoup d'énergie seront également éliminées (Energy expenditure). Les organismes les plus évolués nécessiteront un nombre de réactions moindre pour préciser un symbole (Discriminatory capacity)<sup>14</sup>.

De plus, la théorie d'Osgood est de médiation puisque les réactions détachables de l'objet, c'est-à-dire le symbole, donnent naissance à une auto-stimulation<sup>15</sup>. Ce patron d'auto-stimulation nous donne l'existence, la perception et la signification de l'objet pour ensuite produire le comportement manifesté:

---

<sup>14</sup> C.E. Osgood, Method & Theory in Experimental Psychology, Oxford University Press, N.Y., pp. 397-398.

<sup>15</sup> L'originalité d'Osgood est de nous faire découvrir un symbole qui est à la fois représentation de l'objet et auto-stimulation du sujet.

This pattern of self-stimulation, on the one hand, is assumed to be the conscious awareness of purposes, ways of perceiving and meanings and, on the other hand, to contribute to the elicitation of overt behavior<sup>16</sup>.

De plus, la caractéristique de cette auto-stimulation est qu'elle peut participer à la sélection de comportements "instrumentaux" jusqu'au point où elle peut être un élément d'énergie pour l'organisme en ayant des propriétés de motivation et de réenforcement:

To the extent that this self-stimulation is distinctive, it can participate in the selection of instrumental behaviors; to the extent that it energizes the organism, this self-stimulation can have motivational and reinforcing properties<sup>17</sup>.

La théorie d'Osgood est donc une théorie d'apprentissage puisqu'elle fait appel à une réaction de médiation dont l'existence est assurée grâce à l'association antérieure du patron de stimulation de l'objet et de celui de son représentant. Dans cette théorie, le sens du symbole est identifié à un processus de médiation qui est appris et dont la signification est acquise lorsque le symbole est mis en relation avec l'objet.

Osgood prétend que la majorité des symboles employés dans les communications ordinaires reçoivent leur sens par

---

<sup>16</sup> C.E. Osgood, Method & Theory in Experimental Psychology, Oxford University Press, N.Y., p. 398.

<sup>17</sup> Ibidem.

l'intermédiaire des associations avec d'autres symboles plutôt que par association directe avec les objets représentés. C'est ce que l'on appelle des symboles "assignés"<sup>18</sup>:

A very large proportion of the verbal signs used in communication are what we have termed "assigns", their meaning is literally assigned to them via association not with the objects represented but with other signs<sup>19</sup>.

Dans le cas des "assignés", les différentes réactions de médiation des symboles impliqués se combinent et se distillent en une nouvelle réaction de médiation qui correspondra à "l'assigné" en question, cette réaction de médiation évoquera une nouvelle auto-stimulation qui sera propre à ce nouveau symbole ainsi créé. Le sens du symbole varie donc avec chaque individu puisque non seulement ce sens dépend du comportement total présent lors de la formation du processus symbolique, mais encore dans le cas des "assignés" des autres symboles.

Osgood a donc dépassé la théorie classique, car il a pu expliquer d'une façon concrète le processus symbolique qui était caché dans la théorie classique, par le mot idée. Car sous l'idée, Osgood nous a fait voir un processus représentationnel et médiationnel. Les réactions dues à l'objet et au symbole sont clairement distinguées chez Osgood, ce qui

---

18 C.E. Osgood, op. cit., p. 697.

19 Ibidem.

n'était pas le cas dans la théorie de substitution qui avait tendance à les confondre. De même, dans la théorie de C. Morris, le comportement symbolique qui ne pouvait être différencié, d'une part, des réactions instinctives et, d'autre part, des conditionnements ordinaires est résolu par Osgood en imposant à la définition du symbole une association préalable de ce dernier avec l'objet. Les réactions instinctives ne faisant pas appel à l'association préalable seront éliminées et seulement les conditionnements ordinaires dûs à l'objet subsisteront dans le symbole.

Cette conception d'Osgood a l'avantage, tout en englobant les trois autres théories, de permettre au processus représentationnel de médiation d'interpréter les symboles pour ensuite exprimer les idées. C'est ce processus médiatif qui s'accomplit chez le recevant dans la communication que nous allons étudier dans le prochain article.

## 2. Analyse des structures psychologiques du recevant dans la communication, selon Piaget

La première question que l'on peut se poser, après l'analyse que nous avons faite du symbole chez Osgood, c'est de découvrir, au travers de sa "médiation représentationnelle" qui est à la fois représentation et médiation, le processus d'apprentissage qui intervient chez le "recevant"<sup>20</sup>

---

<sup>20</sup> Recevant: personne qui subit un patron de stimulation.

lorsqu'il s'agit d'élaborer un modèle de communication. Pour mieux nous situer et mieux saisir le problème, établissons la définition logique du symbole<sup>21</sup> et essayons d'en découvrir les implications.

Le patron de stimulation est symbole s'il existe un processus de médiation qui comprend, premièrement, une fraction du comportement total suscité par l'objet, ce qui implique un apprentissage préalable dit historique ou originel<sup>22</sup> et, deuxièmement, une auto-stimulation distinctive agissant comme médiateur<sup>23</sup>, ce qui implique une modification de comportement, soit une action intériorisée ou une action extériorisée.

Il faut noter que, suivant sa définition, un symbole n'est pas un patron de stimulation s'il n'a pas les deux conditions mentionnées auparavant, c'est-à-dire la représentation et la médiation. Ce processus de médiation est d'ailleurs fondamental dans la conception d'Osgood et implique, dans la fraction du comportement total suscité par

---

21 C.E. Osgood, The Nature and Measurement of Meaning, Psychological Bulletin, Vol. 49, No 3, May 1952, p. 204.

22 Apprentissage historique: apprentissage qui appartient à l'histoire du sujet et dépend de son évolution ou qui remonte assez loin dans le passé du recevant, ce qui permet de le différencier de l'apprentissage primitif qui est premier et appartient au stimulus objet.

23 Médiateur: association entre le stimulus-objet et le patron de stimulation qui est un stimulus non-objet.

l'objet, un pré-apprentissage dit historique ou originel. Il y aura donc autant d'apprentissages originels qu'il y aura de recevants. En effet, les situations d'apprentissages historiques ne peuvent être imaginées identiques si l'on tient compte des réalités psycho-sociologiques toutes différentes de chaque recevant.

Cependant, ce pré-apprentissage historique ou originel nous pose des problèmes d'épistémologie génétique. D'une part, il nous oblige à remonter dans l'historique du recevant pour trouver l'origine de cet apprentissage originel. En effet, les structures de l'apprentissage conceptualisé sont-elles nées avec la pensée? Sont-elles créées par la pensée ou antérieures à celle-ci? D'autre part, la fonction de médiation est-elle une fonction psychique différente de la pensée? Le schème de "médiation représentationnelle" peut-il s'appliquer dans le cas du premier apprentissage originel?

Toutes ces questions relèvent du domaine de l'épistémologie et demandent l'établissement d'une théorie de l'apprentissage capable de les résoudre.

Les critères pour choisir la théorie psychologique la plus appropriée pour résoudre ces questions s'établissent assez facilement. La théorie épistémologique recherchée devra être suffisamment générale et valide pour englober, dans une même structure psychologique fonctionnelle, tout le

processus général de la communication chez le recevant, de même que les processus particuliers sous-jacents qui en forment sa complétude. De plus, elle devra être une explication du "processus de médiation" et inclure dans son dynamisme "un processus d'apprentissage". Enfin, le modèle épistémologique ne devra pas oublier le caractère représentationnel du processus de médiation et devra présenter un caractère évolutif nous permettant de retracer l'historique psychologique du recevant.

Il faut convenir dès lors qu'aucune des théories psychologiques analysées dans le premier article ne répond adéquatement aux critères mentionnés. Nous pouvons ajouter que même la théorie d'Osgood ne peut rencontrer les exigences de tous les critères exposés, puisqu'elle ne donne aucune explication du processus de médiation et d'apprentissage qu'elle véhicule.

Nous sommes donc dans l'obligation de rechercher, en dehors de celles étudiées jusqu'ici, une théorie plus susceptible de satisfaire les critères exposés plus haut. Or, cette théorie, il nous semble l'avoir trouvée dans la conception épistémologique de Piaget.

La question fondamentale est de savoir comment l'épistémologie de Piaget explique le processus psychologique de la communication chez le recevant lorsque celui-ci reçoit un

patron de stimulation ou selon la terminologie d'Osgood, un symbole<sup>24</sup>.

Pour résoudre ce problème, on peut élaborer une explication de la fonction symbolique qui se divise en deux mouvements.

Le premier mouvement étant celui de l'assimilation où le patron de stimulation, ou symbole selon Osgood, provoque un déséquilibre psychologique de la fonction symbolique et plus particulièrement d'une partie de celle-ci dite cognitive. Le deuxième mouvement, celui de l'accommodation, étant celui de la recherche de l'équilibre perdu. L'ensemble de ces deux mouvements constitue l'adaptation, structure générale d'apprentissage sous-jacente à tous les stades évolutifs du sujet. L'adaptation est donc une structure opérante à travers les différents stades de l'évolution du sujet, de même que durant des temps relativement plus courts, à savoir ceux que l'on retrouve dans le processus de communication. Cette structure épistémologique fondamentale nous servira de structure particulière à l'intérieur de la fonction symbolique. Cependant, l'adaptation n'explique pas l'origine du

---

<sup>24</sup> Signes et symboles sont utilisés dans un sens différent chez Osgood et Piaget. Pour Osgood, les symboles sont des signes particuliers. Il y a l'ensemble des signes dont un sous-ensemble sont les symboles. Pour Piaget, les signes verbaux sont les symboles au sens strict d'Osgood.

déséquilibre de la fonction symbolique parce que celui-ci est lié à l'organisation de la fonction symbolique elle-même. En effet, la fonction symbolique étant non seulement une structure opérationnelle, mais également une structure fonctionnelle à son propre niveau, elle ne peut être considérée analogue à d'autres structures des stades antérieurs du recevant tels que le stade sensori-moteur, le stade verbal et le stade de la pensée formelle.

Cette fonction symbolique, dont Piaget a dû concevoir l'existence par une nécessité expérimentale aussi bien que par une nécessité théorique<sup>25</sup>, possède une constitution générale qui consiste à différencier par l'apprentissage, dans un premier mouvement, les signifiants des signifiés, afin de permettre, dans un deuxième mouvement, l'évocation de la représentation des signifiés par les symboles<sup>26</sup>. La fonction symbolique obéit donc au schéma de la structure générale d'adaptation. Cependant, une certaine difficulté peut surgir du fait que Piaget, mise à part cette fonction générale d'adaptation, n'explicite pas la fonction particulière, ni la structure opérante de la fonction symbolique<sup>27</sup>.

---

25 Jean Piaget, Six études de psychologie, coll. Médiations, Ed. Gonthier, 1970, pp. 101 ss.

26 Idem, p. 105.

27 "Se demander si c'est la fonction symbolique qui engendre la pensée ou la pensée qui permet la formation symbolique c'est... vain...".

Ibidem.

Néanmoins, Piaget semble lui accorder un double rôle en affirmant que, d'une part, "le langage n'est qu'une forme" particulière de la fonction symbolique<sup>28</sup> que nous pouvons appeler cognitive et que, d'autre part, tous les symboles au sens strict relèvent de cette même fonction symbolique<sup>29</sup>.

Pour notre étude, il est important de préciser davantage la nature de cette fonction symbolique en établissant si la partie cognitive (les signes verbaux ou symboles d'Osgood) de la fonction symbolique constitue son fondement même, ou si la partie cognitive n'est qu'un sous-ensemble propre de la fonction symbolique. Piaget n'a pas considéré cette deuxième hypothèse et l'a rejetée.

Nous pouvons croire que la fonction symbolique n'opère que lorsqu'elle reçoit un stimulus externe quelconque et par son assimilation fonctionnelle "prend la forme", suivant la terminologie de Piaget, du schème cognitif. Dans ce cas, la fonction symbolique devient tout le schème cognitif ou, comme on l'a dit, "prend la forme" du schème cognitif par une opération qu'il nous reste à déterminer.

---

28 Jean Piaget, op. cit., p. 105.

29 Nous pouvons donc admettre qu'il existe une fonction symbolique plus large que le langage et englobant, outre le système des signes verbaux, celui des symboles au sens strict.

Idem, p. 104.

En conservant cette hypothèse et en échafaudant une hypothèse complémentaire suivant laquelle la fonction symbolique reçoit un stimulus interne de l'imagerie mentale par exemple, nous pouvons conclure, dans ce cas, que la fonction symbolique devient toute l'imagerie mentale. Il serait donc possible alors d'accepter un fonctionnement multiple de la fonction symbolique, la fonction symbolique recevant simultanément mais non nécessairement, des stimuli à la fois internes et externes. Cet exemple simple, que nous venons de donner, dans lequel le stimulus interne de l'imagerie mentale stimule le schème cognitif de la fonction symbolique militerait en faveur d'une segmentation de la fonction symbolique, tout en lui conservant des fonctions de structures identiques sur le plan opérationnel. Mais si nous acceptons cette position, nous sommes ramené à la deuxième hypothèse que Piaget a rejetée, à savoir que la fonction symbolique ne peut être compartimentée.

Nous pouvons essayer, de nouveau, d'éclaircir le dilemme en remontant à la genèse de la fonction symbolique car, au niveau de la pensée conceptualisée, Piaget oscille lui-même entre l'idée que "la source de la pensée est à chercher dans la fonction symbolique" ou "que la fonction symbolique s'explique par la formation des symboles ou

représentations symboliques"<sup>30</sup>. C'est donc un problème qu'il nous faut aussi résoudre au niveau de l'épistémologie génétique.

Piaget prétend, à ce niveau, que si l'on accepte le signe verbal comme exprimant la pensée conceptualisée et socialisée, on peut affirmer qu'au début de ce stade de pensée formelle, la pensée précède le langage. En effet, dit-il, il existe, au début de ce stade de pensée conceptualisée, des signes qui impliquent l'existence de la fonction symbolique et qui ne sont pas verbaux. Par exemple, le cas de l'intelligence pratique, portant sur la manipulation d'objets et n'utilisant que des perceptions et des mouvements organisés en "schèmes d'action" au lieu de "signes verbaux", qui nécessite un certain symbolisme fonctionnel aux schèmes d'actions.

De même, au stade psycho-moteur, les divers exercices propres à cette fonction lorsqu'ils se compliquent par intégration dans des habitudes et des perceptions organisées, ce qui implique des apprentissages générant de nouvelles conduites, nécessite un certain symbolisme ou une certaine représentation propre à l'organisation intelligente des nouvelles conduites toutes pratiques et qui impliquent aussi l'existence d'une fonction symbolique. Même les débuts de

---

30 Jean Piaget, op. cit., pp. 104-105.

l'imitation, à cause de l'apprentissage véritable de cette fonction de liaison, nécessite un symbolisme adéquat à son propre développement. Mais Piaget nous souligne que l'on doit s'arrêter, dans cette recherche sur l'origine de la fonction symbolique, au stade premier du développement cognitif là où, ni objet ni sujet n'étant différenciés, on s'aperçoit que la fonction symbolique pas plus que le symbole ne peuvent exister.

En définitive, ces conduites, aussi primitives soient-elles et qui nécessitent une certaine représentation, autant que les apprentissages qui nécessitent une autre forme de représentation, et autant que les symboles au sens large, militent bien en faveur de cette idée de Piaget d'une fonction symbolique contenant tous les signifiants par constitution. Mais comme ces symboles ou signifiants n'existent qu'historiquement, on peut supposer que ces signifiants s'interpénètrent comme des structures, sans pour autant nécessiter un compartimentage de la fonction symbolique<sup>31</sup>.

En résumé, la fonction symbolique piagétienne ne s'explique que parce qu'elle est apte à former des symboles

---

<sup>31</sup> C'est une idée assez générale dans la théorie de Piaget lorsque ce dernier parle des stades d'évolution ou des stades opératoires, il dira que les acquisitions de ces stades ne disparaîtront jamais, mais qu'ils servent au contraire de sous-structures, s'emboîtant les unes dans les autres.

dans le sens d'Osgood. Son existence se situe bien avant les représentations particulières que sont les signes verbaux. Elle n'est donc qu'existentielle à l'origine et sans fonction. Mais, son existence devient fonctionnelle à l'intérieur des différents stades évolutifs, de sorte que son état existentiel et fonctionnel l'oblige à se transformer profondément au cours de l'évolution du sujet, en s'aidant à atteindre des formes d'équilibre par schématisations plus poussées ou par abstractions plus mobiles<sup>32</sup>. Ce dilemme de l'origine de la fonction symbolique non compartimentée étant réglé, il s'agit maintenant de savoir comment cette fonction symbolique, qui est existentielle et fonctionnelle, peut impliquer en elle-même, tout le déséquilibre qu'apporte un stimulus "symbole" à cette fonction symbolique.

Il s'agit de découvrir, dans cette analyse, comment, par quelle autre opération, au coeur de ce déséquilibre qui se déroule en son sein, la fonction symbolique peut séparer le signifiant des signifiés, afin de permettre la représentation des signifiés en elle-même, grâce au concept ou symbole. La fonction symbolique devenant ainsi un milieu opérant. Etablissons tout d'abord quelques prémisses de départ. Il existe, au sein de la fonction symbolique "une fonction de médiation" qui est une fonction psychologique opérante,

---

32 Jean Piaget, op. cit., p. 105.

originelle et générale, de la théorie épistémologique de Piaget.

Cette fonction de médiation est opérante car elle agit au sein de la fonction symbolique, mais à la différence de la fonction symbolique qui n'existe que grâce à son fonctionnement à l'intérieur des stades, la fonction de médiation est une fonction propre aux psychisme et son existence ne dépend que de l'existence même du psychisme de l'individu. La fonction de médiation n'est donc pas d'une existence fonctionnelle, mais d'une existence vitale, puisque la fonction de médiation fait partie intégrante de la vie de tout être.

Cette fonction de médiation est aussi originelle car elle existe et opère dès les premiers niveaux sensori-moteurs, en ces débuts mêmes où n'existe ni sujet, au sens épistémologique du terme, ni objet<sup>33</sup>, conçus comme tels, ni surtout d'instrument invariant d'échange entre les deux<sup>34</sup>, et sa fonction, au sens large, sera justement de créer des médiateurs entre le sujet et l'objet. Comme nous le souligne Piaget: "Le problème initial de la connaissance sera donc de construire de tels médiateurs"<sup>35</sup>. Dans l'évolution

---

<sup>33</sup> Jean Piaget, L'épistémologie génétique, coll. Que sais-je?, P.U.F., Paris, 1970, p.12.

<sup>34</sup> Il y aura plus tard l'imitation qui deviendra une fonction d'échange entre le sujet et l'objet.

<sup>35</sup> Jean Piaget, op. cit., p. 12.

du sujet, le dualisme objet-sujet, sera donc la conséquence de l'action de la fonction de médiation. Enfin, la fonction de médiation est générale, car elle fonctionne à tous les niveaux ou stades épistémologiques du sujet. Car dès le début de la vie, elle crée des médiateurs aux premiers niveaux perceptifs, et cela sans être attachée ni au sujet, ni à l'objet, qui d'ailleurs ne sont pas encore actualisés, en tant que tels. Par la suite, elle fonctionne, après l'actualisation du dualisme sujet-objet, au niveau des stades évolutifs, sans pour autant être attachée à ces deux entités psychiques, dont elle permet l'actualisation et sans pour autant être attachée aux structures évolutives particulières des stades. De plus, elle fonctionne au niveau de chacune des structures particulières des stades, sans encore une fois, être attachée à ces schèmes fonctionnels.

Comme dernières prémisses, notons que, de par son existence vitale, bien que l'on dise qu'il existe au sein de la fonction symbolique une fonction de médiation, c'est cependant cette dernière qui inclut la fonction symbolique, celle-ci n'étant que d'une existence fonctionnelle et historiquement plus jeune que la fonction de médiation, qui relève d'une existence vitale.

Ces prémisses sur l'origine de la fonction symbolique et sur la nature de la fonction de médiation étant posées, il nous sera plus facile maintenant d'analyser le fonctionnement précis de la fonction symbolique.

Lorsque l'impact d'un patron de stimulation, ou symbole d'Osgood, provoque un déséquilibre de la fonction symbolique du recevant, la fonction de médiation, sous-jacente à celle-ci, en une première phase d'assimilation, infère ce déséquilibre. Cette inférence permet alors à la fonction symbolique de prendre la forme du schème cognitif. On peut ajouter également que la fonction de médiation, qui opère au sein de la fonction symbolique, n'est ni rattachée au patron de stimulation, ni rattachée au déséquilibre causé par ce patron de stimulation, mais sert de médiateur et permet à la fonction symbolique d'inférer le déséquilibre en une de ses structures, à savoir le schème cognitif. La fonction symbolique prend alors la forme d'un schème cognitif déséquilibré par un symbole. En suivant le même processus, la fonction symbolique déséquilibrée par un stimulus adéquat pourra prendre la forme de l'imagerie mentale ou de n'importe quelle forme de ses sous-structures.

Il nous est possible de supposer que ces sous-structures fonctionnelles s'interpénètrent comme des structures, afin d'éviter un compartimentage simpliste de la fonction symbolique et de conserver à celle-ci une certaine unité au cours de l'évolution du sujet. Il faut noter aussi que ces sous-structures fonctionnelles sont inopérantes, dans le sens qu'elles n'ont pas de schèmes opérationnels particuliers, puisque ce n'est que la "fonction de médiation" qui va permettre à la fonction symbolique de prendre la forme

d'une de ces structures existentielles et qui va les rendre opérantes selon le schème fonctionnel au stade opératoire considéré.

Il nous faut continuer notre analyse en cherchant maintenant comment notre schème cognitif déséquilibré va poursuivre son équilibration, et ce qui est sa fonction principale, pouvoir séparer le signifiant du signifié. En d'autres mots, il s'agit ici d'élucider comment le recevant établit une liaison entre le signifiant et le signifié ou plus simplement comment le recevant décode.

Nous pouvons avancer que c'est notre fonction de médiation qui crée ce "médiateur particulier" entre l'existentiel cognitif et le patron de stimulation ou, en d'autres mots, entre le schème cognitif existant et le symbole stimulus d'Osgood. Ce médiateur, étant une auto-stimulation, active les apprentissages historiques, c'est-à-dire le schème cognitif. Alors, la première phase du processus cognitif de l'adaptation piagétienne, soit l'assimilation, est achevée. Le signifiant est séparé du signifié, en ce sens que le signifiant de l'émetteur a déclenché dans la fonction symbolique, ayant la forme du schème cognitif, un "processus de médiation" ou une "auto-stimulation" qui active le "signifiant-signifié".

Une nouvelle difficulté surgit ici, car la représentation du symbole, qui est la seconde caractéristique

propre de la fonction symbolique, l'autre étant celle de la médiation, ne se crée que par l'entremise de cette fonction de médiation. Or, comment cela peut-il se produire?

Il faut, dans ce cas, accepter l'idée que, dans une seconde phase du processus cognitif de l'adaptation piagétienne, soit l'équilibration, la fonction de médiation actualise le schème cognitif historique du recevant en l'accommodant aux nécessités immédiates de la fonction symbolique. La représentation du symbole actualisé constitue un apprentissage accommodateur qui termine la phase d'accommodation proprement dite. L'ensemble de tout le processus s'inscrit alors au sein de la structure cognitive comme un apprentissage nouveau ayant permis au schème cognitif, une équilibration plus poussée par rapport à son état primitif.

Le médiateur particulier, fruit du mouvement de l'accommodation, nécessite une attention spéciale puisqu'en impliquant le sens et la représentation du sens, il engage également tout le schème affectif encadrant la représentation du sens. Ce médiateur particulier que nous appellerons pour nos besoins "médiateur accommodateur" par opposition à notre "médiateur assimilateur" ou médiateur dans le sens d'Osgood pose donc indirectement tout le problème cognito-affectif propre à chaque recevant d'une communication. Car, si dans ses structures fondamentales autant que dans ses schèmes opérationnels, on peut supposer un commun dénominateur à

tous les recevants, il n'en demeure pas moins vrai que les situations d'apprentissages cognito-affectives étant toutes différentes d'un recevant à l'autre, le sens et la représentation du sens appartiennent en propre à chacun d'eux et ne peuvent avoir de commune mesure, ni subir de comparaison.

Enfin, pour terminer, notons que cette fonction de médiation, opérante au sein de la fonction symbolique et créatrice de médiateurs nécessaires à l'assimilation et à l'accommodation, permet de rétablir l'équilibration à son état initial. La fonction de médiation est aussi une fonction générale et vitale qui peut intervenir à plusieurs reprises dans un même processus psychologique et qui ne doit pas être confondu avec le médiateur d'Osgood qui lui ressemble mais qui n'est lui qu'un auto-stimulus transitoire.

En somme, la fonction symbolique n'est au fond qu'un schème cognitif ayant une existence fonctionnelle dans les différents stades. Dans ce sens, elle peut être considérée comme statique, c'est-à-dire comme un milieu dans lequel la fonction de médiation, fondamentale et opérante, agit suivant les schèmes généraux de l'épistémologie de Piaget.

Cependant, l'équilibration, comme pourrait le suggérer le mot, ne doit pas être considérée comme statique car bien au contraire de cette idée, son mouvement total ne s'opère que par une activité toujours plus grande des fonctions épistémologiques.

Si nous voulons résumer le contenu des pages antérieures, nous pouvons en établir la synthèse suivante: l'impact d'un patron de stimulation, ou symbole d'Osgood, provoque un déséquilibre de la fonction symbolique. Dans un premier mouvement d'équilibration, l'assimilation se divise en deux mouvements à caractère logique plutôt que réel. En effet, dans un premier mouvement d'assimilation, la fonction symbolique, grâce à la fonction de médiation qui lui est inhérente, infère le déséquilibre. Ce processus permet à la fonction symbolique de prendre la forme du schème cognitif. Dans un deuxième mouvement d'assimilation, la fonction symbolique, par sa fonction de médiation, crée dans le schème cognitif déséquilibré, selon Piaget, un médiateur particulier, à savoir un concept. Ce médiateur particulier ou concept agit d'une façon analogue au patron de stimulation d'Osgood. Ainsi, dans la conception d'Osgood, ce patron de stimulation auto-stimule les apprentissages du schème cognitif historique d'un sujet et termine par ce processus la phase assimilatrice.

Poursuivant son adaptation, la fonction symbolique, toujours par sa fonction de médiation, dans un deuxième mouvement d'équilibration crée, cette fois à partir du médiateur particulier ou concept, un médiateur accommodateur, signe verbal ou symbole, pris dans le sens de Piaget. Ce signe verbal actualise la structure affecto-cognitive historique

du recevant, en l'accommodant aux nécessités immédiates de la fonction symbolique. Ce processus dynamique permet une actualisation représentationnelle ou la réalisation du signe qui termine l'accommodation du processus épistémologique de Piaget.

L'ensemble du processus assimilation, accommodation, permettant de retrouver l'équilibration initiale, favorise une adaptation à la fois plus poussée et plus mobile du recevant.

Ayant considéré les structures psycho-épistémologiques du recevant, le prochain article analysera les structures psycho-épistémologiques mais, cette fois, non celles du recevant mais celles du locuteur. Quand nous aurons fini cette analyse des structures psycho-épistémologiques du locuteur, nous aurons alors cerné le fonctionnement psychique des deux protagonistes de l'acte de la communication.

3. Les facteurs psychologiques dont un locuteur doit tenir compte dans la détermination d'un symbole à être assimilé par le recevant

Tous les mouvements du corps ou d'une partie du corps semblent établir une identité corporelle de la personne, non pas nécessairement une identité caractérielle, mais une identité actualisante des flux et reflux psychiques. Un exemple précis fut prouvé par Hess à l'Université de Chicago en établissant une corrélation parfaite entre la dimension

de la pupille de l'oeil et l'activité mentale<sup>36</sup>. Cet exemple nous permet d'accepter que les mouvements des parties les plus mobiles de notre corps sont significateurs de notre activité mentale et peuvent établir de fait une communication non verbalisée.

On conçoit dès lors qu'il doit exister un processus de préparation perceptive à la communication, processus fondamental dont l'émetteur peut et doit tenir compte consciemment ou inconsciemment. Cette préparation perceptive est incluse dans sa globalité dans les structures historiques du sujet qui sont, comme nous l'avons vu, le résultat de l'interaction entre le potentiel génétique héréditaire et les expériences du sujet. Le modèle de Bruner répond à notre aspiration à ce sujet. Signalons, au départ, que Bruner ne s'est point étendu sur les méandres de la psychologie expérimentale, mais a su conserver un schéma général à son étude et, sur ce point, nous procéderons de la même manière.

L'approche de Bruner porte justement sur l'étude préalable des facteurs autres que les stimuli dont l'émetteur doit tenir compte dans la pré-détermination d'un symbole adéquat à l'assimilation par le recevant. Ainsi, lorsqu'un locuteur veut entreprendre une communication avec un recevant,

---

36 E. Hess, Attitude and Pupil Size, Scientific American, April 1965

il doit être en mesure de choisir, avant même de parler, le symbole qui sera adéquat pour faire réagir le recevant et, ainsi, engendrer la communication. On retrouve ici le symbole d'Osgood interprété comme un sous-ensemble des stimuli par Bruner. Ceci nous porte à conclure qu'il existe un ensemble de stimuli chez Bruner, qui ne sont pas des symboles proprement dits, selon Osgood, mais qui correspondent aux symboles dans l'acceptation de Piaget, en excluant les signes verbalisés. Dans notre travail, cet ensemble particulier de stimuli est défini comme des "pri-percepts"<sup>37</sup>.

Cependant, ces pri-percepts suivent le schème général du recevant en situation d'assimilation/accommodation tel qu'on la décrit dans l'article précédent. Il ne faut pas oublier que l'inférence en psychologie piagétienne est plus restrictive ou plus particulière, alors que, dans Bruner, elle garde un caractère général caractérisant tout un processus mieux explicité dans Piaget. Nous identifions alors les inférences brunériennes au processus général assimilation/accommodation de Piaget. Cependant, nous respecterons, pour la suite de cette partie, la terminologie brunérienne d'inférence, c'est-à-dire que nous ne parlerons plus d'assimilation/accommodation, mais plutôt d'inférence, les deux termes cachant la même réalité.

---

<sup>37</sup> Pri-percepts: le préfixe "pri" est pris ici dans le sens de primaire plutôt que "pré-percepts" tels que Bruner l'utilise dans le sens de premier.

Bruner fait une différence préalable entre les inférences perceptibles et les inférences plus conceptuelles où les premières apparaissent notablement moins dociles ou réversibles<sup>38</sup>. Ici, il faut encore souligner la similitude avec le structuralisme piagétien, la réversibilité des structures apparaissant dans l'organisation progressive de la fonction symbolique comme justement la possibilité d'un retour rigoureux au point de départ pour corriger l'intuition perceptive. Bruner affirme qu'avant d'être capable de faire le choix du symbole adéquat à l'assimilation du recevant, le locuteur doit posséder toute une stratégie, toute une organisation consciente ou non de ces inférences perceptibles. Celles-ci d'ailleurs, selon Piaget, font appel à des structures plus primitives de notre organisation psychique. C'est en ce sens que nous les avons appelées "pri-percepts" soit des percepts faisant appel à des structures plus primitives. Or, le premier pas dans la communication que veut établir le locuteur est une pré-communication qui nécessite précisément une organisation des pri-percepts et des percepts eux-mêmes. Ces pri-percepts et ces percepts impliquent un processus de catégorisation. Bruner soutient que les catégories doivent avoir leur correspondance primitive chez le

---

38 J.S. Bruner, Logique et perception, Bibliothèque scientifique Internationale, Tome VI, P.U.F., Paris, 1958, p. 3.

nouveau-né, et Piaget, que certaines capacités primitives de catégoriser de certaines manières dépendent de l'existence de capacités encore plus primitives<sup>39</sup>. Alors, il semble raisonnable de proposer que l'origine de tout acte de communication se trouve dans les "pri-percepts" que nous avons définis auparavant. Donc, les manières de catégoriser autant que la catégorisation évoluent en des structures de plus en plus complexes au cours des stades successifs et ces structures sont liées à l'apprentissage et à l'histoire de l'émetteur, comme tout processus psychologique.

Cependant, si l'on accepte l'idée de Bruner et Piaget, que la catégorisation, autant que le processus d'équilibre, est liée à l'apprentissage et à l'évolution du sujet, par le fait même, il faut accepter que tous les émetteurs soient différents. Nous retrouvons ici la caractéristique bien individuelle qu'avait le récepteur quant à son schème de représentation du symbole tel que nous l'avons analysé à l'article précédent.

Bruner ajoute que ce schème de représentation du symbole possède la caractéristique d'être prédictif à des degrés variables<sup>40</sup>. Bruner précise encore sa pensée en affirmant "que ce n'est pas tellement une question de

---

39 J.S. Bruner, op. cit., p. 3.

40 Idem, p. 6.

représentation que de ce que j'appellerai construction de modèle"<sup>41</sup>. Une petite difficulté apparaît à ce sujet. La représentation du symbole d'Osgood, au contraire de celle de Bruner, est inférentielle et non prédictive. En effet, Osgood, dans sa définition du symbole, inclut la représentation du symbole, ce qui exclut une foule d'autres stimuli, comme par exemple les pri-percepts qui sont une acquisition des plus fondamentales dans l'acte de communication. Il faudra donc faire une extension au symbole d'Osgood afin d'y inclure des stimuli qui sont capables de représentation, sans être nécessairement définis comme son symbole, à savoir les pri-percepts entre autres. Grâce à cette extension, on peut établir le lien qui manquait entre la position d'Osgood et celle de Bruner.

A juste raison, Bruner inclut le concept d'indice de repère dans les pri-percepts et les percepts, de sorte que les mécanismes d'inférence catégorielle opèrent avec des relations de plus ou moins grande probabilité du réel ou si l'on veut, d'une représentation du symbole dont la probabilité de représenter le réel est "probablement la plus grande". Rappelons que la catégorisation, l'utilisation des indices, autant que le processus permettant la représentation perceptible adéquate sont fonction de l'apprentissage. Ceci implique

---

<sup>41</sup> J.S. Bruner, op. cit., p. 7.

que nous pouvons inclure, suivant la terminologie employée dans le modèle de Piaget, les pri-percepts, les percepts et les catégorisations historiques. Ce système constitue un vaste ensemble de traitement de l'information.

Dès lors, on peut se demander comment la représentation du symbole recrée en soi le modèle le plus probablement adéquat à la réalité de l'objet. Concluons pour le moment, avec Bruner, que la perception est un processus de catégorisation dans lequel l'organisme part avec des indices primaires pour arriver à l'identité catégorielle. Les résultats de ces catégorisations sont des représentations à des degrés variables de vérités prédictives de la nature de l'environnement dans lequel opère l'organisme. Tout comme nous le souligne Bruner: "La nature de la représentation... est fortement... affectée par les estimations subjectives..."<sup>42</sup>.

Traçons schématiquement le schème opératoire de Bruner, avant d'en concevoir l'application à l'émetteur. La catégorisation est un processus individuel de l'émetteur et sous-entend un certain degré d'accessibilité avant le déroulement du processus inférentiel. Bruner définit l'accessibilité par une quantité de stimuli d'entrée d'une certaine structure nécessaire pour évoquer la réponse perceptive. Dans ce processus, les catégorisations n'étant pas séparées,

---

<sup>42</sup> J.S. Bruner, op. cit., p. 10.

mais réunies en bloc, certaines catégorisations seront "masquées" au détriment de certaines autres, parce que, selon nos structures historiques, elles ont moins de possibilité d'apparaître. Donc, plus facilement est atteinte la réponse perceptive, plus grande est l'accessibilité. Ceci implique un minimum de pri-percepts et de percepts. En plus, il semble y avoir une suite de catégorisations successives dans l'accessibilité, un encadrement, dans un resserrement graduel qui amène l'identification adéquate du symbole à être présentée au recevant. De prime abord, dit Bruner, il existe une isolation perceptive du locuteur avec certaines qualités caractéristiques. Ensuite, arrive un "processus de localisation" fondé sur des "indices additionnels"<sup>43</sup> qui ressortent des catégories moins accessibles qui se découvrent petit à petit. Ce qui permet au locuteur, par inférences successives, de trouver le symbole qui répond le mieux à la réalité qu'il veut communiquer au recevant.

Après plusieurs de ces inférences successives, que Bruner appelle des diaphragmes successifs, l'identification perceptive marque la fin de la recherche des indices ou la fin de la stratégie de catégorisation. De plus, cette identification perceptive s'accompagne, par inférence, de la fonction symbolique et de la fonction de médiation de la

---

43 J.S. Bruner, op. cit., p. 14.

représentation du symbole que l'on recherche. Ayant trouvé tous ces indices, il reste maintenant à la personne à les classer.

Cette classification ou cet ajustement des indices s'opère suivant des critères qui peuvent être déterminés en fonction de leurs propriétés, leur mode de combinaison dans l'inférence à la participation à la catégorie, de la valeur attribuée aux différentes propriétés et enfin des limites de tolérance d'acceptation des propriétés en tant que critère<sup>44</sup>. Entre l'ajustement des indices et leur accessibilité existent des relations de substitution qu'il nous faut préciser. L'accessibilité des catégories, reflétant les probabilités apprises d'occurrence des événements dans le monde de l'émetteur<sup>45</sup>, implique moins de pré-percepts et de percepts pour la catégorisation. La probabilité dont il est question ressemble plutôt à l'apprentissage de probabilités, soit contingentes, soit transitoires des structures redondantes de l'environnement. Comme Bruner nous le souligne: les événements de l'environnement n'étant pas indépendants. "But with practice one is able to perceive... by virtue of having learned the redundancy..."<sup>46</sup>.

---

<sup>44</sup> J.S. Bruner, op. cit., p. 15.

<sup>45</sup> J.S. Bruner, A Study of Thinking, Science Editions Inc., New-York, 1966, p. 182.

<sup>46</sup> J.S. Bruner, op. cit., p. 47.

En somme, l'émetteur, recherchant des indices peu probables mais essentiels à la découverte du symbole adéquat au recevant, atteint le but même de la stratégie qui est de prendre une décision. Pour conclure cet article, il est utile d'en faire une synthèse. Nous avons vu que le locuteur, dans une première phase d'isolation, infère les pri-percepts et percepts en des inférences juxtaposées tout aussi primitives que cognitives. Ce processus implique des catégorisations premières au sens large, l'accessibilité étant très grande.

Ensuite, par un processus de localisation suivant l'accessibilité des inférences catégorielles, le locuteur opère des localisations successives. Ce processus l'amène à une classification d'indices aussi bien qu'à une recherche d'indices particuliers. Toute cette dynamique s'effectue en des stratégies successives qui déterminent l'ajustement des indices et leur substitution progressive, ce qui amène avec la recherche volontaire d'indices particuliers, un processus de localisation qui va permettre au locuteur l'identification la plus probable du symbole recherché à être assimilé par le recevant.

A noter que, si la catégorisation commence en des structures à la fois primitives et cognitives, la localisation se termine au sein de la structure cognitive où le locuteur perçoit ce qu'il veut percevoir et décide du symbole adéquat à la perception du recevant.

4. Elaboration d'une théorie psychologique  
de la communication

Si nous voulons maintenant élaborer un modèle de la communication, basé sur les découvertes faites jusqu'ici, il nous suffit de mettre en présence un locuteur et un recevant et voir comment les structures psychologiques de ceux-ci interagissent.

Nous n'analyserons pas ici les motifs qui poussent les individus à communiquer, il nous suffit de renvoyer notre lecteur à notre premier chapitre. Rappelons simplement que ce processus psychophysique est né de la nécessité pour l'homme de vivre ou survivre avec son environnement, en d'autres mots, de s'adapter. Nous n'analyserons pas non plus tous les moyens de communication puisque notre modèle est suffisamment général pour qu'il puisse être applicable en toutes circonstances et à tous genres de communication.

Au niveau cognitif qui nous intéresse, c'est dans le sens de mieux s'adapter que l'homme communique. Donc, dès que le locuteur et le recevant sont en présence, il s'élabore un processus de préparation perceptive, conscient ou inconscient, autant chez le locuteur que chez le recevant. L'ensemble des pri-percepts dont le locuteur et le recevant tirent parti répondent d'abord à des formes générales de catégorisation. La différence entre le locuteur et le recevant se situe dans l'acceptation que le locuteur soit émetteur et

que le recevant soit récepteur. Dans ces rôles définis, l'émetteur (le locuteur) va continuer à chercher des formes de catégorisations plus étroites ou plus significatives pour lui permettre de communiquer avec le récepteur (le recevant). Si l'émetteur n'aborde pas le problème de la communication de cette façon, il pourrait très bien en rester à une catégorisation générale qui le situerait dans un processus quelque peu incomplet d'assimilation/accommodation. Cette accommodation, chez l'émetteur, non entièrement terminée, laisse le récepteur en déséquilibre psychocognitif, qui peut psychologiquement se manifester sous forme d'attente, et qui amène un état favorable à la communication, c'est-à-dire que le récepteur a hâte de savoir quel message l'émetteur veut lui envoyer. Alors, par perception d'indices de plus en plus accessible, certaines catégorisations successives sont marquées au détriment de certaines autres. Cette démarche déclenche également, par inférences successives, un processus de localisation chez l'émetteur. Il en résulte un décroissement de l'ouverture à la stimulation ou si l'on veut un processus de diaphragmage sélectif qui, effectivement, est le germe de la communication.

Après plusieurs diaphragmages successifs et les inférences qui en résultent, la fonction symbolique, par l'intermédiaire de la fonction de médiation, infère l'ultime inférence, au sens de Bruner, aux nécessités immédiates de la

fonction symbolique. Cette fonction symbolique, même si elle est elle-même statique, permet néanmoins l'établissement du symbole qui, lui, est dynamique.

En résumé, si l'on veut cerner le phénomène psychologique de la communication entre un émetteur et un recevant, l'image la plus adéquate serait celle de l'actualisation de la représentation du symbole chez l'émetteur produite par stratégies opératoires de catégorisations de pri-percepts aussi bien que de percepts. Cette actualisation est assimilée par le récepteur. En d'autres mots, cette actualisation se concrétise, en définitive, par le choix d'un symbole adéquat chez l'émetteur et par une représentation du symbole chez le récepteur, répondant de la façon la plus probable au stimulus de l'émetteur.

Nous avons établi, dans ce chapitre, les structures psycho-épistémologiques des deux principaux protagonistes de l'acte de la communication, à savoir l'émetteur et le récepteur. Mais dans un modèle, il n'y a pas que l'émetteur et le récepteur qui existent. Il nous faut connaître l'histoire et la définition des éléments inhérents à la communication humaine, de même que la nature de l'instrument dont nous allons nous servir, à savoir le modèle. C'est ce que nous étudierons dans notre troisième chapitre avant de présenter notre modèle intégré de communication proprement dit.

## CHAPITRE III

### UN MODELE INTEGRE DE COMMUNICATION

## CHAPITRE III

### UN MODELE INTEGRE DE COMMUNICATION

#### 1. Les premières tentatives de définitions en communication humaine

Avant que le processus de communication nous dévoile enfin ses lois, il fallut attendre qu'il évolue considérablement. C'est donc à l'apport individuel de plusieurs hommes, au travers d'une période de tâtonnement, que nous devons nos connaissances actuelles sur ce phénomène. Nous retracerons ici quelques étapes historiques importantes dans la compréhension de certains éléments inhérents à la communication humaine.

C'est en 1840 que Morse, en créant son code, nous donna un moyen concret de communication qui rendait, dès lors, évidents certains composants fondamentaux de toute communication. Il devint clair que, pour communiquer, un code<sup>1</sup> était nécessaire et, qu'en plus, celui-ci devait avoir certaines caractéristiques pour être efficace. Morse observa également, pour la première fois, que la transmission d'un message avait tendance à s'atténuer et c'était là justement une manifestation de ce que, plus tard, on a appelé l'entropie.

---

<sup>1</sup> Il est à noter que, dans les pages qui suivent, nous soulignons certains termes clefs qui seront définis dans le deuxième article de ce chapitre.

Près d'un siècle passa; puis, une autre étape importante fut atteinte lorsqu'en 1924, Nyquist et puis, en 1928, Hartley, tous deux travaillant dans les laboratoires de la compagnie Bell Telephone, publièrent des travaux importants sur la transmission de l'information<sup>2</sup>. Ceux-ci amenèrent les chercheurs à étudier la communication en termes mathématiques, en ramenant l'information sous forme de probabilité. Le processus de l'information devait donc, maintenant, être considéré comme une réduction de l'incertitude. Ils établirent ainsi les bases d'une théorie générale mathématique des communications qui sera, comme nous le verrons, ultérieurement développée à fond par Shannon et Weaver<sup>3</sup>.

Puis, si nous passons aux années 1940-1950, nous y rencontrons Innis (1894-1952), un des hommes qui ont véritablement donné naissance à la nouvelle science de la communication. Celui-ci, spécialiste de l'économie politique,

---

2 H. Nyquist, Certain Factors Affecting Telegraph Speed, Bell System Technical Journal, April 1924.

----- Certain Topics in Telegraph Transmission Theory, A.I.E.E. Trans., Vol. 47, April 1928.

R.V.L. Hartley, Transmission of Information, Bell System Technical Journal, July 1928.

3 C.E. Shannon et Warren Weaver, The Mathematical Theory of Communication, University of Illinois Press, Urbana 1964, (c. 1949), pp. 3, 31.

s'intéressa beaucoup aux divers moyens de communication ainsi qu'à leurs influences sur les civilisations, depuis la glaise jusqu'à la radio. En 1949, il démontra comment la communication peut provoquer l'apparition ou le déclin de certaines caractéristiques culturelles. Bien que les travaux de Innis<sup>4</sup> ne visaient pas la compréhension des mécanismes mêmes de la communication, ils élargirent nos conceptions sur ce phénomène tout en nous démontrant l'importance de son étude. Innis nous fournit également une méthode de comparaison en réunissant les différents moyens de communication sous un même dénominateur, c'est-à-dire leurs influences sur les civilisations.

Contemporain de Innis, Wiener (1894-1964) eut une grande influence sur notre conception du message et de sa rétroaction lors d'une communication. Dans son volume "Cybernetics" publié en 1948<sup>5</sup>, il nous présente la charte de la cybernétique qui allait ouvrir des voies nouvelles et extrêmement prometteuses à la science de la communication humaine. Partant d'un point de vue analogue à celui de Nyquist et

---

<sup>4</sup> H.A. Innis, Empire and Communication, Oxford, at the Calrendon Press, 1950.

----- The Bias of Communication, University of Toronto Press, 1951.

<sup>5</sup> Norbert Wiener, Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine, Massachusetts, the M.I.T. Press, 2nd ed. 1961 (c. 1948).

Hartley, il nous montre, dans un autre de ses volumes<sup>6</sup>, que l'information en tant que réduction de l'incertitude correspond à l'accroissement de l'organisation ou à l'entropie négative et que, de cette manière, il existe des analogies entre les êtres vivants et les machines. Il définit ainsi la cybernétique comme étant essentiellement un mode de pensée par analogie utilisant les modèles et les simulateurs. De ce fait, il produisit une véritable révolution sur le plan de la pensée. En plus d'apporter une nouvelle méthode d'analyse du phénomène de la communication, Wiener nous démontra également deux grandes composantes de toute communication: l'entropie<sup>7</sup> et la rétroaction ou "feedback". Selon lui, l'entropie, c'est la tendance contre laquelle toute communication tend à lutter:

Le discours est un jeu combiné entre celui qui parle et celui qui écoute pour lutter contre les "forces du désordre"<sup>8</sup>.

Ces forces, Wiener les nomma entropie. Il nous indiqua clairement que toute communication doit aussi être sous le

---

6 Norbert Wiener, Cybernétique et société, ed. 10/18, Paris, no 56, p. 113.

7 Wiener mentionna que les idées sur l'entropie appliquées aux communications lui ont été inspirées par les travaux de Shannon qui les avait déjà appliquées dans des études en génie.

8 Norbert Weiner, op. cit., p. 61.

contrôle d'une rétroaction (feedback):

Tout administrateur doit toujours se placer dans un canal d'information à deux voies, de manière à ce que les ordres partant du sommet, dans un sens, il sache s'ils ont été entendus et exécutés par la voie de retour<sup>9</sup>.

Wiener alla même plus loin en nous indiquant les étapes de l'apprentissage par l'intermédiaire de la communication:

Si l'information qui revient en arrière à partir de l'action est capable de modifier la méthode générale et le modèle de celle-ci, nous disposons d'un processus que l'on peut bien nommer apprentissage<sup>10</sup>.

Par la suite, il consacra une partie de son oeuvre à l'étude du message lui-même. Il en vint à la conclusion que tout organisme vivant ou toute machine, en combattant l'entropie, peut être considéré comme contenant de l'information, donc comme message.

Dans ce chapitre, l'organisme est considéré comme message. L'organisme s'oppose au chaos, à la désintégration, à la mort, tout comme le message au bruit<sup>11</sup>.

Nous voyons aussi que le concept d'entropie l'amena à parler de bruit, celui-ci étant donc intimement lié aux "forces du désordre". Wiener ouvrit donc la voie à l'étude du message que développera plus tard McLuhan.

---

9 Norbert Wiener, op. cit., p. 75.

10 Ibidem.

11 Idem, p. 117.

De son côté, Shannon (1916-), travaillant dans les laboratoires de la compagnie Bell Telephone, publia, en 1948, un article<sup>12</sup> qui nous donna la première théorie générale mathématique de la communication. Il s'attarda surtout à l'aspect technique des communications, en cherchant à démontrer les lois mathématiques qui permettent de transmettre un message, d'un point à un autre, avec le plus d'efficacité. A l'instar de Wiener, Shannon développa sa théorie sur les bases de la statistique:

L'aspect significatif est que le message donné soit sélectionné à partir d'une quantité de messages possibles<sup>13</sup>.

Afin d'illustrer sa théorie, il schématisa le système de communication qu'il considérait général (voir page 110) et proposa pour chacun de ses éléments<sup>14</sup> une place et un rôle clairement définis dans l'ensemble de sa théorie. S'attardant toujours à l'aspect technique, Shannon étudia particulièrement la quantité d'information contenue dans un message, la capacité de transmission d'un canal, l'entropie et

---

12 C.E. Shannon et Warren Weaver, op. cit..

13 Idem, p. 31 - The significant aspect is that the actual message is one selected from a set of possible messages.

14 Les éléments que Shannon définit sont: la source d'information, le message, l'émetteur, le canal, le bruit, le receveur, le destinataire.

d'autres problèmes de cet ordre. Enfin, il classifia sommairement les différents systèmes de communication. Bien que son étude des messages se limita à leur contenu, il approfondit si bien le sujet que la plupart des caractéristiques de ceux-ci nous sont maintenant connues. Son oeuvre peut être considérée comme une première synthèse qui donna des bases mathématiques solides pour l'étude de la communication. Cette théorie, limitée aux problèmes techniques des communications renfermait tout de même les éléments qui permettaient l'étude de trois autres niveaux de problèmes, que Weaver eut le mérite de nous démontrer en 1949<sup>15</sup>.

En effet, selon Weaver, les problèmes relatifs aux communications se situeraient à trois niveaux différents:

Le niveau A: Avec quelle efficacité les symboles de communication peuvent-ils être transmis? (problèmes techniques).

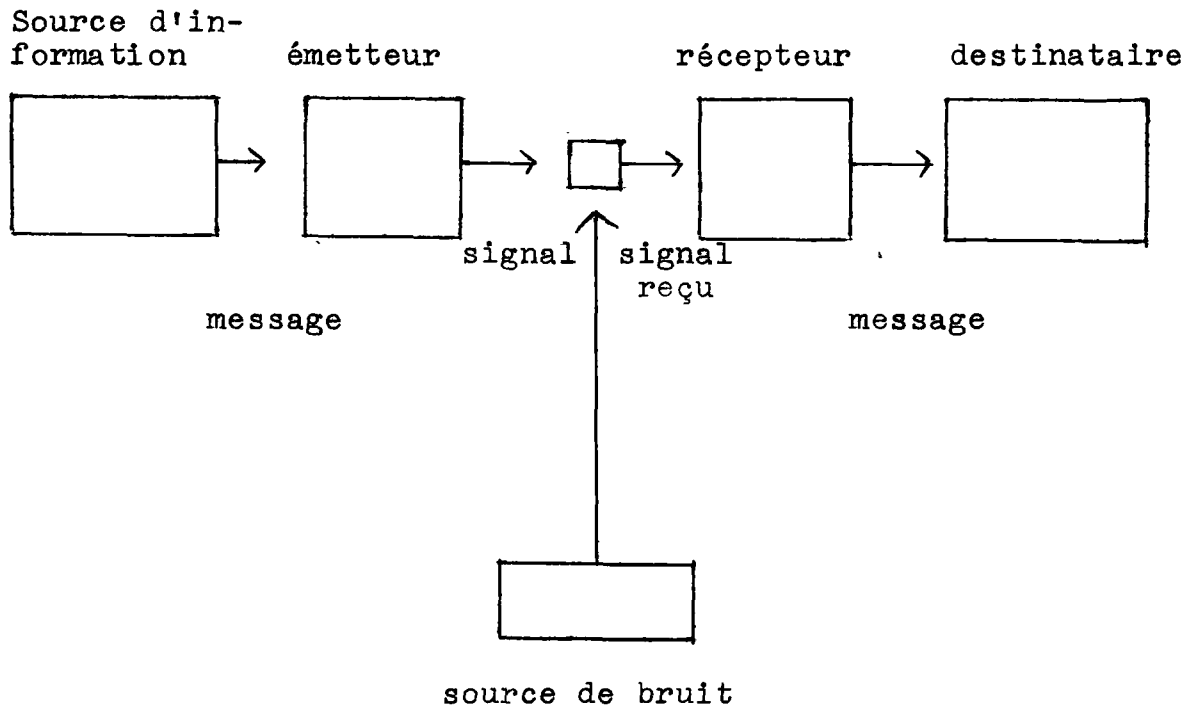
Le niveau B: Avec quelle précision les symboles transmis transportent-ils la signification désirée? (problèmes sémantiques).

Le niveau C: Avec quelle efficacité, la signification reçue affecte-t-elle la conduite du destinataire? (problème d'efficacité).

---

15 C.E. Shannon et Warren Weaver, op. cit., p. 4.

Systeme général de communication selon Shannon et Weaver<sup>16</sup>.



Quelques années plus tard, un autre chercheur, Abraham Moles, alors directeur à l'Institut de Psychologie Sociale de Strasbourg, devenait lui aussi conscient de l'application de la Théorie des Communications à d'autres niveaux de problèmes. En 1958, dans son volume "Théorie de l'Information et perception esthétique", il déclara:

La théorie ici présentée est née à la suite de problèmes techniques relatifs à l'utilisation des canaux de communication. Mais la théorie des communications déborde, dès son début, le point de vue technique, et se présente d'ores et déjà comme une des grandes théories de la science<sup>17</sup>.

---

<sup>17</sup> Abraham Moles, Théorie de l'information et perception esthétique, coll. Médiations, ed. Denoël/Gonthier, Paris, 1972, (c. 1958), p. 13.

Les travaux de Moles qui s'appliquaient à l'esthétique et à la psychologie de la perception contribuèrent à élargir notre conception de la théorie de l'information qui s'était jusqu'alors limitée à des applications physicomathématiques. Il démontra également l'application générale du principe de l'originalité que Shannon avait prouvé mathématiquement et que Wiener avait effleuré en nous parlant de l'information que contenait l'improbable. A propos de cette originalité, Moles nous dit:

L'idée, essentielle au problème de la communication interhumaine, que les messages ayant une meilleure efficacité globale apparaissent comme un équilibre heureux entre banalité et originalité... peut être considérée comme une pierre d'angle pour une perception esthétique qui se veut aussi "efficace" que possible<sup>18</sup>.

Moles eut la possibilité, par son approche, de nous instruire considérablement sur la structure du message et sur les lois concernant l'information qu'il transmet. En effet, il nous démontra que deux types d'information étaient contenus dans un même message: d'un côté, il y avait l'information sémantique, logique, structurée et traduisible et, d'un autre côté, l'information esthétique qui, elle, était intraduisible.

---

<sup>18</sup> Abraham Moles, op. cit., p. 8.

Ainsi, il pouvait énoncer:

Si l'information, l'originalité, dépend du répertoire que possède le sujet, il apparaît qu'il y ait superposition dans un même message matériel de plusieurs séquences de symboles distinctes faites avec les mêmes éléments groupés de façon différente, correspondant à des répertoires différents et convoyant des informations différentes<sup>19</sup>.

L'oeuvre de Moles fut une intégration cohérente des concepts essentiels issus de la science des communications à notre vision du monde, c'est-à-dire à notre perception. Il contribua grandement à rétablir l'oeuvre d'art à sa vraie place dans la société en tant que créatrice des sensations, de moteur de la société. Le contenu d'un message ainsi que sa signification devenaient de plus en plus évidents à la suite des études de Wiener, Shannon et de Moles. Il semblait bien que la science des communications était arrivée à un point définitif en ce qui concernait le message et que celui-ci ne devait plus être l'objet de découvertes très importantes.

Telle était la situation lorsque, vers les années 1960, McLuhan vint bouleverser la conception même que l'on se faisait du message. Pour lui, le message, c'était un ensemble bien plus grand que la simple information transmise entre l'émetteur et le récepteur. Partant d'un point de vue analogue à celui de Innis, il démontra l'importance, dans le développement d'une société, de l'ensemble des techniques de

---

19 Abraham Moles, op. cit., p. 195.

communications qu'il nomma média. Il fut le premier à mentionner et à étudier cet élément nouveau de toute communication. Et, dans un de ses volumes<sup>20</sup>, il précisa sa pensée par une affirmation assez extrémiste concernant le message: "Le message, c'est le médium". Par une telle affirmation, il voulait nous sensibiliser au fait que, lors d'une communication, il y avait plus, beaucoup plus que ce que normalement l'on considérait comme étant le message. En effet, il démontra clairement, et cela par plusieurs volumes<sup>21</sup> d'un style révolutionnaire, que les techniques employées transmettaient un message beaucoup plus important que l'information qu'ils véhiculent.

Selon lui, cette information pouvait être comparée à un savoureux morceau de bifteck que le cambrioleur offre au chien de garde de l'esprit pour endormir son attention<sup>22</sup>.

L'influence sur la civilisation qu'exerce un médium est beaucoup plus fondamentale surtout du fait qu'elle passe presque toujours inaperçue.

Les innovations techniques créent un ensemble de conditions psychologiques auxquelles nous nous soumettons sans savoir vraiment ce qu'il en coûte<sup>23</sup>.

---

20 Marshall McLuhan, Pour comprendre les media, ed. HMH, Montréal, 1968, (c. 1964), p. 23.

21 Voir bibliographie.

22 Marshall McLuhan, op. cit., p. 34.

23 Jonathan Miller, McLuhan, coll. les Maîtres modernes, no. 9, éd. Seghers, Paris, 1971, verso du volume.

Ainsi, McLuhan affirme-t-il que la technique de la télévision, prise en tant que medium, a un bien plus grand effet sur le psychisme individuel et social que le contenu qu'elle diffuse. Car un tel medium transforme toute notre vie de façon permanente, partant de notre perception des objets, de notre conception du temps jusqu'à nos rapports inter-individus. Ainsi, les grandes phases de l'histoire de l'homme ont toujours été engendrées par l'apparition d'un medium nouveau tel l'alphabet, l'imprimerie, etc.

Une part importante de son oeuvre fut donc consacrée à l'étude des media. Tout d'abord, il classa les media en deux groupes selon qu'ils prolongent un seul ou plusieurs de nos sens. Dans le premier cas, il qualifia le medium de "chaud" car il contient un haut degré d'information s'appliquant à un seul sens. Dans ce groupe, on rencontre le livre, la radio, etc. Le medium "froid", de son côté, s'applique à plusieurs sens à la fois et c'est dans ce groupe que se situent la télévision, le langage parlé, le cinéma.

Il démontra une loi fondamentale concernant le medium, à savoir que

l'efficacité d'un medium donné dépend du nombre de canaux sensoriels qu'il met en oeuvre lorsqu'il fonctionne de façon adéquate. Plus grand est le nombre de sens auxquels il s'adresse, plus fidèle sera la copie de l'état mental de l'émetteur<sup>24</sup>.

---

24 Jonathan Miller, op. cit., pp. 9-10.

Nous avons vu que la définition du message dont les frontières s'étaient déjà étendues lorsque Wiener affirmait que l'organisme était un message, a connu avec les travaux de Shannon et ensuite avec ceux de Moles, un élargissement et une précision considérable. Mais c'est seulement avec McLuhan que la science des communications est parvenue à saisir l'ampleur et l'importance d'un tel élément. Même si ce dernier sembla parfois surestimer ses conclusions, il est un fait indéniable qu'il contribua grandement à l'essor de la science des communications par son oeuvre riche et originale.

Nous terminerons ce bref exposé historique en mentionnant les conclusions d'un autre chercheur qui semble atténuer quelque peu la position de McLuhan. En effet, selon Kientz de l'Institut de psychologie sociale de Strasbourg, il semble que l'étude du contenu d'un médium, contrairement à l'affirmation de McLuhan, ne serait pas dépourvue d'intérêt puisqu'elle entraîne indirectement l'analyse même de ce médium<sup>25</sup>.

Même après McLuhan, l'analyse de contenu demeure l'un des plus puissants instruments intellectuels à notre disposition pour mieux comprendre les médias<sup>26</sup>.

---

<sup>25</sup> Albert Kientz, Pour analyser les médias (analyse de contenu), coll. Aujourd'hui, HMH, Montréal (c. 1971).

<sup>26</sup> Idem, p. 14.

Nous avons donc parcouru les années à la recherche des étapes cruciales dans le développement d'une des sciences les plus prometteuses de notre époque, à savoir la communication. De Morse à McLuhan, un peu plus d'un siècle s'est écoulé durant lequel plusieurs chercheurs se sont ingénies à établir les fondements de la Théorie des Communications et celle-ci a maintenant atteint le droit de figurer aux côtés des grandes théories scientifiques. Mais comme toute théorie n'est qu'un instrument de la pensée logique, sa pleine valeur se révélera dans les applications que l'homme lui trouvera et, soyons-en certains, celles-ci ne se feront point attendre.

## 2. Analyse descriptive des éléments du processus de la communication humaine

En parcourant son histoire, nous avons réussi à mettre en évidence un certain nombre d'éléments propres à la communication humaine. Dans le présent article, nous nous attarderons sur chacun de ces éléments afin de mieux comprendre leur nature ainsi que les rapports existant entre eux<sup>27</sup>.

Nous ferons donc l'analyse détaillée de l'information, du message, de l'émetteur, du récepteur, du code, du canal ou medium, du bruit et de la rétro-action.

---

<sup>27</sup> Pour faciliter la compréhension du texte, le lecteur aura avantage à se référer au tableau synthétique de l'article 1, que nous avons présenté dans l'appendice 1.

L'information

Pour être qualifié de communication, tout échange entre deux pôles doit nécessairement être constitué par de l'information, ou si l'on préfère, par quelque chose de nouveau pour le pôle qui reçoit. En somme, l'émetteur doit transmettre du nouveau au récepteur.

En effet, nous avons déjà vu que Nyquist et Hartley considéraient l'information en termes de probabilité et que Wiener l'identifiait à un anti-entropie ou encore à une organisation:

De même que l'entropie est une mesure de désorganisation, l'information fournie par une série de messages est une mesure d'organisation [..]. [..]  
Plus le message est probable, moins il fournit d'information<sup>28</sup>.

Sous cet angle, l'information que transmet l'émetteur doit être originale ou improbable. L'information doit donc être d'abord accessible à l'émetteur pour l'être ensuite au récepteur par l'intermédiaire de la communication. Ceci suppose donc la présence d'une source d'information qui nécessite, pour être capable de conserver les informations présentes, une mémoire.

---

28 Norbert Wiener, op. cit., p. 24.

Moles nous renseigne sur les propriétés de l'information:

Ces messages sont mesurés par une quantité d'information qui est l'originalité, c'est-à-dire l'imprévisibilité qu'ils apportent.

[...] l'information est donc une quantité essentiellement différente de la signification et indépendante de celle-ci: un message d'information maximum peut apparaître dépourvu de sens si l'individu n'est pas susceptible de le décoder pour le ramener à une forme intelligible. De façon générale, l'intelligibilité varie en sens inverse de l'information<sup>29</sup>.

En résumé, l'information, c'est l'idée que l'émetteur transmet. Lors d'une communication, cette information dirigée n'arrive pas, malheureusement, à l'état pur au récepteur. En effet, elle doit subir plusieurs modifications et ce que celui-ci reçoit, c'est un ensemble multiple d'informations dues aux moyens techniques utilisés. C'est ce que McLuhan a eu le mérite de démontrer. C'est pourquoi, il affirme: "Le message, c'est le medium"<sup>30</sup>, voulant ainsi nous mettre en garde contre l'idée que le message n'était constitué que par de l'information voulue par l'émetteur. Ainsi, une bonne part d'information est transmise inconsciemment et surtout agit inconsciemment sur le comportement du récepteur.

---

29 Abraham Moles, op. cit., p. 85.

30 Marshall McLuhan, op. cit., p. 23.

### Le message

Si l'on comprend bien ce qui précède, on peut saisir le sens de cet élément. Le message contient en premier lieu une information dirigée qui a été modifiée par plusieurs facteurs lors de son émission et, en second lieu, un ensemble d'informations secondaires plus ou moins évidentes. En d'autres termes, le message, c'est ce que le récepteur reçoit lors d'une communication.

Bien que cette définition relève de McLuhan, il serait injuste de ne pas mentionner que Moles avait également pressenti ce contenu multidimensionnel du message. En effet, il démontra que tout message était formé par deux types d'information:

Nous sommes ainsi conduits à mettre en évidence dans l'ensemble des messages l'existence de deux points de vue sur le message correspondant à deux types d'information:

- point de vue sémantique, logique, structuré, énonciatif, traduisible, préparant des actions;
- point de vue esthétique, intraduisible, préparant des états<sup>31</sup>.

Il est évident que le message contient beaucoup plus d'information que ne le laisse voir Moles. En effet, lors de la lecture d'une lettre écrite, nous recevons l'information esthétique correspondant aux caractères d'imprimerie, à la disposition de ceux-ci, à la couleur et à d'autres facteurs semblables; nous recevons également de l'information

---

<sup>31</sup> Abraham Moles, op. cit., p. 194.

sémantique lors de cette lecture mais, et c'est sur ce que McLuhan insiste, nous recevons également une foule d'informations secondaires comme le fait que l'auteur était capable d'écrire, d'employer du papier, etc.

L'émetteur, le récepteur, le destinataire

Avant d'aborder les autres éléments essentiels d'une communication, précisons tout de suite le sens qu'il faudra donner à certains termes souvent utilisés ici.

Nous avons déjà dit que, pour qu'il y ait communication, il fallait un échange d'information entre deux pôles. Précisons tout de suite que l'on considère cette communication comme étant "humaine" lorsqu'au moins un des deux pôles est un homme ou un groupe d'hommes, l'autre pôle pouvant être également humain, mais pouvant être aussi un animal ou une machine.

Le pôle qui prend l'initiative de la communication est appelé émetteur et celui qui la reçoit récepteur. Celui à qui la communication est destinée se nomme destinataire. Dans la majorité des cas, le récepteur est également le destinataire, mais nous ne pouvons affirmer la réciproque<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> Notons ici que l'émetteur et le récepteur furent l'objet d'une étude spéciale au chapitre II.

### Le code

Pour que l'émetteur puisse communiquer une information, celle-ci doit être transformée de telle sorte qu'elle puisse être accessible physiquement au destinataire. Puisque plusieurs barrières séparent les deux pôles d'une communication, plusieurs moyens peuvent être employés pour les vaincre. En communication humaine, ce moyen, c'est le code basé sur le langage. Celui-ci permet d'utiliser des symboles (phonème, lettre...) pour concrétiser une idée ou une information et les transmettre par la suite à un destinataire. Ce dernier doit connaître les éléments composant le code de l'émetteur s'il veut parvenir à déchiffrer le message qu'il reçoit. Cette phase de la communication se nomme décodage.

L'émetteur et le récepteur doivent avoir un certain nombre de symboles en commun afin d'assurer une communication adéquate. Ainsi, l'émetteur devra choisir le code approprié et il devra également choisir par quelles voies il communiquera son message. Il peut s'adresser, par exemple, verbalement, visuellement ou autrement, et c'est ce qui détermine la forme de son message.

Le code est donc constitué par l'ensemble des symboles et des signes qui seront structurés de manière à transmettre, de façon adaptée aux media et aux voies choisies, les éléments du message au récepteur.

Le canal, le médium

L'information, après avoir été codée, doit traverser un certain nombre de milieux physiques avant d'arriver au récepteur. Cet ensemble de milieux qui sépare l'émetteur du récepteur se nomme canal<sup>33</sup>.

Par ailleurs, plusieurs techniques peuvent être employées pour véhiculer l'information jusqu'au destinataire. Tout système ou ensemble de techniques organisées de façon à faire disparaître ou à diminuer les distances physiques ou psychologiques, dans l'espace ou dans le temps entre l'émetteur et le destinataire, se nomme médium.

Les exemples du téléphone, du livre, du journal et de la télévision sont évidents. Une discussion, une conférence peuvent tout aussi bien être considérées comme des media.

McLuhan a étudié particulièrement les media et il nous en donne certaines caractéristiques:

Les effets d'un medium sur l'individu ou sur la société dépendent du changement d'échelle que produit chaque nouvelle technologie, chaque prolongement de nous-même, dans notre vie<sup>34</sup>.

---

33 C.E. Shannon et Warren Weaver, op. cit., p. 34.

34 Marshall McLuhan, op. cit., p. 23.

[...] le message d'un medium ou d'une technologie, c'est le changement d'échelle, de rythme ou de modèles qu'il provoque dans les affaires humaines<sup>35</sup>.

Le medium est réellement ce qui influence le récepteur dans son mode de vie à long terme et ce qui, par conséquent, transforme la civilisation. Mais, en ce qui concerne la communication d'une information par l'émetteur, le medium ne fait que transformer cette information et rendre l'effet du message multiple, souvent à l'insu de l'émetteur.

### Le bruit

L'information dirigée doit être codée et traverser un certain nombre de media et arriver enfin au récepteur sous une forme plus ou moins modifiée. Parmi les facteurs qui transforment ou altèrent l'information première, il faut considérer le bruit. Nous nommons ainsi tout défaut technique ou autre trouble qui ont tendance à dégrader la qualité de la transmission et qui se situent entre ou dans l'un ou l'autre des deux pôles de la communication. Un mauvais ajustement de l'écran d'une télévision, les parasites d'une émission de radio, une pluie intense lors d'une conférence en plein air, sont autant d'exemples de bruits.

Les bruits sont toujours présents lors d'une communication puisque c'est la manifestation d'une loi physique constante: l'entropie. En effet, la tendance normale à la

---

35 Marshall McLuhan, op. cit., p. 24.

désorganisation se retrouve également dans toute communication et l'on ne saurait espérer transmettre une information avec une efficacité absolue. Nous devons donc nous contenter d'essayer de restreindre ces bruits au minimum.

### La rétro-action ou feedback

Lorsque l'émetteur décide de communiquer une information, il s'attend à une certaine réaction de la part du destinataire. Cette réaction doit lui être perceptible s'il veut continuer à communiquer adéquatement.

Donc, le message qui revient à l'émetteur à la suite d'une communication et qui correspond à la réaction du destinataire est ce que l'on nomme la rétro-action ou le feedback.

L'efficacité d'une communication est assurée par l'utilisation d'un feedback continu.

Cette efficacité est en proportion directe de l'instantanéité du feedback et l'on peut affirmer que toute activité volontaire de l'homme est fortement conditionnée par la qualité de ses feedbacks.

L'établissement de ce vocabulaire, bien qu'aride en soi, nous permettra d'éviter les imbroglios futurs et d'établir un meilleur éclaircissement de l'article suivant qui porte sur les composantes théoriques du modèle.

### 3. Les composantes théoriques du modèle

La communication humaine étant un phénomène très complexe et présentant plusieurs possibilités d'approche, il est clair que son étude doit être basée sur une méthode bien précise si l'on veut s'attendre à un résultat intéressant.

Ainsi, la méthode d'approche préconisée ici a pour souci une analyse concise du sujet. Et il semble que la meilleure façon de cerner le problème dans son ensemble soit l'approche systématique au moyen d'un modèle. Il est difficile de trouver une définition commune du terme modèle acceptable par tous les spécialistes des diverses sciences. En effet, le mot modèle est utilisé dans de nombreuses sciences, telles que les mathématiques, la physique, la logique, la sociologie, l'économie, la psychologie, la cybernétique mais avec une conception et une acceptation différentes. Néanmoins, si nous soustrions les éléments essentiels à toutes les acceptations de ce terme, nous devons accepter la position de Plante qui définit le modèle comme "une construction symbolique représentant un système"<sup>36</sup>.

Cependant, cette définition n'a aucune résonance si nous ne pouvons donner le sens dans lequel il faut comprendre

---

<sup>36</sup> Gérard Plante, L'élaboration des programmes d'enseignement: recherche de modèles, dans la revue Prospectives, vol. 5, no. 3, Montréal, juin 1969, p. 163.

les différents éléments qui la constituent. C'est pourquoi, nous allons essayer de saisir le sens des mots construction symbolique et système.

Pour commencer, nous allons établir tout d'abord le sens du mot construction. Le modèle résulte d'une action créative ou si nous voulons d'une construction inventive de l'homme. Voilà pourquoi, le modèle contient des éléments nombreux et structurés. Plante nous souligne, à ce sujet, qu'il faut entendre par une construction "quelque chose de fait, de fabriqué, de composé"<sup>37</sup>. Par conséquent, cette construction peut être faite avec n'importe quels matériaux, tels que la matière physique, des équations ou des concepts exprimés en propositions. Si le modèle est fait avec de la matière physique, cela donne naissance à un modèle physique. S'il est fait avec des équations, nous aurons un modèle mathématique. Enfin, s'il est composé avec des concepts exprimés en propositions, nous serons en présence alors d'un modèle conceptuel. De ces trois modèles, le plus intéressant est le modèle conceptuel parce qu'il peut se diviser en un modèle conceptuel opérationnel ou en un modèle conceptuel théorique. Néanmoins, ces deux modèles remplissent une fonction différente. En effet, le modèle conceptuel opérationnel

---

37 Gérard Plante, op. cit., p. 163.

permet de comprendre les concepts qui régissent le fonctionnement d'un ensemble tandis que le modèle conceptuel théorique permet de comprendre les concepts donnant une saisie théorique et explicative d'un phénomène.

En effet, la construction qui constitue le modèle n'est pas voulue pour elle-même, affirme Plante<sup>38</sup>, mais comme représentation d'une autre réalité. C'est pourquoi, la construction est dite symbolique parce qu'elle est un symbole qui reproduit l'ensemble de cette autre réalité, ses éléments et leurs rapports.

Cependant, la réalité qui est symbolisée par le modèle, selon Kast, est toujours

un tout organisé ou complexe, un assemblage ou une combinaison de choses ou de parties formant un tout complexe ou unitaire: c'est ce qu'on désigne par le mot système<sup>39</sup>.

Mais la gamme des choses qui peuvent être considérées comme des systèmes est infinie. Nous pouvons en imaginer dans le domaine social, dans le domaine biologique, dans le domaine économique et dans le domaine des connaissances abstraites, dans les sciences pures et appliquées et dans la technique. Dans notre travail, le domaine que nous voulons considérer comme système est celui de la communication éducative.

---

38 Gérard Plante, op. cit., p. 164.

39 Fremont E. Kast et James E. Rosenzweig, La portée de la notion de système pour la gestion des entreprises, dans Management International Review, vol. VII, 1967, pp. 97-103.

Pour le phénomène qui nous préoccupe ici, c'est-à-dire la communication verbale, le modèle qui se révèle être le plus adéquat est le modèle conceptuel puisque les concepts s'y rapportant sont plus facilement exprimables sous forme de propositions. Et puisque ce modèle se veut, dès le début, comme étant un outil de travail dans la pratique de l'enseignement, nous pouvons le qualifier de modèle conceptuel théorique. Les caractéristiques de ce modèle sont, comme l'affirme Plante, d'exprimer:

- a) les concepts essentiels qui régissent un phénomène complexe;
- b) les rapports entre ces concepts<sup>40</sup>.

Dans cette perspective de Plante, ces concepts peuvent impliquer tous les éléments propres à tout phénomène, tels que les agents, les opérations, les moyens, les objectifs, les étapes, les produits et toutes les autres spécifications de temps ou de lieu.

Il résulte de cette analyse que le modèle possède donc des fonctions spécifiques que nous allons maintenant essayer d'éclaircir.

En tant que représentation symbolique d'un système, le modèle permet de mieux saisir des ensembles abstraits, ainsi que les lois régissant ces ensembles et leurs éléments.

---

<sup>40</sup> Gérard Plante, op. cit., p. 164.

En effet, le modèle matérialise des concepts qui, sans lui, demeureraient peut-être toujours à l'état de spéculation. La fonction principale du modèle est de médiatiser l'explication, c'est-à-dire que le modèle est un moyen pour analyser et expliquer un phénomène. L'explication commence à la coordination des faits et des lois en un discours cohérent, et si possible formalisé, c'est en ce sens que l'on parle de modèle, mais il faut que le modèle lui-même soit interprété; on peut juger de sa valeur syntaxique et de sa valeur pragmatique. En effet, la valeur syntaxique d'un modèle nous donne sa validité formelle, son élégance tandis que la valeur pragmatique nous donne le nombre de résultats que le modèle intègre ou permet de prévoir<sup>41</sup>.

Pour la recherche en général, la fécondité d'un modèle, même imparfait, est certaine, non seulement parce qu'il permet la déduction d'hypothèses nouvelles, non seulement parce qu'il peut fournir des critères précis de décision, mais parce qu'il met aussi le chercheur en mesure de se prononcer plus valablement pour ou contre le modèle et, par analogie, sur la structure de la réalité correspondante. Le modèle constitue donc une médiation indispensable entre

---

<sup>41</sup> Pierre Greco, Epistémologie de la psychologie, dans Logique et connaissance scientifique, de Jean Piaget, Encyclopédie de la Pléiade, Ed. Gallimard, c. 1967, p. 977.

l'élaboration de la loi et la compréhension du sens de la loi, ou si l'on veut, entre la loi et sa raison d'être.

Une des premières sciences à avoir utilisé cet instrument intellectuel qu'est le modèle fut la cybernétique. Celle-ci, en effet, est essentiellement un mode de pensée par analogie et elle utilise largement la méthode des modèles et des simulateurs. L'expérimentation sur le réel n'étant pas toujours possible, un modèle ou un simulateur peut constituer un bon instrument d'étude. Il matérialise l'influence des grandeurs en jeu les unes sur les autres. Les cas déjà observés servent d'étalonnage et cela permet d'étudier ensuite des cas différents.

Remarquons que le modèle se distingue du simulateur. La différence apparaît clairement si l'on considère, d'une part, la logique d'un système qui s'exprime dans son principe de fonctionnement et, d'autre part, la technologie du système qui caractérise sa nature physique, c'est-à-dire sa forme et sa matière. On peut alors dire qu'un système physique et son modèle ont les mêmes logiques mais des technologies différentes, tandis qu'un système physique et son simulateur ont des logiques différentes et n'ont en commun que les données et les résultats. Ces méthodes d'investigation qu'apporte la cybernétique tendent à devenir universelles, ainsi qu'en témoignent les nombreux emplois qui en sont faits. Pour être un instrument efficace pouvant aussi bien se prêter à

des analogies entre systèmes qu'à une compréhension d'un phénomène, un modèle se doit d'être cybernétique.

La cybernétique pouvant être définie comme une science des organismes, nous dit Moles<sup>42</sup>, nous pouvons affirmer qu'elle est indépendante des organes qui la constituent. En effet, la cybernétique adopte comme règle méthodologique de chercher ce qu'il y a de commun entre les assemblages d'un organisme en un tout d'éléments reconnaissables. Cette position méthodologique l'oblige à vouloir ignorer la nature des organes qui constituent l'organisme ou à ne pas se poser la question, à savoir si ces organes sont des éléments électroniques, des pièces mécaniques ou tout simplement des organes biologiques. Dans sa méthodologie, la cybernétique emploie un exemple très simple pour nous aider à comprendre comment il faut analyser le monde. Cet exemple, celui du concept de la boîte noire ou "black box", comme nous dit Moles<sup>43</sup>, comporte une entrée à laquelle on applique une grandeur du monde physique et une sortie de laquelle apparaît une autre grandeur de ce monde physique. Enfin, nous pouvons coller sur la boîte une étiquette sur laquelle serait écrit le mot fonction, celle-ci ayant pour tâche d'exprimer

---

<sup>42</sup> Abraham Moles, Objet, méthode et axiomatique de la cybernétique, dans Le Dossier de la cybernétique, sous la direction de Georges R. Boulanger, Verviers, Gérard & Co., c. 1968, p. 48.

<sup>43</sup> Ibidem.

les variations de la grandeur de sortie en fonction de la grandeur d'entrée. Pour la cybernétique, cette boîte noire serait, par analogie, l'atome de structure, l'élément le plus simple du monde des organismes. Le travail des cybernéticiens consiste donc, à partir de la synthèse de tels éléments simples, à chercher des lois d'assemblage qui permettent d'expliquer les propriétés générales de l'organisme. Cette attitude oblige alors le cybernéticien à employer une méthode d'analyse, à savoir la méthode des modèles. A propos de cette méthode, Moles nous fait remarquer qu'elle doit reposer

sur l'exploitation systématique de l'analogie entre les propriétés d'un organisme naturel et les propriétés d'un assemblage d'éléments simples, intelligibles, construits en laboratoire ou sur papier<sup>44</sup>.

Dans ce cas, la recherche du cybernéticien appartient au courant de la philosophie structuraliste qui suppose comme hypothèse de travail que tout aspect du monde peut toujours être décomposé de façon artificielle en une série d'éléments d'atomes de perception, dont il est possible de dresser l'inventaire. Ensuite, en assemblant ces atomes et en respectant certaines règles, le cybernéticien est capable, par raisonnement, de reconstruire ce monde ou plutôt le modèle de celui-ci. La similitude ou l'adéquation du modèle avec le

---

<sup>44</sup> Abraham Moles, op. cit., p. 49.

réel remplace alors le concept de la vérité de la science traditionnelle. Dans cette adéquation du modèle avec le réel, la cybernétique utilise deux catégories de modèles:

1. Les modèles physiques, modèles dont les organes sont des systèmes matériels en interactions.
2. Les modèles dialectiques, modèles constitués par la logique de l'original, décrite dans un langage.

D'après Conffignal<sup>45</sup>, la complexité des êtres vivants a conduit depuis longtemps à leur appliquer le raisonnement analogique, au moyen de modèle dialectique. La description des phénomènes dans la langue ordinaire complétée par des termes techniques et des éléments de langages techniques spéciaux, notamment les mathématiques, est en usage depuis toujours; elle remplace les phénomènes par des modèles dialectiques, mais généralement sans l'intention d'en user comme modèles. Par contre, depuis quelques années, l'usage se répand de descriptions, en langage ordinaire, de modèles, considérés et utilisés comme tels. La description des phénomènes dont l'être vivant est le siège se fait donc, de plus en plus, au moyen de modèles dialectiques, tant en

---

<sup>45</sup> Louis Conffignal, La Cybernétique, P.U.F., Paris, 1966 (c. 1963), Que sais-je?, no. 638, pp. 107-108.

vue de l'explication que de la recherche. Le modèle du processus de la communication verbale que nous présentons à la fin de ce chapitre est un modèle dialectique.

Afin de parvenir à établir le modèle dialectique conceptuel d'un système, il faut d'abord constater si un ensemble de phénomène constitue bien un système; quelles fonctions contribuent à maintenir le process ou la transformation propre au système et quelles structures assurent ces fonctions. La méthode structurelle-fonctionnelle de la communication a pour but l'établissement des critères ci-haut mentionnés. Lorsque le modèle est ainsi établi, le phénomène auquel on a appliqué l'analyse en devient plus intelligible. Au plan concret, on est alors en mesure de contrôler plus efficacement le phénomène; au plan de la recherche, on peut mieux circonscrire les problèmes et formuler des hypothèses.

La méthode structurelle-fonctionnelle comporte quatre éléments fondamentaux: le système, la structure, la fonction, le process. Ces éléments et leurs interrelations logiques constituent un schème conceptuel général pour comprendre un système quel qu'il soit.

Voici la définition de chacun de ces éléments qui nous servira comme critère lors de l'analyse du modèle de communication verbale que nous présenterons à l'article suivant.

Systeme: la notion de système implique un "ensemble" dont on perçoit les "limites", en même temps que ses "éléments" et ses "sous-ensembles", ainsi que ses "échanges" avec la réalité ambiante.

Structure: la structure désigne un réseau de relations entre les éléments et les parties d'un système.

Fonction: c'est quelque chose qui se situe entre deux termes: elle est l'apport du premier au second, ce qui est fourni par le premier au second soit pour l'être, soit pour l'agir de celui-ci.

Process: cette notion correspond au concept qui implique tout changement, toute transformation, tout passage d'un point ou d'un état à un autre.

Nous avons présenté les caractéristiques essentielles de l'outil intellectuel que nous nous apprêtons à utiliser à l'article suivant. En effet, c'est à l'aide d'un modèle que nous tenterons de présenter la synthèse de notre étude sur la communication **verbale**. Ce modèle devra donc être conforme aux critères que nous avons présentés ici, si l'on veut qu'il ait une valeur pragmatique et logique.

#### 4. Un modèle intégré de communication

Les caractéristiques du modèle que nous présentons ici se basent sur un certain nombre de travaux théoriques

sur la communication, ainsi que sur une approche psychopépistémologique du sujet. Il ne prétend pas être le modèle théorique représentant la communication en tant que phénomène global, puisqu'il ne traite que d'une facette de ce vaste ensemble, notamment la communication verbale. Notre modèle entre donc dans la catégorie des modèles de sous-ensembles d'un vaste système. Il n'en demeure pas moins sous l'influence des mêmes lois structurales du système global et c'est ce que nous prouvons ici.

Si nous appliquons la méthode structurelle-fonctionnelle, que nous venons de décrire, à l'analyse de notre modèle, il nous faut préalablement déterminer si le phénomène étudié constitue un système oui ou non. En tant que sous-ensemble d'un système plus vaste, nous pouvons affirmer que la communication verbale constitue un ensemble dont on perçoit les limites car toute communication, sans motif conscient de changer le comportement d'autrui selon un plan préalablement établi, ne peut être considérée comme verbale. Nous pouvons également percevoir un certain nombre d'éléments et de sous-ensembles propres à ce phénomène bien que plusieurs éléments n'y sont pas exclusifs. Et enfin, pour ce qui est des échanges avec la réalité ambiante, elles sont multiples et il ne suffit qu'à penser aux effets de ce phénomène sur l'ensemble de la société et inversement.

Nous sommes donc bien en face d'un système et, involontairement, nous en avons présenté le process, c'est-à-dire la transformation qui s'opère en son sein. En effet, on peut considérer qu'en communication verbale, le fait de tendre à changer le comportement d'autrui constitue bien le process propre à ce système.

Une fois circonscrit le "process" propre au phénomène, on peut définir le critère permettant de déceler toutes les réalités reliées à ce phénomène<sup>46</sup>.

Le critère qui nous concerne ici peut s'énoncer ainsi: appartient au phénomène de la communication verbale tout ce qui contribue à changer le comportement d'autrui par l'intermédiaire du langage. Les réalités qui répondent à ce critère sont nombreuses et hétéroclites. En effet, elles vont de la personnalité de l'émetteur, du destinataire, de la nature des média aux conditions physiques de la communication ainsi qu'à la qualité des feedbacks.

Le but du modèle que nous présentons sera donc de définir clairement la fonction de chacune de ces réalités ainsi que la structure qui caractérise ce système. Les réalités de ce système seront exprimées sous forme de propositions faisant ainsi du modèle, un modèle conceptuel. Par ailleurs, ces propositions expriment les concepts qui régissent le fonctionnement de l'ensemble et c'est pourquoi, nous

---

46 Gérard Plante, op. cit., p. 170.

pouvons affirmer que le modèle ici présenté est un modèle conceptuel dialectique, théorique, opérationnel.

Ce modèle exprime donc :

- a) les concepts essentiels qui régissent le phénomène de la communication éducative ainsi que
- b) les rapports entre ces concepts.

Afin d'établir la valeur de notre modèle, du point de vue cybernétique, il reste à prouver qu'il se prête bien à des analogies. Puisque notre modèle conserve rigoureusement la même logique que le phénomène de la communication verbale, bien que d'une technologie différente, il est clair qu'il constitue un modèle cybernétique car il représente une analogie avec le phénomène réel. De plus, en tant que modèle cybernétique dialectique ne se basant pas sur un langage mathématique, nous pouvons être certains qu'il se révélera d'une très grande efficacité pour ce qui est de ses applications.

Notre modèle intégré de communication<sup>47</sup> comprend tout d'abord deux pôles bien déterminés que nous nommons "émetteur" et "destinataire". Puisque nous nous limitons au phénomène de la communication verbale, il est clair que ces deux pôles peuvent être humains, animaux ou encore machines mais qu'un de ces pôles doit nécessairement être humain si l'on veut s'en tenir à la communication verbale. En pratique, nous considérons seulement le cas de la communication entre humains bien que nous admettons la possibilité d'autres types de communication.

Ceci dit, mentionnons tout de suite que le destinataire est la personne ou le groupe de personnes à qui l'émetteur veut parler directement à l'aide de la communication. L'émetteur peut être à son tour le plus souvent une personne unique ou un groupe de personnes travaillant conjointement et simultanément dans le même but de s'entretenir avec un même destinataire.

---

47 L'interprétation de nos théories peut donner naissance à de multiples modèles. Nous avons voulu présenter celui qui pour nous semblait découler le plus logiquement de nos positions. Alors, nous suggérons au lecteur de se référer à l'appendice 2 afin d'avoir de notre modèle une compréhension très claire.

Ce dernier cas pouvant être illustré par une pièce de théâtre à but éducatif. Ces deux éléments de la communication sont de loin les plus importants puisqu'ils renferment chacun un grand nombre de facteurs déterminants du phénomène présenté ici. D'ailleurs, nous avons déjà mentionné l'aspect psycho-épistémologique de ces deux éléments.

La communication se résume donc par l'action d'une information choisie par l'émetteur, sur le comportement du récepteur. Le problème est de savoir maintenant quel cheminement cette information prend pour parvenir au but fixé par l'émetteur. Et c'est cela que nous révèle le présent modèle. Nous avons dit que l'émetteur doit vouloir produire un effet sur son destinataire et que, du point de vue éducatif, cet effet doit se traduire par un changement dans le comportement du récepteur selon le but fixé par l'émetteur. Pour l'émetteur, le fait de vouloir produire un effet n'implique pas nécessairement qu'il choisira de communiquer verbalement, mais c'est seulement dans ce dernier cas que l'on considère ici sa communication comme étant verbale et éducative<sup>48</sup>.

Donc, l'émetteur voulant produire un effet chez le récepteur possède maintenant un motif de communication verbale.

---

<sup>48</sup> Nous admettons, et d'ailleurs nous l'avons démontré, qu'il existe d'autres formes de communications que celle qui emploie la parole; mais, pour limiter notre étude, nous nous en tiendrons à ce cas seulement.

Il lui reste alors à choisir parmi son répertoire de connaissance, que nous appelons ici source d'informations de l'émetteur, l'information qui, selon lui, produira l'effet voulu sur le destinataire. C'est ici qu'entre en jeu la connaissance que possède l'émetteur des possibilités du récepteur ainsi que des facteurs externes qui peuvent influencer sa communication. Il détermine alors la forme qu'il doit donner à cette information en la codant. Il doit tenir compte aussi du vocabulaire de l'auditeur, des figures employées, de l'intonation la plus propice de sa voix. Si possible, il choisit les symboles de son code parmi ceux qu'il a en commun avec le récepteur.

L'information première, une fois codée, par l'émetteur, a à subir beaucoup d'autres transformations. En effet, elle doit traverser un certain nombre de chemins physiques tels que: l'air, le fil électrique, l'écriture, etc. et ce sont ces milieux physiques que l'on nomme canaux. Ainsi, une communication téléphonique transmet l'information au-travers de l'air, d'une membrane solide, d'éléments électriques, pour ensuite faire le chemin inverse jusqu'au récepteur. Nous verrons que ces passages ne peuvent s'effectuer sans une certaine perte dans la qualité de l'information qui est le résultat de l'entropie.

L'ensemble des moyens techniques employés lors d'une communication et qui a pour but de réduire la distance physique entre les deux pôles se nomme médium. Souvent une information doit traverser plusieurs média avant de parvenir au récepteur. Lors de ce passage, plusieurs autres informations se superposent à l'information originale et deviennent, en plus, d'autres éléments significatifs dans la communication. C'est ce phénomène d'ailleurs que McLuhan nous a démontré. En plus de subir toutes ces transformations, l'information éducative première est sous l'influence constante de ce que Wiener appelle l'entropie et c'est cela qui fait que l'information se dégrade continuellement au cours de la communication. Donc, plus celle-ci renferme de média, plus la dégradation risque d'être grande. L'ensemble des facteurs hétéroclites par lequel se manifeste l'entropie, c'est ce que nous nommons les bruits. Ceux-ci peuvent agir aussi bien sur l'émetteur et le canal, que sur les média ou sur le récepteur. L'information, ainsi transformée, ou plus précisément, l'ensemble des informations que reçoit le destinataire à la suite d'une communication constitue le message. Celui-ci demande maintenant à être décodé et interprété par le récepteur selon ses propres normes présentes dans son répertoire de connaissance que nous appelons source d'information du destinataire.

L'effet que produit le message sur le destinataire est fonction de son interprétation, de sa compréhension et de bien d'autres facteurs psychologiques. Mais, dans tous les cas, si l'on veut que la communication existe, il est indispensable que cet effet provoqué par le message sur le récepteur soit perceptible le plus tôt possible par l'émetteur. Aussi, l'effet que l'émetteur perçoit et qui est lui-même soumis à son interprétation constitue ce que l'on nomme feedback ou rétro-action. La qualité d'une communication peut être mesurée par l'efficacité et la simultanéité de son feedback. Car ce feedback permet à l'émetteur de comparer l'effet obtenu par sa communication avec l'effet qu'il désirait obtenir. Cette comparaison lui permet de vérifier la valeur de sa communication et de la rectifier selon les facteurs en jeu, si elle ne se révèle pas satisfaisante. En même temps, il faut considérer le fait que ce mécanisme selon Wiener constitue l'essence même de ce que l'on nomme apprentissage.

Ceci nous amène à considérer notre modèle dans le sens inverse. Peut-on considérer comme faisant partie du système communication le cas d'un émetteur demandant de l'information en vue de s'auto-éduquer? Nous pouvons répondre que oui, car notre critère, qui est le changement du comportement d'autrui, peut s'étendre à la limite au changement du comportement de soi-même, si l'on considère soi-même

sous les mêmes critères qu'autrui. Nous voyons donc, dans ce cas, que l'apprentissage est bien la comparaison mentionnée plus haut entre le feedback et l'effet attendu. Ainsi, lorsqu'un récepteur pose une question, il compare la réponse reçue ou feedback avec la réponse qu'il s'attendait à avoir; c'est ainsi qu'il améliore sa connaissance sur le sujet de sa question, donc qu'il apprend.

Nous prétendons que l'utilité du modèle de communication présenté ici a l'avantage d'être à la portée de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin au problème de l'éducation. Il facilite sûrement la compréhension du phénomène et, en concrétisant celui-ci, permet d'en saisir les subtilités.

Nous pensons que l'éducateur trouvera en notre modèle un moyen d'apprécier son enseignement et de déceler les lacunes possibles dans sa communication avec ses élèves. De plus, grâce à notre modèle, nous croyons pouvoir faciliter la tâche du psychologue qui voudrait se spécialiser dans les communications inter-humaines. Enfin, nous avons l'assurance que notre modèle de communication représente un modèle théorique capable de faciliter beaucoup de recherches ultérieures dans le domaine de l'éducation.

## CONCLUSION

## CONCLUSION

L'établissement de notre construction symbolique du système de la communication nous permet d'affirmer que l'échange verbal entre humains est possible. En effet, notre modèle étant un symbole ou une analogie de la réalité, nous devons admettre l'existence de cette réalité. Il serait plus ou moins étrange que nous présentions un symbole qui n'aurait aucun fondement réel. Mais si nous admettons que l'existence d'une chose est valorisée par le besoin de son utilité, alors notre modèle représente une certaine valeur pour le domaine de la recherche. Aussi, grâce à notre modèle, nous pouvons faciliter le travail de ceux qui s'intéressent aux communications inter-humaines. Cependant, le domaine de l'éducation étant notre principale préoccupation, nous voulons le privilégier en indiquant les avantages de l'utilisation de notre modèle appliqué à l'acte éducatif.

La communication verbale est l'acte fondamental de tout apprentissage éducatif. Cet acte suppose et sous-tend donc un modèle théorique de communication dont l'enseignant doit tenir compte pour comprendre et maîtriser son processus éducatif. L'analyse théorique du processus éducatif étant basé sur un modèle de communication de masse, il devient donc impérieux pour le professeur d'approfondir, par

la recherche de techniques plus scientifiques, ce qu'est l'acte d'enseignement et l'acte d'apprentissage.

Le schéma théorique que nous présentons dans cette thèse permet une telle recherche en obligeant l'enseignant à analyser chacun des facteurs constitutifs d'un modèle de communication.

Pour montrer comment l'attitude des chercheurs peut évoluer vers une meilleure communication éducative, nous présentons un résumé des recherches qui peuvent être réalisées en utilisant le modèle que nous avons présenté.

1. Recherches portant sur l'émetteur ou l'enseignant

Les recherches se situeraient ici, non pas comme dans de nombreuses recherches antérieures, sur les attitudes des enseignants vis-à-vis de nouveaux procédés d'enseignement, mais sur la complexité psychologique du choix d'un symbole ou d'un signe à être utilisé pour présentation à l'étudiant.

L'étude du choix des pré-percepts dans la détermination du percept serait des plus originales.

Elle entraînerait la découverte et l'analyse de facteurs non verbaux de communication qui donnent naissance aux symboles de la communication verbale. Ce vaste champ d'investigation offre aux chercheurs la possibilité de

déterminer les meilleurs critères psychanalytiques et linguistiques que doit posséder le professeur-émetteur pour établir la communication éducative.

## 2. Recherches portant sur le récepteur ou l'étudiant

Les techniques de communication de masse et de diffusion de l'information peuvent engendrer la création d'un matériel éducatif plus adéquat, de type verbal, visuel ou imprimé qui permettrait de mieux cerner l'intérêt de l'étudiant. Ces recherches sur les intérêts du s'éduquant augmenteraient l'efficacité dans le choix du symbole que l'émetteur peut présenter au récepteur.

Le besoin de recherches sur les habilités visuelles, verbales, intellectuelles des étudiants du rythme lent est des plus pressants. En effet, l'amélioration du décodage des perceptions structurelles demande de trouver des moyens d'ordre visuel plutôt que verbal dans notre communication éducative avec ces étudiants.

De même, dans la communication éducative, quelles conséquences, sur le décodage, surviendraient au fait d'être un type visuel ou auditif?

La perception visuelle est fondamentale à la communication éducative et à la connaissance ainsi qu'à l'interprétation et à l'intégration des messages conceptuels. Le développement de l'habileté de discrimination et de

discernement, selon McLuhan, Kientz, Gattegno, est le seul moyen capable d'aider le récepteur à mieux percevoir le message et à mieux tirer profit de son décodage.

### 3. Recherches portant sur le contenu ou le symbole

Lorsqu'on enseigne, il faut toujours avoir à l'esprit l'emploi de symboles qui non seulement représentent la réalité mais qui sont capables de produire chez l'étudiant un certain feedback, selon la définition même d'Osgood. Aussi, les recherches portant sur l'obtention d'un feedback dans l'utilisation du matériel didactique, dans la communication éducative, seront d'autant plus appréciées qu'elles répondent au pattern théorique de l'essence même du symbole.

Une autre voie de recherche des plus intéressantes serait l'analyse en profondeur des avantages et des inconvénients de l'application de notre modèle théorique à une communication personnaliste plutôt qu'à une communication de masse.

Une autre recherche qui pourrait être entreprise est le traitement du symbole dans la communication d'une information éducative par les procédés visuels plutôt que verbaux. Cette étude pourrait établir s'il est préférable d'utiliser les techniques visuelles pour clarifier les concepts compliqués et les techniques verbales pour transmettre l'information en elle-même ou vice-versa.

En résumé, nous avons pensé, dans cette conclusion, pour imposer à notre travail l'ouverture nécessaire, qu'il n'y avait rien de mieux que d'en présenter les multiples possibilités de recherches applicables en éducation en particulier, celles qui découlent de l'analyse de l'émetteur, du symbole et du récepteur.

Ces recherches nous indiquent des pistes d'analyse précises en même temps qu'elles nous fournissent les exigences à respecter quand on veut obtenir des résultats dans une communication éducative.

Nous convenons qu'il ne faut pas se faire trop d'illusions sur les problèmes et les embûches dans l'activité éducative. Cependant, nous croyons qu'il dépend de la recherche que l'orientation de base de la communication éducative aille dans le sens de l'excellence.

Dans les pages qui précèdent, nous avons évoqué quelques problèmes historiques, exploré des théories psychologiques et envisagé un modèle théorique de communication. Notre espoir maintenant, c'est que notre réflexion puisse donner naissance à d'autres explorations, et à d'autres interprétations qui viendraient enrichir le domaine de la recherche éducative.

## BIBLIOGRAPHIE

## BIBLIOGRAPHIE

ARANGUREN, José Louis, Sociologie de l'information, Paris, Hachette, 1969, 251 pages.

ARNAULD, A., Lancelot, C. et coll., Grammaire générale et raisonnée, appelée aussi Grammaire de Port-Royal, Port-Royal, 1660, réimpr. Paris, Paulet, 1969, 147 pages.

BARTHES, Roland, Systeme de la mode, Paris, éd. du Seuil, 1967, 326 pages.

BERG, Serge, La communication, Lausanne, Editions Rencontre, 1965, 103 pages.

BLOOMFIELD, L., Language, New York, Holt, 1933, Londres, 1935, réimpr. 1950, 564 pages.

BREHIER, Emile, La philosophie du Moyen-Age, Paris, Edition Albin Michel, 1937 et 1971, 381 pages.

BRUNER, J.S., Personality Dynamics and the Process of Perceiving, New York, Ronald Press, 1951, pp. 121-147.

-----, Discriminative Skill and Discriminative Matching in Perceptual Recognition, Journal Exp. Psychology, Vol. 49, 1955, pp. 187-192.

-----, Perceptual Identification and Perceptual Organization, J. gen. Psychology, 1955, Vol. 55, pp. 21-28.

-----, On the Perception of Incongruity: a Paradigm, J. Pers., 1949, Vol. 18, pp. 206-223.

-----, Expectation and the Perception of Color, Amer. J. Psychology, 1951, Vol. 54, pp. 216-227.

-----, Logique et perception, Bibliothèque Scientifique Internationale, P.U.F., Paris, 1958, 201 pages.

-----, A Study of Thinking, New York, Science Editions Ins., 1966, 330 pages.

-----, Perception and Personality, Journal of Personality, 1968, Vol. 18, no. 1 and 2, 266 pages.

-----, Toward a Theory of Instruction, Cambridge Harvard University Press, 1966, 310 pages.

BRUNER, J.S., The Process of Education, Annual conference of the Association for supervision and curriculum development, St-Louis, March 1971, 17 pages.

BUBER, Martin, La vie en dialogue, Paris, Aubier, 1959, 249 pages.

CHOMSKY, Noam, Le langage et la pensée, Paris, Payot, 1970, 145 pages.

-----, Aspects de la théorie syntaxique, Paris, Editions du Seuil, 1971, 259 pages.

-----, La linguistique cartésienne, Paris, Editions du Seuil, 1969, 182 pages.

CICERON, De Finibus, Paris, Garnier, 1970, 464 pages.

CONFFIGNAL, Louis, La cybernétique, Coll. "Que sais-je?", no. 638, P.U.F., Paris, 1966, 125 pages.

CORVEZ, Michel, Les structuralistes, Paris, Aubier, Montaigne, 1969, 199 pages.

COTE, André D.J., Piaget's Recent Formulation on Perception and Intelligence, Alberta Journal of Educational Research, Vol. XIII, no. 3, September 1967, pp. 173-179.

DICTIONNAIRE DE LA COMMUNICATION, Paris, Centre d'études et de la promotion de la lecture, 1971, 575 pages.

FAGES, Jean Baptiste, Comprendre le structuralisme, Toulouse, Privat, 1968, 127 pages.

FISHERS, E., The Role of Expectancy in the Performance of Posthypnotic Behavior, Journal of abnormal and social psychology, Vol. 49, 1954, pp. 503-507.

FOUCAULT, Michel, Les mots et les choses, Une archéologie des sciences humaines, Paris, Editions Gallimard, 1966, 400 pages.

FOURASTIE, Jean, Comment fonctionne mon cerveau, Robert Laffont, Paris, 1974, 281 pages.

GARDEIL, Henri Dominique, Initiation à la philosophie de saint Thomas d'Aquin, Logique, Paris, les Editions du Cerf, 1952-53, 250 pages.

GAUQUELIN, Françoise, Savoir communiquer, Introduction de François Richaudeau, Paris, Denoël, 1970, 247 pages.

GRECO, Pierre, Epistémologie de la psychologie, dans Logique et connaissance scientifique de Jean Piaget, Encyclopédie de la Pléiade, Ed. Gallimard, 1967, 1568 pages.

GREIMAS, Algirdas-Julien, Sémantique structurale; recherche de méthode, Paris, Larousse, 1963, 262 pages.

HARTLEY, R.V.L., Transmission of Information, Bell System Technical Journal, July 1928, pp. 535-563.

HESS, E., Attitude and Pupil Size, Scientific American, April 1965, pp. 46-54.

INNIS, H.A., Empire and Communication, Oxford and Calrendon Press, 1950, 183 pages.

-----, The Bias of Communication, University of Toronto Press, 1951, 226 pages.

JACOBSON, Roman, Essais de linguistique générale, Paris, Ed. de Minuit, 1963, 260 pages.

KAST, Fremont E. et Rosenzweig, James E., La portée de la notion de système pour la gestion des entreprises, Management International Review, vol. VII, 1967, pp. 97-103.

KIENTZ, Albert, Pour analyser les média, Coll. Aujourd'hui, Ed. H.M.H., Montréal, 1971, 175 pages.

LEVI-STRAUSS, Claude, La structure et la forme, réflexion sur un ouvrage de Vladimir Propp, Cahiers de l'Institut de Science économique appliquée, série M.No 7, "Recherche et dialogue philosophique et économique", Paris, mars 1960, pp. 3-37.

-----, Le cru et le cuit, Paris, Plon, 1966, 402 pages.

-----, La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962, 393 pages.

MARX, M.H., Theories in Contemporary Psychology, N.Y., Macmillan, 1967, 628 pages.

McLUHAN, Marshall, Pour comprendre les média, Ed. H.M.H., Montréal, 1968, 390 pages.

MILLER, Jonathan, McLuhan, coll. Les Maîtres modernes, vol. 9, Ed. Seghers, Paris, 1971, 201 pages.

MOLES, Abraham, Théorie de l'information et perception esthétique, coll. Médiations, Ed. Denoël, Gonthier, Paris, 1972, 327 pages.

-----, Objet, méthode et axiomatique de la cybernétique, dans Dossier de la Cybernétique, Verviers-Gérard et Co., 1968, pp. 48-49.

NYQUIST, H., Certain Factors Affecting Telegraph Speed, Bell System Technical Journal, April 1924, pp. 324-346.

ORIGENE, Contre Celse, Paris, Edition du Cerf, 1967, 225 pages.

ORTEGA Y GASSET, José, L'évolution de la théorie déductive; l'idée de principe chez Leibniz, traduction de l'espagnol par Jean-Paul Borel, Paris, Gallimard, 1970, 342 pages.

OSGOOD, C.E., SUCI, G.J., The Measurement of Meaning, Urbana, University of Illinois Press, 1957, 346 pages.

OSGOOD, C.E., Method and Theory in Experimental Psychology, N.Y., Oxford University Press, 1959, 800 pages.

-----, The Nature and Measurement of Meaning, Psychological Bulletin, Vol. 49, No. 3, May 1952, pp. 197-237.

PAGANO, Christian, La communication audiovisuelle, Paris, Apostolat des Editions, 1969, 314 pages.

PEIRCE, Charles, Collected Papers, Vol. 2, Cambridge, Mass., 1932, 352 pages.

-----, The Logic of Abduction, Essays in the Philosophy of Science, New York, Liberal Arts Press, 1957, pp. 235-255.

PIAGET, J., Epistémologie génétique, P.U.F., 1970, coll. "Que sais-je?", No. 1399, 126 pages.

-----, Six études de psychologie, Edition Denoël/Gonthier, Paris, 1964, 188 pages.

PIAGET, J., Cybernétique et épistémologie, Etudes d'épistémologie génétique, Paris, P.U.F., Tome XXII, 1967, 144 pages.

-----, La filiation des structures, Etudes d'épistémologie génétique, P.U.F., Tome XV, Paris, 1964, 196 pages.

-----, Problèmes de psychologie génétique, Paris, Denoël/Gonthier, 1972, 174 pages.

-----, Epistémologie des sciences de l'homme, Paris, Gallimard, 1970, 380 pages.

PIAGET, Jean, Le structuralisme, Paris, collection "Que sais-je?", No. 1311, P.U.F., 1968, 124 pages.

PLANTE, Gérard, L'élaboration des programmes d'enseignement: recherche de modèles, Perspectives, vol. 5, no. 3, juin 1969, Montréal, pp. 160-172.

PLATON, Cratyle, Paris, Bordas, 1967, 190 pages.

-----, Cratyle, Paris, Garnier-Flammarion, 1967, 185 pages.

-----, Oeuvres complètes, Le Sophiste, Paris, Editions Les Belles Lettres, 1963, 300 pages.

RICOEUR, Paul, Structure et herméneutique, Paris, éd. du Seuil, 1965, 505 pages.

RIVIERE et DANCHIN, Linguistique et culture nouvelle, Paris, Ed. Universitaires, 1971, 165 pages.

RUYER, Raymond, La cybernétique et l'origine de l'information, Paris, Flammarion, 1954, 253 pages.

SAUSSURE, F., Cours de linguistique générale, Paris, Payot, 1962, 331 pages.

SHANNON, C.E. et WEAVER, Warren, The Mathematical Theory of Communication, University of Illinois Press, Urbana 1964, 125 pages.

THONNARD, François Joseph, Extraits des grands philosophes, Paris, Desclée et Cie, 1963, 845 pages.

-----, Précis d'histoire de la philosophie, Paris, Desclée et Cie, 1966, 1249 pages.

TOMATIS, Alfred, L'oreille et le langage, Ed. du Seuil, 1963, 187 pages.

VERNEAUX, Roger, Textes des grands philosophes, Paris, Beauchesne et Fils, 1962, 109 pages.

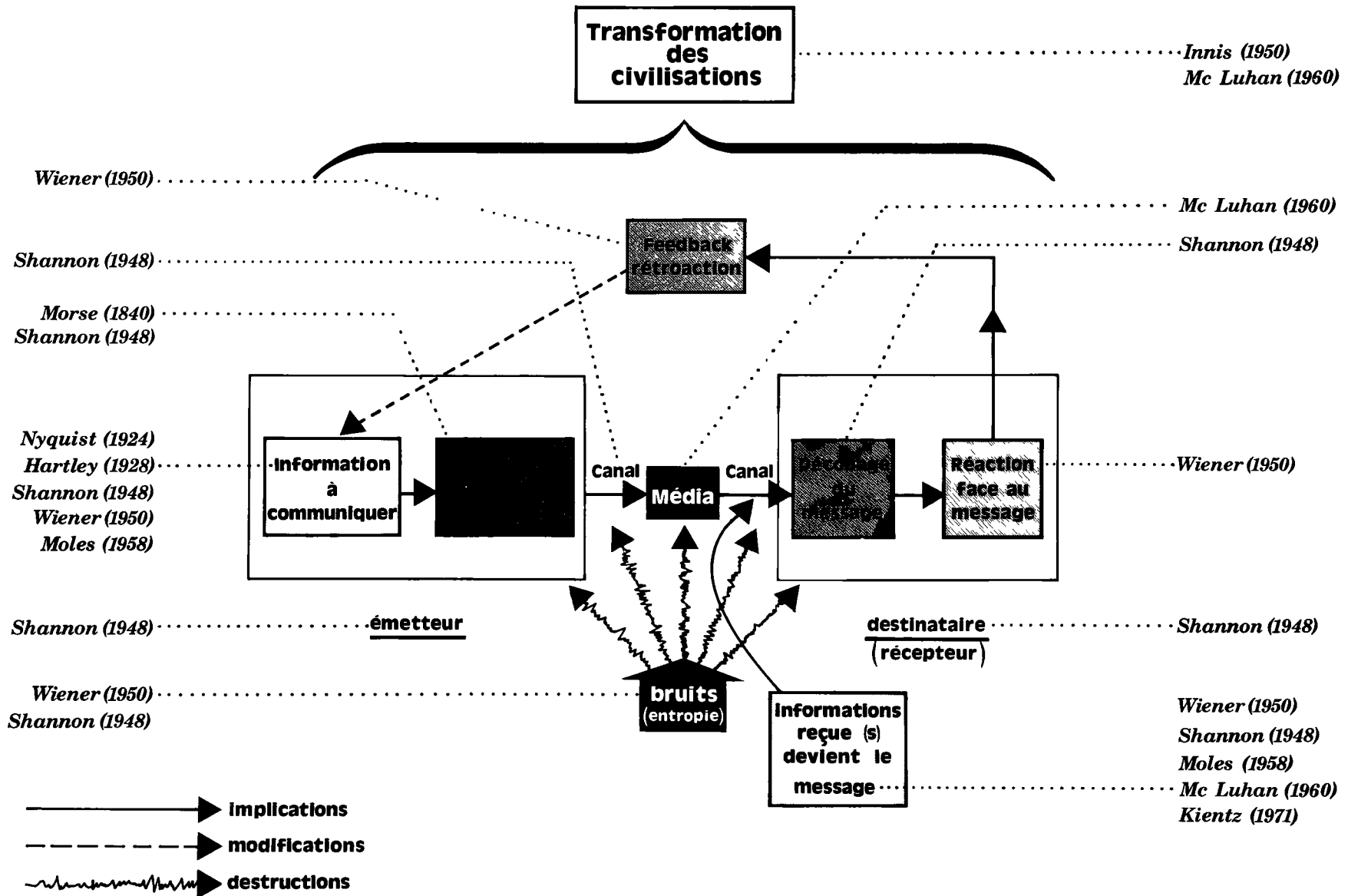
WIENER, Norbert, Cybernetics or Control and Communication in the Animal and the Machine, M.I.T. Press New York, 1961, 212 pages.

-----, Cybernétique et société, éd. 10/18, No. 56, Paris, 1962, 248 pages.

## **APPENDICES**

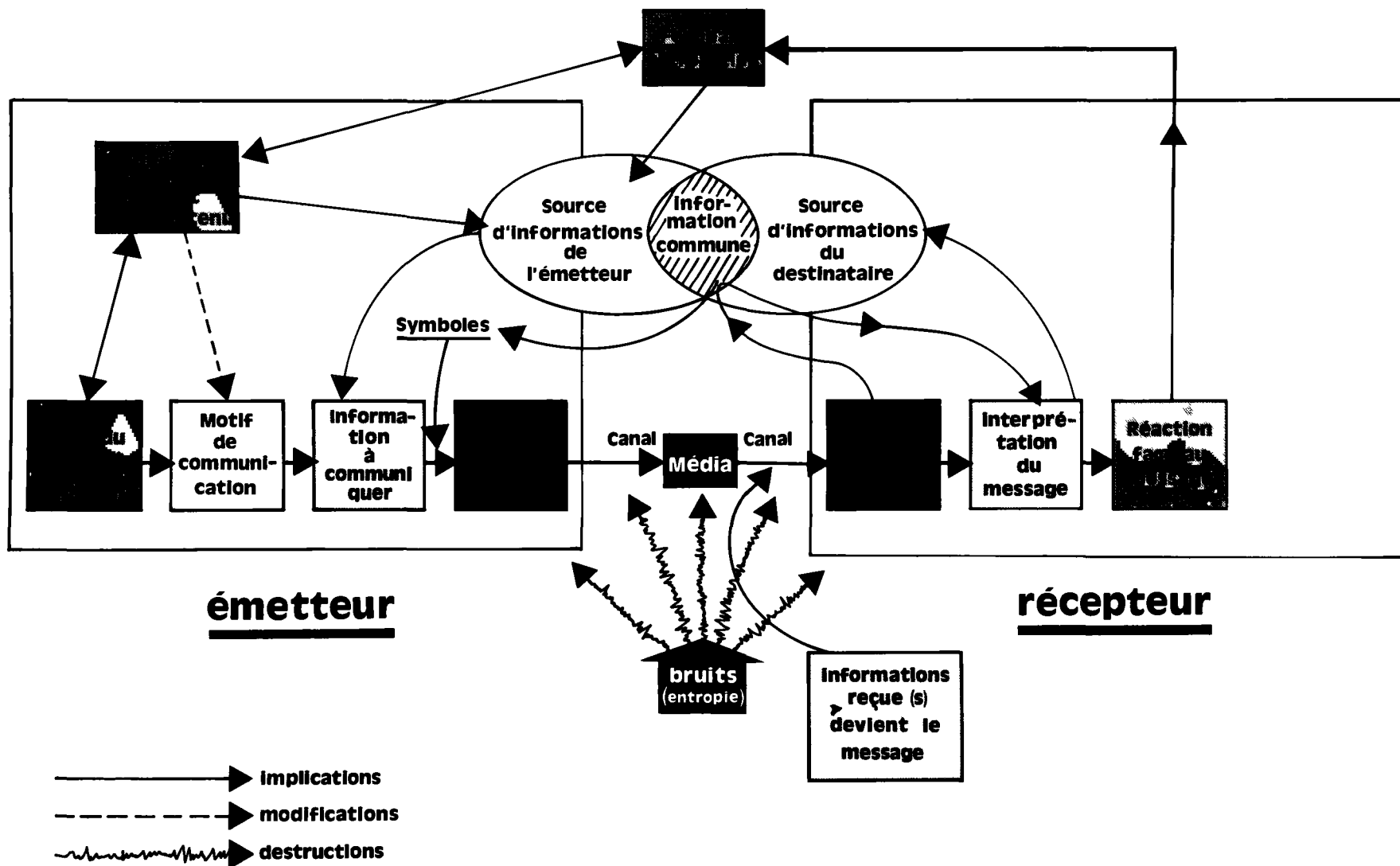
# Schéma

## Synthèse de la communication



# Schéma

d'un modèle intégré de la communication



## APPENDICE 3

### SOMMAIRE DE LA THESE

#### LA COMMUNICATION PAR LE LANGAGE COMME MOYEN DE TRANSMISSION D'INFORMATION: DIALECTIQUE ORIENTEE VERS LA PRESENTATION D'UN MODELE ET DE SES IMPLICATIONS PEDAGOGIQUES

La communication par le langage, perçue comme un moyen de transmettre une information, est-elle possible? Voilà le problème que nous voulons envisager dans cette thèse. Pour répondre à cette question, si la communication par le langage est possible, nous présentons un modèle, c'est-à-dire une construction symbolique représentant un système de communication.

Notre raisonnement se présente donc comme un effort d'interprétation portant sur l'acte de la communication. C'est pourquoi nous employons la méthode inductive qui nous permet de faire ressortir diverses interprétations d'ordre philosophique portant sur l'acte de la communication.

C'est ainsi que notre premier chapitre a donné lieu à des réflexions sur le problème de la communication à partir des origines de la pensée philosophique jusqu'à nos jours. Cette recherche nous permet de poser la problématique de la communication dans une perspective structuraliste, chomskéenne et piagétienne. C'est d'ailleurs à la fin de ce premier chapitre, lorsque nous définissons la nature

philosophico-épistémologique de la structure que nous devons opter pour la théorie de Piaget plutôt que celle de Chomsky.

Par cette prise de position, nous indiquons que la nature de la structure trouvée est opératoire. C'est pourquoi nous envisageons, dans le deuxième chapitre, les mécanismes psychologiques de la pensée lors de la formation d'un symbole. Osgood nous permet d'introduire et de formuler le problème en nous présentant le symbole comme étant un principe à la fois actif et passif. Piaget et Bruner, par contre, nous permettent de préciser les mécanismes psychologiques aussi bien de celui qui produit que de celui qui reçoit le symbole.

Suite à ce deuxième chapitre, notre préoccupation est maintenant de réunir dans un modèle toutes les composantes **théoriques** qui concernent la communication afin d'avoir de ce phénomène une compréhension très claire. C'est pourquoi, dans le troisième chapitre, nous cherchons les caractéristiques d'un modèle de communication. Nous donnons, dans un aperçu historique de la communication, l'apport des principaux promoteurs qui ont découvert les éléments constitutifs de la communication. Nous établissons ensuite le vocabulaire détaillé des composantes de la communication verbale. Puis, nous précisons la définition, la fonction et le rôle du modèle à établir. Enfin, en dernière instance,

nous présentons notre modèle intégré de communication comme l'aboutissement ultime de toute notre dialectique.

Notre conclusion sert à montrer l'utilité de notre modèle pour orienter les recherches qui pourraient être entreprises dans le domaine de l'éducation pour analyser l'un ou l'autre des facteurs constituants de notre modèle.

Pour ce, nous présentons un résumé des problèmes portant sur l'enseignant, l'enseigné et la matière qui pourraient être résolus en utilisant le modèle que nous avons présenté.